

# Le Samedi

VOL. X. No 32  
MONTREAL, 7 JANVIER 1899

Journal Hebdomadaire Illustré de 32 Pages

PRIX DU NUMERO: 5c

## L'ÉPIPHANIE



LES ROIS MAGES A BETHLÉEM.

# Le Samedi

(JOURNAL HEBDOMADAIRE)

PUBLICATION LITTÉRAIRE, ARTISTIQUE ET SOCIALE

ORGANE DU FOYER DOMESTIQUE

REDACTEUR: LOUIS PERRON

ABONNEMENT: UN AN, \$2.50; SIX MOIS, \$1.25  
(Strictement payable d'avance)

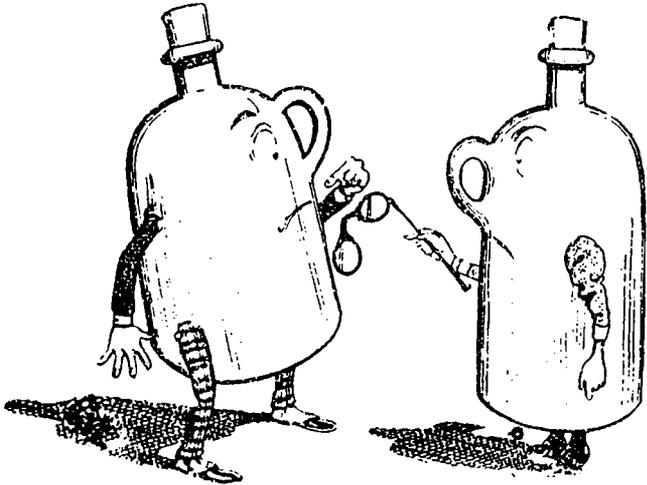
Prix du Numéro, 5 Centimes

Tarif d'annonce — 10c la ligne mesure agate.

POIRIER, BESSETTE & CIE, Editeurs - Propriétaires,  
No 516 RUE CRAIG, MONTRÉAL.

MONTRÉAL, 7 JANVIER 1899

## LA PREUVE



I  
Mme. Cruche. — Sapristi ! Cruchon, voilà quo tu as encore bû comme une outre ?

AVIS. — Pour les réponses graphologiques, voir la page 22.

## GERBE DE PENSÉES

L'habit d'un homme est sa préface.

x

La faiblesse de caractère est quelquefois plus dangereuse qu'une passion ou un vice chez celui qui est à la manœuvre des grandes affaires.

x

La Poésie ne consiste pas dans la composition de pièces de facture, son essence est de traduire et de communiquer des émotions, des sentiments et des idées.

x

Cette divinité qu'on appelle le Hasard, a d'étranges caprices, et le jeu des événements réels est autrement machiné que les combinaisons enfantées par l'imagination.

x

Il y a des qualités professionnelles : le soldat est brave par état, le prêtre indulgent, le médecin discret, de même que l'honnêteté fait partie d'une charge de confiance.

x

La vie est comme la mer, qui doit ses plus beaux effets aux orages, et le roman familial du bonheur ressemble à l'histoire des peuples heureux, qui n'est pas intéressante.

x

Ceux qui soignent les blessés et les malades ne sont pas toujours insensibles ; mais sans l'impassibilité à la vue du sang, l'indifférence en face de la douleur, il n'y a pas de chirurgien ni de médecin.

x

Il y a des existences végétatives, à la manière de ces plantes des murailles parisiennes, nées d'une graine tombée du bec de quelque oiseau ou balayée par le vent, vivaces en dépit de toutes les lois de la botanique, et qui, privées de terre, d'eau, d'air et de soleil, ont des racines, une tige, des feuilles, et quelquefois même un fleur, épanouie à l'ombre comme un sourire sur la bouche d'un cadavre.

CHARLES JOLIETTE.

## UN PROBLÈME



— Dis, Malblanchi, comment donc qu'elle fait, ta maman, pour savoir quand tu es débarbouillé ?

## UN INTRANSIGEANT

Monsieur. — Et pourquoi donc me quittez-vous, Baptiste ; j'étais content de vous ?

Baptiste. — Moi aussi, monsieur, mais il y aura demain vingt-quatre mois justes que je suis chez monsieur !

Monsieur (très étonné). — Eh bien ! Qu'est-ce que cela fait ?

Baptiste. — Monsieur, je suis partisan absolu du service de deux ans.

## ELLE EN A DISPOSÉ

Mlle Irma. — Il y a déjà quelque temps que je ne vois plus M Alfred avec vous.

Mlle Rose. — Non. Je lui ai donné son passeport il y a quinze jours.

## DEUX CAS PAREILS

Premier citoyen. — Je ne vois pas du tout la raison pour laquelle on punit un homme qui a tenté de se suicider ?

Second citoyen. — Je suis bien de votre avis ; la loi ne devrait pas empêcher un homme qui veut s'ôter la vie plus qu'elle ne peut l'empêcher de prendre un coup le dimanche.

## DÉFINITION

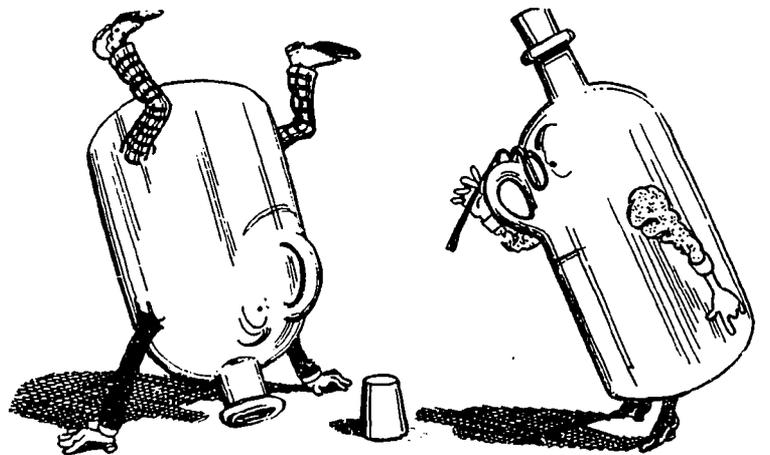
L'oncle Joe. — Quelle est ton idée sur le ciel, mon petit Auguste ?

Le petit Auguste. — C'est une place où l'on peut manger tout ce qu'on veut sans avoir une indigestion après.

## PAUVRE MAISON

Première petite fille. — Hum ! Dans notre maison nous avons de l'eau dans tous les appartements.

Deuxième petite fille. — Quelle misérable maison ! Et vivro dedans ! Nous avons de l'eau seulement que dans la cave, et je sais que c'est assez mauvais.



II  
Mr. Cruchon. — Moi ! Si on peut dire ! Non, ma chère, et pas ce qui s'appelle une goutte. Tiens, vois !

## LE PREMIER

Un juif polonais fut arrêté l'autre jour et, quand il fut conduit à la prison, son état de propreté était si mauvais que le géolier lui dit de prendre un bain.

Le Juif. — Comment, moi, me mettre tans l'eau ?

Le géolier. — Oui, prendre un bain ! Vous en avez bien besoin. Combien cela fait-il de temps que vous en avez pris un ?

Le Juif (levant les mains au ciel). — Che n'ai chamois édé arrèdé afant auchour'hui.

## UNE EXCELLENTE RAISON

Bouleau. — Pourquoi Josen est-il si mélancolique depuis quelque temps ? Est-il donc amoureux ?

Rouleau. — Oui, et la fille qu'il aime ne l'est pas.

## A L'ÉCOLE

Le maître. — Voyons, petit Louis, quelle est la plus grande fête de l'année ?

Petit Louis. — M'sieu, c'est quand nous tuons not'e cochon.

## PLUS QUE LUI

L'étranger. — Mon garçon, peux-tu me conduire vers la banque la plus proche ?

Le petit Louiset. — Oui, m'sieu ! Je l'peux pour 10 cents.

L'étranger. — 10 cents ! Mais c'est un gros salaire, ça !

Le petit Louiset. — Oh, m'sieu. C'est les directeurs de la banque qui en reçoivent un gros salaire, eux.

## GÉNÉROSITÉ IMPÉRIALE

L'empereur Guillaume II vient, nous assure-t-on, d'accorder au prince de Lippe, le titre de prince de Lippe-Liput !

## ÉCHOS DU PARC SOHMER

Larose (qui est allé rendre visite à ce pauvre Lajoie). — Si la Tamise passait à Paris et la Seine à Londres, qu'en serait-il ?

Lajoie. — Cela assainirait la Tamise et tamiserait la Seine !

OFFRE GÉNÉREUSE



Tommy.—Tenez, policeman, vous voyez cet équipage ? Eh bien, c'est le mien. Si vous voulez embarquer dedans, je vous mènerai où vous voudrez et je ne vous chargerai rien. Vous aurez la dame pour compagnie tout le temps du voyage.

—Quoi, ma chère ?  
 —N'avez-vous rien à me dire ?  
 —Rien à dire à propos de quoi ?  
 —Pour avoir réduit mon pied en marmelade !  
 —Que veux-tu que je te dise ?  
 —Je ne le demanderais certes pas si j'étais à ta place, Athanase Bobichon ! Qu'aurais-tu dit, il y a dix ans, alors que tu me courtais ? Quo dirais-tu aujourd'hui à la première femme venue, qui n'aurait pas le malheur d'être ton épouse ? Hoin ! Parle donc ! Tu t'humilierais, tu t'aplatirais dans la poussière pour lui demander pardon ! Tu lui dirais : "Combien gauche je suis ! madame ou mademoiselle. Veuillez m'excuser ! Tu ne pourrais être assez humble, assez aplati devant elle. Tu serais même capable de lui écrire une longue lettre de condoléances. Ah ! si nous en étions encore au temps de nos amours ! Je te vois prendre mon pied dans ta main, le caresser et pleurer ta maladresse. Mais aujourd'hui, tu me brises les os, et tu ne retournes même pas la tête : Sans cœur, bourreau ! Ah ! grand Dieu, quelle différence avant et après le mariage, oui, quelle différence."  
 —Ce n'est pas moi qui dirai le contraire, murmura entre dents l'ami Bobichon, en allumant sa pipe.  
 Madame Bobichon en a fait une maladie.

Emaux et Camées

PETITS CHEFS-D'ŒUVRE LITTÉRAIRES DE TOUS LES PAYS ET DE TOUTES LES ÉPOQUES  
 DDXVIII

MANDOLINE

Les donneurs de sérénades  
 Et les belles écouteuses  
 Echantent des propos fades  
 Sous les ramures chanteuses.  
 Leurs courtes vestes de soie,  
 Leurs longues robes à queues,  
 Leurs élégances, leur joie  
 Et leurs molles ombres bleues  
 Tourbillonnent dans l'extase  
 D'une lune rose et grise  
 Et la mandoline jase  
 Parmi les frissons de brise.

PAUL VERLAINE.

LA CASBAH D'ALGER

Un enchevêtrement de ruelles en escalier, larges comme la main ; des maisons sans fenêtres, blanchies à la chaux, se rejoignant par leur premier étage qui fait voûte et que soutiennent des poutrelles obliques. D'informes paquets de linge, qui sont des femmes, passent lentement, traînant par la main quelques fillettes aux grands yeux et aux cheveux d'acajou. Des Biskris, les mollets secs, couleur de brique, vêtus parfois de quelque vieux sac qui porte encore les initiales du marchand imprimées en noir, poussent devant eux, par les escaliers serpentants, de petits ânes poilus chargés d'immondices. Les hommes en turban, accroupis dans des niches, brodent des babouches ou des vestes de femme. Un boucher somnole derrière son étal infect. Un épicier, qui ressemble à Abd-el-Kader, vend des dattes et de la chandelle, du kouskous et du chocolat Vinet. A l'angle d'un carrefour, où tombe subitement une nappe de soleil, une psalmodie traînante, modulée par des voix aiguës, sort d'une porte ouverte. On regarde, et l'on voit, assis pêle mêle sur des nattes, des gamins qui, balançant en mesure leurs petites boules rasées, crient à plein gosier des versets du Coran, tandis qu'un patriarche à barbe blanche, accroupi dans un coin de la salle, distribue de temps à autre, sur les crânes enfantins, de petits coups d'une longue gaule. C'est une école arabe. Au-dessus de la porte s'étale une affiche du *Petit Journal* annonçant un roman d'Alexis Bouvier.

JULES LEMAITRE.

DE MAL EN PIS

Le propriétaire de l'hôtel Z.—Je suis fâché que vous nous quittiez si tôt.  
 L'hôte.—Des affaires importantes m'appellent. Tenez, voici trente sous pour vous, mon brave.  
 Le propriétaire (indigné).—Monsieur, je suis le propriétaire de cet hôtel.  
 L'hôte.—Oh ! je vous demande bien pardon alors, monsieur. Voici un cinquante cents.

APRÈS !

L'autre soir, l'ami Athanase Bobichon eut la maladresse de marcher atrocement sur les cors de sa tendre moitié et, naturellement, il ne lui fit aucune excuse. Madame Bobichon, que la nature a gratifiée d'un caractère très énergique, crut le moment propice de donner une leçon à son digne époux, et l'apostropha en ces termes :  
 —Athanase Bobichon ?

AYEZ DONC DES AMIS

Alfred.—Je ne comprends pas comment il se fait que Mlle Beauteint soit toujours sortie, lorsque je vais chez elle ?  
 Rodolphe.—Oh ! Elle est née sous une bonne étoile, je suppose.

ON PEUT TOUJOURS ESSAYER

Lui.—Croyez-vous que l'absence aiguillonne le cœur ?  
 Elle.—Je ne sais pas. Absentez-vous pour un long temps, et je vous écrirai pour vous faire connaître le résultat de l'expérience.

IL N'Y A AUCUN DOUTE

Mme Zoum.—Comment est votre mari, aujourd'hui, madame Boum ?  
 Mme Boum.—Le docteur dit que s'il vit jusqu'à demain matin, on pourra conserver quelque espoir de le sauver ; sinon, il est perdu.

COMPLICATION

Amie de la famille.—De quoi M. Lafinète est-il mort ?  
 Brigitte.—Vraiment ! je ne sais pas ce que c'est au juste, madame. Il a eu jusqu'à sept docteurs à la fois après lui.

UNE GROSSE, GROSSE FOURNAISE



Le nouveau pensionnaire (pou rassuré en entrant dans sa future chambre).—Et comment donc cette chambre se trouve-t-elle chauffée ?  
 Mme Coeurdur.—Comment ! Elle l'est, allez, et très bien. Le soleil la chauffe deux heures par jour à travers cette fenêtre.

## LES IDÉES DE L'ONCLE JOE



I

Oncle Joe. — Ah... voilà un garçon qui me rendra fou avec son tambour ! Quelle idée ais-je eu là de lui acheter un pareil outil pour son Noël ! Il faut absolument que je lui donne, pour le premier de l'an, un jouet qui lui fasse oublier celui-ci...



II

... (très satisfait de la tournée qu'il vient de faire dans les magasins). — Tiens, Henri, je t'ai acheté un jouet qui t'amusera mieux que ton vieux tambour...



III

... Tu vois, la balle est attachée par un fort élastique et il faut la guider d'une certaine façon pour qu'elle entre dans la bouche du nègre...

## AUX ENFANTS FORTUNÉS

Il est pour vous des jours bénis  
Où tout votre bonheur s'épanche  
En des accents indéfinis :  
Votre vie est un long dimanche.

Vous n'avez souvent qu'à vouloir  
Pour que votre désir commande.  
Or, vos parents n'ont qu'à vous voir  
Satisfaits, et leur joie est grande.

Vous avez les plus beaux jouets,  
Et les plus coquettes poupées,  
On sait contenter vos souhaits :  
Diablos, Robes, Casques, Épées.

Puis quand vous êtes encombrés  
De ce que votre main inutile,  
A remplacer les démembrés  
Votre mère est toujours docile.

N'avez-vous jamais regardé  
Ceux dont le chagrin est la vie ?  
Quand votre joie a débordé,  
Votre plaisir leur fait envie.

Faire une bonne œuvre est si doux  
Et cela réjouit tant l'âme !  
Donnez des bonbons, des joujoux  
Pour voir dans leurs yeux une flamme.

Il vous en restera toujours  
Assez pour rire des semaines,  
Et vous aurez, pour de longs jours,  
Fait disparaître bien des peines.

Leurs mères vous remercieront  
D'un sourire, d'une parole,  
Et vous vous sentirez au front  
Comme l'éclat d'une auréole.

GEORGES THOMAS.

## LE SAUVEUR

— Allons, mon homme, viens te coucher...

— Non...

— Qué que tu vas faire encore ?

— Lire.

Elle soupire. Elle a la figure déjà lasse des femmes du peuple dont la jeunesse est finie à vingt-cinq ans. Elle demande avec douceur :

— Qué que tu vas lire ?

— Ça te regarde pas.

Elle ne se fâche point, car, elle le sait, dans le fond, il l'aime encore, et toute cette rudesse, c'est de la souffrance, de l'angoisse pour l'enfant et pour elle dont ce cœur d'ouvrier fait de la colère.

— Mon pauvre homme ! dit elle, tu te fâches parce que nous sommes malheureux. N'y a pas que nous... Tu t'en tireras... Tiens, regarde le petit... Il s'est endormi tout de même sur sa goutte. Il en a jusqu'à demain à do mir. Je vais le mettre dans son berceau, à côté du lit... Il ne te dérangera pas... Viens-tu ?

— Couche toi... Moi... faut que je veille...

Il dit cela d'une voix amère, et elle n'insiste pas, car elle est lasse. Mais elle s'endort dans le chagrin. Elle n'aime pas à laisser son homme devant ces livres incompréhensibles qui le grisent comme des bouteilles de poison. Bien sûr, ils sont mauvais, puisqu'on en sort découragé avec des vertiges de haine. Tout de même la chaleur du lit l'enveloppe, l'assoupit. Sa respiration régulière, à côté du souffle de l'enfant, est le seul bruit vivant de la chambre. L'homme est bien seul avec sa lampe.

Il veille.

Il est une sentinelle, une attente en vedette, une résolution disciplinée, qui guette la minute pour agir.

Autrefois, il souffrait, résigné, comme tant d'autres. Il avait entendu dire à l'École des prêtres que les pauvres ont la meilleure part et que les riches doivent les envier. A présent, il est bien sûr que ces hommes noirs se sont moqués de son enfance. Il enrage d'avoir été si longtemps dupé. Il voudrait faire éclater au milieu de tous les hésitants quelque clarté effrayante qui illuminerait les ténèbres...

Mille fois plus épaisses ces ténèbres d'ignorance que la nuit de la mine où les "poisons" piochent, accroupis, vautrés, torturés, à peine protégés contre la pluie du charbon par le masque grillagé qui leur couvre le visage. Il était dans l'obscurité, comme eux, quand, pour la première fois, une voix lui a murmuré à l'oreille les paroles qui l'ont éveillé de sa torpeur. Il a déchiffré, à la clarté de sa lampe de mine, entre deux attaques à la "veine", ces journaux défendus qui se glissent jusque dans les entrailles de la terre. Et comme il a répondu au chef qui voulait l'obliger à dire par quelle voie cet appel à la révolte était venu dans ses mains !

— Est ce que je vous demande, moi, le nom du traître qui m'a vendu ? Vous le gardez pour vous ? Vous me donnez l'exemple.

Il n'a pas cédé à la menace :

— Mon devoir m'ordonne de vous renvoyer de la mine...

— Vous le pouvez...

— Et d'avertir les gendarmes, qui vous suivront, qui vous surveilleront dans votre Tour de France...

— Je n'irai pas si loin quand le pain nous manquera.

Quel éclair a donc passé dans ses yeux à cette minute, pour que l'"autre" ait pris peur, derrière son bureau d'acajou, et pour que, sur l'heure, il ait mis à exécution sa menace de renvoi ?

Dieu ! la rentrée au logis après le coup de tête, l'appétit qui manque à la pensée que bientôt la huche sera vide, le sommeil qui s'envole en songeant que le sifflet de la mine ne vous appellera plus, l'angoisse devant ces sourires de l'enfant rassasié aujourd'hui, qui pleurera demain, — la tentation qui monte de retourner devant le bureau d'acajou et de dire :

— J'ai eu tort...

Mais les "compagnons" sont là qui surveillent cette défaillance.

— T'as peur pour ta femme et ton mioche ? On te donnera du pain... Ce serait fâcheux que tes camarades les laissent mourir quand tu es dans l'embarras pour l'"Idée". Mais l'"autre", l'"autre" qui t'a condamné, toi, ta femme et ton enfant, l'"autre" qui veut que tu disparaisses parce que tu vois clair... vas tu le laisser vivre ?

Es-tu un homme ?

— Crois-tu qu'il a le droit ?

— Attends tu les gendarmes ?

Il a répondu :

— Si c'est pour vengeance... non. Si c'est pour l'"idée"...

On lui a versé du genièvre et on lui a donné un livre, celui qui est là ouvert sur la table, celui qu'il lit.

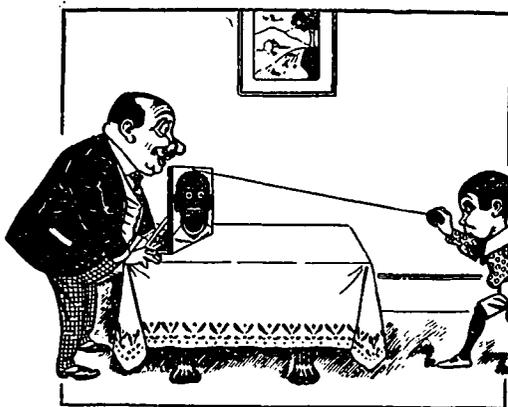
Donc, c'est une besogne de justice qu'il va accomplir. C'est pour l'amour de la chair souffrante qu'il va écharper cette chair. Pourquoi hésiterait-il ? Celui qui est prêt à donner sa vie peut bien en prendre une. Mais si la femme et les enfants de l'"autre" allaient recevoir les affreuses éclaboussures ? Qu'importent leurs douleurs ? Il s'agit de faire une trouée par où des milliers passeront.

Au dessus de sa tête il voit le plafond de sa chambre qu'il a peint autrefois, comme tous les autres mineurs, avec du bleu de lessive, de l'outremer violent et cru, pour se fabriquer un ciel, une

## ÉCHANGE DE BONS PROCÉDÉS

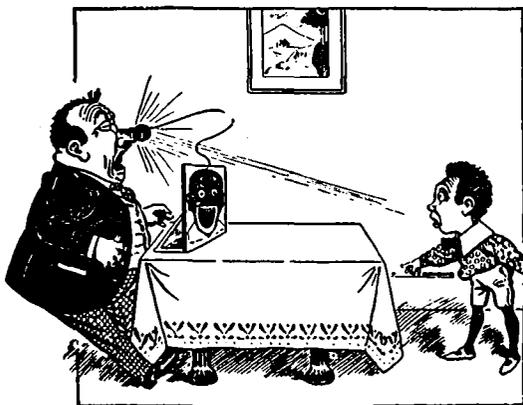


Mr Dude. — Tiens, garçon, aie soin de mon cheval pendant cinq minutes et je te donnerai deux sous.  
Frisepoulet. — Veux bien, m'sieu, si vous voulez prendre soin du bébé.



IV

... C'est bien ça ! Tiens-là aussi loin que possible et bien en face le tableau. Là ! A présent, lâche-là...



V

... Pétard de pétard de... ah... ah...



VI

... Que le diable emporte tout : le nègre, la balle, le... Les garçons devraient être des filles, au moins on serait tranquille en leur donnant des poupées. Bon, voilà qu'il reprend son tambour... Ah mon Dieu !...  
Le jeune Henri. — Ranpataplan pataplan... pataplan...

consolation des regards au sortir de la mine, une espérance, une illusion de lointain. Stupide et lâche qu'il était, qu'ils sont tous avec leurs plafonds bleus ! L'aurore du peuple ne sera pas couleur d'azur, mais couleur de flamme !

Il lui semble que déjà, de sa lueur sinistre, elle éclaire une demeure qu'il connaît bien, un palais de briques rouges, assemblées avec des petits joints blancs et des serres où des plantes exotiques fleurissent derrière les vitres comme des parures dans des écrins. Le froid respire à la porte, toutes les misères. Les feux et les lampes y flambent jusqu'au cœur de la nuit. Rien qu'avec ce qu'on va brûler de bougies pour garnir les lustres dans cette veillée de Noël on aurait pu payer une bonhance à tous les enfants du "coron", à ces petits manants qui vont pieds nus dans la neige et qui, à la devanture des boulangers, regardent le pain comme une curiosité. Soit : ces bougies de fête s'allumeront peut-être, mais elles ne brûleront pas jusqu'au bout — à moins qu'on ne les aligne autour du cercueil ouvert où "ils" auront enfui dans la sciure quelques informes lambeaux.

... Il repousse le livre, il va à la fenêtre, il soulève le rideau.

C'est la rue de neige. Comme par magie, l'allée du "coron", toujours souillée de bouille, est blanche ainsi qu'un lit. En face, l'estaminet des Rouy-Denain fait une flaque de lumière sur le trottoir déblayé. Chaque fois qu'un client pousse la porte, les mineurs apparaissent, assis autour des tables, debout devant le comptoir de zinc. On se repasse le "pot-à-feu" pour allumer les longues pipes. On boit de la "blanche" et de la "dorée". On cause, on rit, on n'a pas de remords d'écorner la paye. Il y a des jours où tout le monde a droit à la joie : c'est la nuit de Noël.

Lui, debout derrière la vitre de sa chambre, cette liesse d'ivrognes l'exaspère. Il leur montre le poing, il dit dans ses dents :

— Soufflez-vous, imbéciles ! soufflez-vous !...

Tout à l'heure ils seront sous la table, et la mine noire, les amendes, les jours sans pain, les femmes et les enfants qui souffrent, ils auront tout oublié.

Des voix...

Ce n'est pas de l'estaminet qu'elles sortent. Elle viennent du bout de la rue. Ce sont des femmes, des enfants, des jeunes filles, quelques vieux qui s'avancent dans la neige craquante. Il y a des hommes aussi dans ce groupe noir, car le chœur chante à quatre parties — belles voix du Nord, transparentes comme des aiguilles de glace.

Il a reconnu l'air, et maintenant il distingue les mots :

Peuples, chantez, chantez en chœur !  
Que votre voix à notre voix réponde !...  
Hosannah ! gloire au Seigneur !  
Béni Celui qui vient sauver le monde !...

Il ramasse la dernière syllabe pour railler :

— On... on... on... on... de !

Mais l'ironie ne tord pas seulement sa bouche, elle lui étrangle le cœur.

— Les uns au cabaret... les autres à l'église... les voilà bien tous ? Pas un qui ose regarder sa misère en face et qui la prenne corps à corps...

Aussi distinctement que s'il avait suivi les fidèles qui chantaient, le compagnon devant ses yeux évoque par la mémoire la grande nef de l'église. Sur un autel connu il voit l'enfant de cire dont les membres sont soulevés par la grâce de l'accueil. Ses lèvres peintes rient aux fleurs artificielles, aux bougies de cire rose, à l'anon empaillé, aux mages de carton pierre. Les boucles de ses cheveux sont du même ton que la paille dorée. Et la Vierge a un voile bleu de nonne, et saint Joseph le frac marron des capucins...

— Ah ! ah ! ah !

Il rit cette fois, il rit comme si quelque chose pouvait encore l'amuser. Le moyen aussi de ne pas se tenir les côtes ? Voilà des gens qui vont pieds nus, qui manquent de pain, qui essient des coups de fusils dans les grèves, qui passent leur temps à se tordre

les bras, — et au moment où l'on croit qu'il vont enfin se dresser, réclamer par le fer et par le feu ce qui leur est dû, ils tombent à genoux, ils tournent, ils espèrent, ils recommencent pour une année leur bail de servitude, parce qu'on leur montre une image de cire sur de la paille dorée et qu'on leur dit :

— Voilà le Sauveur !

Mais qu'il se dresse de sa ce Sauveur sur sa crèche d'apparat, qu'il lève le bras, qu'il montre le chemin, qu'il dise une parole d'espoir !

— Le miracle ! Le miracle pour ceux qui souffrent, si vraiment tu es Dieu !

Encore une fois ce sont les ténèbres qui répondent.

Là bas au bout du "coron" une double clarté vient, très vite, avec un roulement sourd et des piétinements que la neige ouate. L'homme appuie son front à la vitre glacée. Il a l'air d'un chasseur à l'affût. C'est bien l'"autre", n'est-ce pas ?

C'est l'"autre". Il va avec sa famille à la messe de minuit.

Le harnais brillant des chevaux, le métal de la livrée, l'élegance cosso du landau, passent sous la lumière de l'estaminet, dans l'éclat des lanternes.

Le compagnon se retourne comme si une main venait de s'abattre sur son épaule. Il n'y a personne. C'est son projet, l'"idée", qui le ressaisit.

— Va-t'en la chanter, ta messe de minuit !

Quand il reviendra, quand il mettra le pied sur le seuil de sa maison illuminée, sur la première marche de son perron, il en verra une autre clarté, il en entendra une autre musique, la lueur infernale, l'éclatement, la mort jaillie de ce petit massif de rhododendrons où déjà l'engin est caché, attendant le bras qui le lancera, la main vengeresse.

— Allons, il est temps. Si je tarde d'avantage, je ne pourrais plus me glisser jusqu'à mon poste.

PAS CAPABLE DE LE DIRE



Bouleau. — Quelle sorte d'homme est Taupin ?  
Rouleau. — Je n'en sais rien du tout, je ne l'ai vu qu'avec sa femme.

## PAS MOYEN D'Y RESTER



*Madame Isaac.* — Comment ! Fous allez téménacher ? Tebuis six mois gue fous édes ici, che croyais gue fous fous y droufiez drés bien ?  
*Madame Abraham.* — Bas drop mal, madame Isaac, mais nous nous zommes aberçus hier gu'il n'y afait bas te zalle te pain ! Fous gombrenez !

Il ferme le livre, il éteint la lampe. A quoi bon la laisser brûler toute cette nuit ? Demain la faim et le jour réveilleront sa femme et lui il ne rentrera pas, il ne rentrera plus...

Va-t-il embrasser celle qui dort avant de sortir ?

Il est au-dessus du lit, au-dessus de la tête, au-dessus du souffle que le sommeil apaise. Il ne se penche pas. Si elle allait ouvrir les yeux, poser des questions ? Il n'en est plus au regret d'un baiser...

— Allons !...

Non, pas encore, pas avant d'avoir embrassé le petit, l'enfant de lait, dans son berceau. A celui-là, il a bien le droit de lui dire adieu, car l' "Idée" n'est qu'un mensonge, c'est pour lui qu'il va donner sa vie, celle de l' "autre", de combien d'autres ?

Il avait déjà la main sur la porte, il se retourne. Il revient à pas muets, il s'incline :

— Ah ! mon Dieu !

C'est la lampe... la lampe qu'il a éteinte... la lampe qui a fatigué ses yeux pendant cette veillée d'angoisse... c'est la lampe, bien sûr, dont le reflet lui revient du dedans des prunelles... pour éclairer la nuit...

La lueur ne sort pas de ses yeux hagards, c'est du berceau qu'elle jaillit, de l'enfant qui sommeille, les membres soulevés par la douceur du songe, ses lèvres tendues vers la rose du sein.

Le "compagnon" ne peut pas supporter cela. Il crie... il appelle... l'enfant a ouvert les yeux, il tend les bras, il sourit dans la joie du réveil, et sa bouche, qui s'ouvre pour les premiers bégaiements, dit le mot d'espoir, le mot du miracle, les deux syllabes qui nomment le père et, à travers la souffrance des siècles, enchaînent l'enfant à l'homme...

Qui a rallumé la lampe ?

Est-ce la mère, est-ce une apparition qui se penche à présent sur le berceau ?

Le père est tombé sur les genoux ; sa figure est levée, sa bouche entrouverte. La grâce de l'enfant le soulève et l'inonde. Celui que la haine guettait peut rentrer sans crainte dans sa maison. Les flocons qui tombent sur les rhododendrons ont enterré la bombe. L'enfant qui dormait dans d'humbles langes a vaincu le désespoir.

HUGUES LE ROUX.

## ARRANGEMENT FACILE

Le petit Louis aurait bien vivement désiré avoir un petit veau. Il résolut donc de s'en faire donner un par son oncle Larigole, bon vieillard, très pieux et adorant son petit neveu.

Le voyant hier, il l'aborda en lui disant : — Dis, bon oncle, voudrais-tu me donner un petit veau ?

*L'oncle Larigole.* — Mon petit Louis, quand tu as envie d'une chose, il faut prier pour l'avoir.

*Le petit Louis.* — Ah, bon oncle, et le Bon Dieu, quand on le prie bien fort vous donne un petit veau ?

*L'oncle Larigole.* — Certainement, mon cher garçon.

*Le petit Louis.* — Eh bien, bon oncle, donnes-moi le petit qui est là et toi, prie-le bien fort pour en avoir un autre.

## LA PART DU ROI

Quand Louis XIV allait à la chasse, on portait à sa suite 40 bouteilles de vin dont le plus souvent il ne goûtait pas. Un jour le roi eut soif et demanda un verre de vin.

— Sire, il n'y en a plus.

— Comment ! Est-ce qu'on ne porte plus les 40 bouteilles ?

— Oui, sire, mais tout est bu.

— Qu'on en porte à l'avenir quarante et une, afin qu'il y en ait au moins une pour moi.

## DÉFINITION DU SUICIDE

*Le maître.* — Vous savez ce que c'est qu'un homicide ?

*Grosbinet.* — Oui, monsieur.

*Le maître.* — Quand y a-t-il homicide ?

*Grosbinet.* — Quand on tue un homme.

*Le maître.* — Et suicide ?

*Grosbinet.* — Quand on tue un Suisse !

## IL A CINQ ANS

*Maman.* — Dis donc, Bob, qu'est-ce que tu aimerais le mieux être : fleur ou oiseau ?

*Bob.* — Oiseau, na !

*Maman.* — Pourquoi ?

*Bob.* — Parce que ça mange, na !

## PAS UNE TROUVAILLE

*Bouleau.* — Il paraît que c'est une femme qui mène tout en Chine ?

*Rouleau.* — N'importe quel homme marié aurait pu te dire cela !

## LE COUP DE MOUCHOIR

Un commissaire de police, en faisant sa ronde, vit une femme en pleurs ; il lui demanda la cause de son chagrin : "C'est,

répondit-elle, parce que mon mari m'a battue." Le commissaire veut faire une réprimande à l'époux ; mais celui-ci s'excuse en disant : "Je n'ai pu faire grand mal à ma femme, car je lui ai donné tout simplement un coup de mon mouchoir. — C'est vrai, répond à son tour la femme, mais le vilain ne dit pas qu'il se mouche avec les doigts."

## DEUX FAUSSES NOUVELLES

Mme de Saint-Loup alla voir Mme de Cornuel, et lui dit, après avoir passé environ une heure auprès d'elle : "Madame, on m'avait bien trompée, en disant que vous aviez perdu la tête. — Vous voyez, lui répondit Mme de Cornuel, comme on doit peu se fier aux nouvelles ; on m'avait dit, à moi, que vous aviez retrouvé la vôtre."

## PAS LA SIENNE

## IMPOSSIBILITÉ

— Alors, il y a cinquante ans qu'il est dans le commerce ?

— Oui, et pourtant on ne peut pas dire qu'il a blanchi dans le métier !

— Pourquoi pas ?

— Il est charbonnier !

## UN PROBLÈME

— Un garçon ?

— Non !

— Une fille ?

— Non !

— Des jumeaux ?

— Oui !

— Des garçons ?

— Non !

— Des filles ?

— Non !

— Pour l'amour de Dieu, qu'est-ce que c'est donc, alors !

— Un garçon et une fille, parbleu !

## LE REMÈDE

*Bouleau.* — Je crois que je viens d'avaler une mouche. Que dois-je faire ?

*Rouleau.* — Avalez un morceau de papier tue-mouches, parbleu !



*La mère.* — Méchant garnement ! Pourquoi as-tu attaché une ficelle à la patte de cette pauvre poule ?

*Le garnement.* — C'est pas notre poule à nous, maman.



LA LECTURE — LISANT SON "SAMEDI" DU JOUR DE L'AN.

## Des Moyens à Employer pour Éviter l'Impôt sur le Revenu

Hier nous étudions, mon ami Henriot et moi, les conséquences de l'impôt sur le revenu que se plaisent à étudier nos législateurs et, de l'effort de nos deux intelligences tendues à se rompre sur ce peu divertissant problème, jaillissaient les suggestions suivantes :

Avec l'impôt sur le revenu, on en sera réduit à porter son argent en Belgique ; cela nous distinguera de nos bons caissiers qui, autrefois, y portaient celui de leur patron. Quand on aura ainsi dissimulé ce "signe extérieur", on complètera le grimage de sa fortune en faisant prendre à sa cuisinière un appartement de 500 francs et par conséquent exempt d'impositions ; un tout semblable, et sur le même palier, à son fidèle valet de chambre. Après quoi on en prendra, soi-même, un troisième, toujours de 500 francs et plus que jamais sur le même palier, ce qui, si je sais encore compter, constituera, en les réunissant, un appartement de 1500 francs, bien net d'impôts et un premier et pas mince lapin, posé au gouvernement de mon pays.

Comme l'appétit vient en mangeant, on complètera le tableau en adoptant son valet de chambre et en épousant sa cuisinière, seul moyen connu de conserver des domestiques sans payer la taxe et même de gages, ce qui est le comble de la ronblarderie.

Après cela vous remplacez la pièce d'eau de votre parc par une baignoire, le ministre des finances ayant commis l'imprudance de ne pas comprendre cet appareil aquatique parmi les objets de luxe.

Comme les voitures et les automobiles à deux et à quatre roues sont frappées d'impôt, faites vous en confectionner une à trois roues ; le projet n'en parle pas.

Ayez de plus un chien empaillé qui ne paiera pas de taxe, n'aboiera pas, ce qui vaut encore quelque chose, respectera vos appartements et, enfin, ne courra aucun risque de devenir enragé !

Puis il vous reste, après tout ce "gardage à carreau", une suprême et ultime ressource, celle de vous faire nommer fonctionnaire.

Badgétivore, vous avez en échange du temps que vous serez sensé consacrer au service de l'Etat, mais que vous emploierez soigneusement à dormir ou à faire des drames en 5 actes, une indemnité, plutôt légère, je l'admets, mais qui, néanmoins suffira pour vos cigares qui vont devenir hors de prix par suite de la guerre hispano-américaine. Un de mes bons amis, en qui j'ai toute confiance, m'affirme que les trop pratiques Yankees inondent, dès à présent, Cuba de feuilles de noyer déguisées en dito de tabac, avec lesquelles ils vont, à l'avenir, confectionner les puros et les panatellas qu'ils comptent vendre, très chor, aux naïfs Européens. Vous émargez, dis-je, et si vous avez eu assez de nez pour vous faire bombarder à quelque vague place de sous-chef dans le ministère des Beaux-Arts, vous serez logé au Louvre, ou tout au moins dans quelques palais national, aux frais de ces abrutis de contribuables ; vous aurez un bel appartement de 50,000 francs et cela sans même payer d'impôt proportionnel.

Croyez-moi, contribuables parisiens, mes frères, si vous n'employez pas quelques-uns de ces élémentaires mais si innocents petits trucs, vous êtes ruinés d'avance.

Et tous ceux qui n'auront pas au moins 400,000 francs de rentes au soleil, n'auront plus qu'une ligne de conduite à suivre : Apprendre la clarinette et se rendre sur le Pont des Arts, jouer les aveugles afin que les pauvres leur fassent à leur tour la charité.

Pas gai, le seuil du vingtième siècle !

PARISIEN.

Il y a de petites fautes de langage qui sont de grandes fautes de conduite sur le mesquin échiquier du monde.—PAUL BOURGET.



FESTIN DES ROIS — APRÈS LE SOUPER.

FEUILLETON DU "SAMEDI", 7 JANVIER 1899

# LES MARTYRS DE MORCOFF

GRAND ROMAN DE SENTIMENT INEDIT

PREMIÈRE PARTIE

Les Deux Sœurs

IX. — L'ABÏME

(Suite)



Et je la voyais m'appeler avec des cris déchirants.

— Mais, maintenant, le puis-je encore ? Mais, maintenant, pourrais-je, sans me faire horreur à moi-même, consentir à une pareille union ? Est-ce que cette chose monstrueuse peut-être possible ?

Puis, plus doucement :

— Oui, voilà ce que vous m'avez forcée à vous dire, reprit Adrienne, voilà ce que je tenais à vous cacher . . .

— Et, maintenant que je vous ai fait connaître ce secret qui me pesait si lourdement sur le cœur, pardonnez-moi si j'ose me révolter contre votre volonté et si me refuse à réaliser le rêve que vous aviez fait pour moi !

— Et pardonnez aussi à celle qui a tant souffert . . . à ma pauvre sœur que je serais si heureuse de revoir auprès de nous et d'entourer de mes soins.

— Qui sait si votre tendresse ne ferait pas un miracle et si Yvonne ne guérirait pas ?

— Moi je le crois . . . moi j'ai le pressentiment que si elle se retrouvait au milieu des êtres qui lui étaient chers . . . que si elle reconnaissait autour d'elle tous les objets qui lui étaient familiers, les ténèbres qui obscurcissent son cerveau finiraient peu à peu par se dissiper, et que nous aurions la joie de nous dire que nous l'avons sauvée.

— Oh ! oui, mon père, quelle que soit l'offense que vous puissiez lui reprocher . . . pardonnez-lui ! . . . pardonnez-lui ! . . . Je vous le demande au nom de ma mère ! . . .

Le baron avait tressailli et son regard avait lancé des flammes

Mais Adrienne ne s'aperçut pas de l'étrange effet que ses dernières paroles venaient de produire sur son père, et mettant toute son âme dans une suprême supplication . . .

— Oni, c'est au nom de ma mère que je vous demande grâce pour Yvonne ? s'écria-t-elle. Oui, c'est au nom de celle qui l'aimait tant que j'implore encore une fois votre pitié ! . . .

— Assez ! fit brutalement le baron.

— Mon père !

— Assez, vous dis-je ! . . . Ne me parlez plus d'Yvonne ! . . . Ne me parlez plus de votre mère ! . . .

Adrienne venait de le regarder avec égarement.

— Ne plus vous parler de ma mère ! balbutia-t-elle.

— Je vous le défends !

— Oh !

— Oui, je vous le défends, entendez-vous ! . . . Gardez sa pensée et son souvenir . . . Allez vous agenouiller et prier sur sa tombe, soit ! . . . Mais ne prononcez plus son nom devant moi . . . non jamais ! . . . jamais ! . . .

— Jamais !

— Je viens de vous le dire !

— Je crois rêver !

— Non vous êtes bien éveillée . . .

— Et vos paroles m'épouvantent . . . Je ne comprends pas !

— Vous comprendrez un jour . . .

— Ne plus vous parler de ma mère ! . . . Est-ce possible !

Le baron ne répondit pas.

Il s'était mit à se promener fébrilement de long en large, et sur son visage contracté, il était facile de lire qu'un grand combat se livrait en lui.

Puis, son regard s'étant enfin rencontré avec celui d'Adrienne, dont les yeux pleins de sueur ne l'avaient pas quitté une seconde :

— Ah ! je vous étonne, et ce n'est pas d'aujourd'hui, n'est-ce pas ? reprit-il, la voix tremblante de colère et la face si pâle que l'effroi d'Adrienne redoubla. Oui, depuis longtemps, vous vous êtes demandé pourquoi je vous laissais aller seule vers elle . . . aller seule au cimetière ? . . .

— C'est vrai, fit tout bas la jeune fille.

— Pourquoi votre mère reposait dans un caveau qui n'est pas le nôtre . . . dans une sépulture qui n'est pas celle de la famille de Chancel ? . . .

Adrienne venait de cacher sa tête dans ses mains.

— Et vous vous êtes demandé aussi pourquoi ce mausolée où elle n'avait pas de nom . . . pas une ligne d'épithaphe . . . pas un seul mot de regrets ? Eh bien, je vais vous le dire ! . . . et je vais vous dire aussi pourquoi je n'aime pas Yvonne . . . pourquoi Yvonne ne remettra jamais les pieds dans cette maison . . . pourquoi, quoi qu'il arrive, Yvonne est morte pour moi ! . . .

— Non, mon père ! . . . non, taisez-vous ! . . . taisez-vous ! s'écria Adrienne avec un geste suppliant.

— Ah ! je vois que vous commencez à comprendre ! ricana sourdement le baron.

— Mon père !

— Votre mère était une misérable femme, une misérable créature . . .

— Oh ! taisez-vous ! . . . Écoutez-moi grâce ! . . .

— Et cette Yvonne pour laquelle vous imploriez tout à l'heure ma pitié . . . cette Yvonne n'est pas ma fille ! . . .

— Yvonne ! mon père . . .

— Si cette fille portait, elle aussi, le nom qui devrait être le sien, elle ne s'appellerait pas Yvonne de Chancel . . . elle s'appellerait Yvonne de Belleruche !

Et le baron venait de se redresser, plus livide qu'un mort, les bras croisés, tout frémissant.

— Et voilà pourquoi je n'ai plus voulu d'elle sous mon toit ! reprit-il vivement.

— Oui, un jour je lui ai dit ce secret-là, et elle s'est levée en face de moi pleine de révolte.

— Au lieu de courber la tête, au lieu de me demander d'oublier sa mère, elle a osé la défendre ! . . . elle a osé dire que je mentais . . . que je la calomniais ! . . .

— Et vous-même qui me regardez avec terreur . . . vous-même qui semblez vous demander si je ne suis pas devenu fou, oh ! je lis bien votre pensée dans vos yeux ! c'est celle aussi d'Yvonne et vous croyez que j'accuse sur de simples soupçons . . . que j'accuse sans preuves . . .

— Eh bien, non, les preuves, je les ai ! . . . les preuves, je les tenais encore dans ma main il n'y a qu'un instant ! . . . les preuves sont là ! . . .

Puis, changeant de ton, il ajouta :

— Et maintenant que je vous ai fait connaître à mon tour ce secret qui parfois m'étouffait . . . ce secret que je ne vous aurais peut-être jamais révélé . . . maintenant, que peut-il rester de vos scrupules à épouser M. de Guérande ? . . . quel obstacle pouvez-vous encore voir entre vous et lui ? . . .

— Il a eu une jeunesse orageuse ? . . . Eh bien, il n'en fera qu'un

(1) Commencé dans le numéro du 21 décembre 1898.

meilleur mari. Et je vous dis qu'Yvonne n'existe pas, n'a jamais existé pour moi, ne peut exister pour vous ?

—Soyez donc plus raisonnable et plus sage, et si vous ne voulez pas que ce soit entre nous une lutte où je ne vous ménagerais guère et où vous ne seriez pas la plus forte, je vous en préviens, ne vous entêtez pas davantage, c'est un bon conseil que je vous donne.

Et il allait sortir, quand la porte s'étant ouverte, un domestique annonça :

—M. le comte de Guérande !

—Voilà précisément votre fiancé ! dit très vivement le baron. Ne m'ayant pas trouvé chez moi, il sera venu me rejoindre chez vous. Excusez-le, et souvenez-vous de ce que je viens de vous dire : un nouveau refus de votre part, ce serait entre vous et moi une guerre sans merci !

Et il venait à peine de disparaître que le comte de Guérande entra.

En n'apercevant qu'Adrienne il ne put retenir un mouvement de surprise.

—Je vous prie de m'excuser, mademoiselle, dit-il, mais l'on m'avait dit que M. le baron était auprès de vous.

Elle le regardait sans répondre, et d'un regard si méprisant et si hautain que, malgré tout l'aplomb dont il était doué, il en fut presqu'écouffé.

Mais il se remit aussitôt, et la voix très douce et très hypocrite :

—Je vois bien à la froideur de votre accueil que vous m'en voulez toujours, reprit-il, et que vous ne m'avez pas encore pardonné les torts que vous croyez que j'ai pu avoir envers votre pauvre et malheureuse sœur. . . .

—Et cependant je vous jure que je ne suis certainement pas aussi coupable que vous le pensez. . . et peut-être finiriez-vous par vous montrer moins sévère envers moi si vous vouliez me permettre de parler et me promettre de m'écouter sans parti pris.

—C'est inutile ! dit la jeune fille en montrant la porte par laquelle son père était sorti, M. le baron de Chancel vous attend !

—M. le baron de Chancel, s'il était là, se joindrait à moi pour vous prier de m'entendre, répondit-il vivement, pour vous prier d'être juste pour moi comme vous le seriez pour tout le monde. Car, enfin, si je suis si vil et si méprisable à vos yeux, vous ne me condamnez cependant que sur le témoignage d'Yvonne. Or, la vérité. . .

—C'est que vous l'avez tuée !

—Non ! non ! la vérité. . . .

—C'est que vous avez été son bourreau comme vous devenez le mien !

—Moi ! . . . Votre bourreau ? . . . Que voulez-vous dire ? s'écria-t-il en jouant la surprise.

—Rien. Evitez-moi seulement votre présence ! dit-elle avec un mépris de plus en plus écrasant.

—Mais sachez bien ceci : c'est que, quelles que soient les violences que j'aie à supporter de la part de mon père. . . c'est que, quelles que soient les conséquences que sa colère puisse avoir pour moi, jamais rien ne m'arrachera un consentement que ma conscience vous refuse !

—Non, je ne comprends pas ce que vous voulez dire ? fit-il en paraissant de plus en plus étonné. Est-ce que, par hasard, M. de Chancel vous aurait menacée à cause de moi ? . . . Est-ce à cause de moi que vous êtes si pâle et que vous avez pleuré ? . . . Oh ! si cela était vrai, j'en serais encore plus indigné que vous, car plutôt que de vous obtenir ainsi, je préférerais cent fois reconcer à tout espoir, je préférerais cent fois m'éloigner à tout jamais de vous ! . . . Car, si mauvaise opinion que vous ayiez de moi, soyez bien convaincue que je vous ai aimé. . . Vous souriez ?

—Vous me faites pitié !

—C'est possible, mais pourtant je ne vous mens pas. . . Oui, je vous aime. . . Si je ne vous aimais pas, comment serais-je assez lâche pour venir encore ici ? . . . Si je ne vous aimais pas, comment aurais-je pu vous pardonner aussi facilement le terrible affront que vous m'avez fait ? . . . Oui, vous pouvez me faire souffrir et me désespérer, mais je vous aime, je vous le jure !

—Assez, monsieur, c'est assez !

—Comme je vous jure aussi, ajouta-t-il plus vivement, que ce n'est pas votre immense fortune qui me tente, quoi que vous puissiez croire. . . .

—Alors qu'est-ce donc ? fit-elle avec un nouveau sourire de dédain.

—Vous le demandez ! . . . C'est votre beauté, votre grâce, tout le charme qui est en vous ! c'est. . . .

Mais elle venait déjà de l'interrompre.

—Pas un mot de plus ! s'écria-t-elle avec hauteur. Non, pas un mot de plus, car chacune de vos paroles est une insulte et un outrage pour moi !

—Adrienne !

—Et gardez ces mensonges avec lesquels vous avez trompé ma pauvre Yvonne ! . . . Et laissez-moi ! . . . Mon père vous attend. . . . Laissez-moi ! . . .

Et la jeune fille avait une attitude si fière et sa voix tant d'autorité qu'il n'osa pas, en effet, ajouter un mot de plus.

Il s'inclina profondément, puis sortit.

On entendait encore le bruit de ses pas que déjà Adrienne ne pensait plus à lui.

Mais à la terrible révélation que venait de lui faire le baron

Et, le cerveau plein de vertige, éperdue, la jeune fille demeurait accoudée sur sa table, le front caché dans ses mains.

Oh ! les affreuses paroles qu'elle venait d'entendre et qu'elle n'osait se répéter ! . . .

Voilà donc l'abîme auquel avait fait allusion Yvonne !

Et maintenant une foule de choses qu'elle n'avait jamais pu comprendre, jamais pu s'expliquer, lui apparaissaient clairement : cette tombe sans nom. . . la haine que le baron semblait éprouver pour Yvonne, pour la morte qui aurait dû lui être si chère. . . oui, Adrienne avait à présent le mot de toutes ces énigmes qui l'avaient tant intriguée, la clef de tous ces mystères qu'elle avait si souvent cherché à percer.

Mais aussi comme elle souffrait, la pauvre jeune fille ! Quelle angoisse la torturait ! . . . Quel vide effrayant se faisait en son cœur !

Était-ce bien vrai ce que son père venait de lui dire ? . . . Était-ce bien vrai que ces preuves dont il avait parlé existaient ? . . . Était-ce bien vrai que, dans tous les cas, elles fussent suffisantes pour qu'elle pût condamner celle qu'il accusait avec tant de force, celle qu'elle avait toujours si tendrement aimée et dont elle gardait toujours si pieusement le souvenir ?

Et la tête de plus en plus perdue, Adrienne étouffait sous ses poings crispés les lourds sanglots qui lui montaient à la gorge.

—Ah ! le nouveau malheur qu'elle sentait tout à l'heure la menacer. . . le nouveau malheur dont elle avait eu tout à l'heure le sinistre pressentiment, c'était donc cela ! . . . cette horrible révélation que son père venait de lui faire ! . . . cet épouvantable secret qui venait de lui échapper ! . . .

Mais, hélas ! il y en avait encore un autre qui allait l'atteindre. . . . encore un autre qui, pendant qu'elle se désespérait ainsi, se préparait à quelques pas d'elle.

Après avoir été si brutalement congédié par Adrienne le comte de Guérande était entré chez le baron de Chancel.

Le comte avait trouvé le baron dans le cabinet de travail où, une heure auparavant, nous l'avons vu relire, en frémissant de rage, la confession *in extremis* de sa femme. . . cette lettre qu'il avait jadis arrachée aux mains déjà glacées de la mourante.

Le comte de Guérande devait avoir sans doute quelque grave confiance à faire au père d'Adrienne, car à peine avait-il serré la main du baron, qu'il s'était mis à regarder autour de lui comme si, avant de parler, il avait voulu s'assurer que personne ne pouvait l'entendre.

Puis, très bas et d'une voix très rapide, il s'était mis à parler, tandis que le baron de Chancel tantôt blémissait, tantôt tressaillait. Puis, quand de Guérande s'était tu, le baron était longtemps resté pensif, le front très sombre, pendant que, sur ses lèvres, le même nom toujours revenait :

—Belleruche ! . . . Belleruche !

Et rien ne saurait rendre avec quel accent haïeux le baron murmurait ce nom-là ! . . . Rien non plus ne pourrait donner une idée de l'inférieure joie qui peu à peu le transfigurait, illuminait son visage livide !

De Guérande lui-même, qui n'osait pas l'interrompre, le regardait avec une surprise pleine de saisissement.

Il s'était mis à marcher nerveusement à travers le cabinet, puis un nouveau sourire de triomphe crispant ses lèvres minces :

—Belleruche ! répéta-t-il toujours, la voix aussi sourde. Le seul dont je ne suis pas encore vengé ! . . . Je le tiens donc enfin !

Et son mauvais sourire s'accroissant encore, sa pensée se porta sur la baronne, depuis si longtemps couchée dans sa tombe anonyme. . . sur Yvonne enterrée, là-bas, dans cette maison de folles. . .

Celles-ci lui avaient payé leur dette, restait le comte de Belleruche, qu'il venait de trouver le moyen de punir. . . le comte qu'il venait de trouver le moyen de frapper à son tour.

Voilà sans doute ce que le baron voulait dire. . . Voilà sans doute ce qui mettait sur son front ce reflet de joie sinistre.

—Yvonne ne reconnaît plus Adrienne, elle ne me reconnaît donc pas non plus, reprit-il au bout d'un moment, tout en continuant de ne parler que pour lui seul. Il n'y a donc pas de scène attendrissante, pas d'esclandre à craindre. . . et je ferai d'elle ce que je ferai d'un enfant. . . C'est bien !

Puis, se rapprochant vivement du comte ;

—Mon cher de Guérande, dit-il en lui tendant la main, merci ! . . . Vous avez bien fait de me prévenir. . . Vous avez bien fait de penser que l'étrange émotion qui s'était emparée de M. de Belleruche pendant son entretien avec le marquis de Prades pourrait peut-être m'intéresser. . . Elle m'intéresse même énormément comme vous voyez !

—En effet.

—Aussi, comte, après m'avoir rendu ce service-là, faudra-t-il que vous m'en rendiez un autre.

—Que dois-je faire ?

—Rentrer chez vous et m'attendre.

Et comme de Guérande ne pouvait s'empêcher de le regarder avec surprise :

—Ne m'en demandez pas davantage pour le moment, reprit vivement le baron. Avant de vous en dire plus long, j'ai besoin de réfléchir encore... A ce soir donc !

Et, resté seul, le baron de Chancel eut un sourd éclat de rire.

—Ah ! s'écria-t-il, Adrienne me suppliait de ne pas abandonner Yvonne !... Eh bien, que son vœu soit exaucé !... C'est moi maintenant qui veillerai sur elle !

## X. — L'ENLÈVEMENT

Il était environ onze heures du soir, quand une riche voiture de maître s'arrêta non loin de la maison de santé de Fontenay-sous-Bois.

Depuis quelques instants, le ciel s'était brusquement couvert et une petite pluie fine et pénétrante commençait à tomber.

A peine la voiture venait-elle de s'arrêter, qu'un homme en descendit, puis s'éloigna rapidement, tandis qu'un autre personnage, qui le suivait des yeux, apparaissait à la portière.

L'homme qui venait de mettre pied à terre se dirigea vers le pavillon qui servait de loge au concierge, puis sonna.

Quelques secondes après, une petite fenêtre s'entr'ouvrait, et le concierge se montrait l'air profondément surpris et à moitié endormi.

—Je suis monsieur le baron de Chancel. Voici ma carte, dit l'homme. Veuillez la faire passer à M. le directeur et le prier de me recevoir.

La fenêtre se referma, et, bientôt après, la large porte de la maison de santé s'entre-bâillait et le baron pénétrait dans le parc.

—Je vais aller prévenir M. le directeur, dit le concierge. Si M. le baron veut bien se donner la peine de me suivre... .

Ils se dirigèrent vers la maison, puis le concierge ayant ouvert une des portes du rez-de-chaussée, le baron se trouva dans une grande pièce éclairée par deux becs de gaz, dont le concierge se hâta de relever la flamme.

Puis, cela fait, il disparut.

Les appartements qu'habitait le directeur étaient situés au premier étage, à côté de ceux occupés par l'administration.

On peut juger de sa surprise quand on vint lui annoncer cette étrange visite.

Le baron de Chancel !

A onze heures du soir !

—Qu'est-ce que le baron, qui n'était jamais venu voir sa fille, pouvait bien avoir de si pressant, de si important à lui dire ?

Aussi sa physionomie exprimait-elle encore le plus extrême étonnement quand il aborda le père d'Adrienne.

—M. le baron ! s'écria-t-il. Qu'est-il donc arrivé ?

—Rien, répondit celui-ci. Je viens chercher ma fille.

—Yvonne !

—Oui.

—A cette heure !

—Il le faut.

—Ah ! fit le directeur qui, de plus en plus surpris, se demandait si le baron n'était pas devenu fou à son tour.

Et, très vivement, il reprit :

—Aurais-je eu le malheur de vous mécontenter ?

—Nullement, mon cher ami.

—Mlle Adrienne m'avait demandé de cacher le nom de famille de sa sœur, et ce secret je crois l'avoir fidèlement gardé... .

—Je vous en remercie.

—Yvonne n'a manqué ici d'aucun des soins qui lui sont nécessaires, et je n'ai pas besoin de vous dire que je me suis toujours inspiré de notre vieille amitié pour l'entourer de tout mon dévouement... .

—J'en suis convaincu et je ne vous fais aucun reproche.

—Alors qu'est-ce donc ?... Pourquoi venir me la reprendre aussi brusquement, me la reprendre sans que j'aie été prévenu et à une heure pareille ?

—On ne choisit pas toujours son heure... .

—Et puis elle dort.

—Vous la réveillerez.

—Il le faudra bien, répondit le directeur que l'étrange attitude de M. de Chancel surprenait de plus en plus. Mais il est aussi de mon devoir, monsieur le baron, de vous prévenir qu'Yvonne a besoin des plus grands ménagements. Elle pourra peut-être guérir,

mais il ne faut pas oublier que la moindre secousse, la moindre émotion pourrait la tuer... .

—Oh ! là-dessus, vous pouvez être tranquille ! dit le baron toujours sur le même ton glacial. Elle n'aura jamais eu une vie plus calme.

Le directeur comprit qu'il perdait son temps en insistant davantage.

—On va vous l'amener, dit-il.

Et il sortit, après avoir salué assez froidement le baron.

En effet, Yvonne dormait.

L'infirmière chargée de la réveiller s'approcha très doucement de son lit, écarta avec précaution les rideaux blancs qui l'entouraient, puis, déjà prête à l'appeler, s'arrêta profondément émue.

C'est qu'avec son visage d'une blancheur de cire, ses paupières bleues, ses lèvres entr'ouvertes d'où ne s'échappait qu'un souille très court, et l'expression douloureuse empreinte sur tous ses traits, la pauvre folle était vraiment saisissante et tragique.

Dans son sommeil plein de fièvre elle rêvait tout haut, mais ce n'était plus le nom de l'indigne mari qu'elle murmurait, c'était celui de Maurico, celui de l'enfant qu'elle avait tant adoré, et qu'elle ne reconnaissait plus.

Car ce qu'elle revivait dans ce lourd sommeil, c'était la scène de son agonie... l'affreuse scène de la rue Montmartre.

Elle voyait encore son fils entrer dans leur misérable chambre, les vêtements en désordre et les yeux tout rouges, et c'étaient les mêmes mots qu'elle répétait encore :

—Qu'as-tu donc fait ? Tu as bien tardé !... .

—Ton père !... Il est donc à Paris !... C'est donc bien vrai qu'il nous a abandonnés !... Oh ! tu te trompes, Maurice !... tu te trompes, mon enfant !... .

Un cri sourd lui déchira la poitrine, puis revivant toujours cette heure terrible :

—Tu vas rester seul au monde, continua-t-elle de rêver, et personne ne t'aimera !... .

—Tu prendras les derniers bijoux qui me restent... Tu prendras aussi mes papiers et tu y trouveras l'adresse de ma sœur.

Sois courageux et loyal... souviens-toi de ton père !... C'est son abandon qui me tue... c'est son parjure qui va faire de toi le plus malheureux des orphelins !... .

Elle murmura encore quelques paroles que l'on ne pouvait comprendre, puis, brusquement, elle s'éveilla, se dressa d'un bond sur son lit, et le geste menaçant, les yeux pleins de flammes :

—Ma rivale ! s'écria-t-elle, tandis que l'infirmière, qui n'avait pu s'empêcher de tressaillir, lui prenait vivement la main.

—Madame !... Madame !... réveillez-vous ! dit-elle avec une extrême douceur.

—Mon fils !... Mon fils ! cria la folle. Je veux voir mon fils !

—On va vous conduire vers lui.

—Vers mon fils !... Vers Maurice !

—Oui, vers Maurice... Mais il faut vite vous habiller... vite me suivre... .

—Oh ! oui, vite !... vite !... Mon fils !... Mon fils !

Et contente, joyeuse, l'infortunée riait d'un rire qui fit frissonner l'infirmière.

Pendant ce temps, le baron, qui commençait à s'impatienter, arpenta à grands pas la pièce où on l'avait laissé seul.

—C'est bien long ! grommelait-il les sourcils froncés, tout en se retournant à chaque instant du côté de la porte.

Mais, tout à coup, un bruit de pas se fit entendre.

Il s'était arrêté de marcher et il était devenu un peu pâle.

—La voici ! murmura-t-il.

Et la porte s'étant ouverte, Yvonne parut, accompagnée du directeur et de l'infirmière qui l'avait réveillée.

Si dur que fût le baron de Chancel, il ne put jeter les yeux sur la folle sans tressaillir.

Cette lamentable créature dont l'œil hagard lui faisait peur, c'était donc là Yvonne !... cette Yvonne qu'il avait connue si rayonnante de jeunesse et d'une intelligence si éveillée et si vive !

Et si elle était devenue ce qu'elle était à cette heure, cette malheureuse dont la raison était peut-être à jamais perdue... cette triste femme dont la vue inspirait la plus profonde pitié, n'était-ce pas à lui qu'elle le devait ?... n'était-ce pas lui l'auteur de toutes les misères qu'elle avait endurées, de tous les maux qu'elle avait soufferts !

Voilà ce que le baron venait de se dire ; voilà ce que sa conscience, qui se réveillait malgré lui, venait de lui reprocher.

Mais cette émotion n'avait été que passagère, et, déjà très maître de lui, il s'avançait à la rencontre d'Yvonne.

Il lui prit la main, et ne put retenir un léger frisson.

Cette main était glacée... la main d'une morte !

—Venez, Yvonne, dit-il en adoucissant sa voix, venez... je vous attendais... .

—C'est monsieur qui va vous conduire vers Maurice, ajouta vivement l'infirmière.

—Oui, vers Maurice... Venez !

La folle avait eu un sourire radieux.

—Vers Maurice ! s'écria-t-elle en battant joyeusement des mains. Oh ! que vous êtes bon !... Oh ! que je suis donc contente !... Vers Maurice !...

—Oui ! oui !... Suivez-moi !

Et, rapidement, le baron l'entraînait.

—Souvenez-vous de ce que je vous ai dit ! lui soufflait à l'oreille le directeur. Des ménagements !... beaucoup de ménagements !

Mais c'était à peine si le baron l'avait entendu. Toujours entraînant Yvonne, il était déjà dans le parc qu'il traversa d'un pas de plus en plus rapide et dont la lourde porte retomba bientôt sur lui...

Pendant ce temps, le personnage qui attendait dans la voiture demeurait toujours la tête à la portière, ne quittant pas des yeux le chemin par lequel M. de Chancel devait revenir.

Et à mesure que le temps s'écoulait, c'est-à-dire à mesure que se rapprochait le moment où le baron allait reparaître, le visage très pâle de cet homme semblait exprimer une crainte de plus en plus vive, une crainte qui ressemblait presque à de l'effroi.

Aussi tressaillait-il au moindre bruit qu'il entendait.

—Les voilà ! murmura-il en devenant plus pâle encore.

Mais non, c'était quelque bruit perdu... la pluie, sans doute, qui depuis un moment tombait avec plus d'abondance.

Et l'homme rassuré pour un instant, continuait de regarder le chemin plein d'ombre.

Soudain il se redressa.

Cette fois, il ne s'était pas trompé.

Le baron revenait... de seconde en seconde son pas se rapprochait... et bientôt enfin il surgit en face de la voiture.

À la clarté des lanternes, l'homme venait d'entrevoir le visage livide et décharné de la folle.

D'un bond, il se jeta tout au fond, croisa les bras et ne bougea plus.

—Montez !... Montez ! dit vivement le baron en poussant devant lui Yvonne.

Et la voiture fila.

Alors se rapprochant de son compagnon :

—De Guérande ! fit tout bas le père d'Adrienne.

Mais le comte, car c'était bien lui qu'Yvonne avait en ce moment en face d'elle, car c'était bien lui qui se faisait le complice de M. de Chancel dans cette louche et mystérieuse entreprise, le comte venait de mettre vivement un doigt sur sa bouche.

—Oh ! ne craignez rien, fit le baron, car on dirait qu'elle n'existe plus. Mais l'avez-vous vue ?

—Oui.

—Elle m'a fait peur !

—Il y a de quoi.

—Quand je me suis approché d'elle et que son regard s'est porté sur moi, je vous avoue que je n'étais pas très rassuré....

—Vous trembliez qu'elle ne vous reconnaisse ?

—Oui, car dans ce cas-là, il est plus que probable que je l'aurais effrayée et qu'elle n'aurait pas voulu me suivre... Mais heureusement que tout s'est bien passé.

Puis, se frappant le front, le baron ajouta :

—Il n'y a plus rien là !

—Et où croit-elle aller ? demanda de Guérande.

—Vers son fils.

—Et où la menez-vous ?

—Oh ! loin !... loin !... loin !... Où ceux qui voudraient la retrouver ne la retrouveront pas ! répondit vivement le baron qui, en ce moment, venait d'avoir l'esprit traversé par le souvenir du comte de Belleruche.

—Et vous avez besoin de moi ?

—Pour que je ne m'ennuie pas trop... Un si long voyage, seul dans ce tête-à-tête, vous conviendrez que cela n'a rien d'agréable....

—Pourvu qu'il n'arrive rien !

—Quoi ?

—Qu'elle ne prenne pas quelque crise !

—Oh ! il n'y a pas de danger... Elle a la joie dans l'âme... Voir son fils... son Maurice, voilà toute sa pensée... Du reste, écoutez-là !

—Que dit-elle ?

—C'est encore son nom qu'elle murmure, répondit le baron. Mais elle peut l'appeler longtemps avant qu'il ne l'entende !... Une fois là-bas, une fois dans ce vieux château de Bretagne dont la porte se refermera sur elle demain, c'est comme si elle était cachée au bout du monde.

—Qui la gardera ?

—Le vide... la mer ! un abîme !... oh ! vous verrez cela !... Et quant aux gens dont j'aurai besoin pour la servir, je les ai sous la main... ou plutôt dans la main....

—Des gens sûrs ?

—Des brutes qui ne raisonnent pas... qui ne connaissent ni pitié ni sentiment... des domestiques, ou pour mieux dire des esclaves

qui se feraient tuer plutôt que de ne pas obéir aveuglément à mon moindre désir, à ma moindre volonté....

—C'est une véritable séquestration, dit de Guérande en riant.

—C'est possible. Appelez cela comme vous voudrez. Mais, pour moi, c'est une vengeance... oh ! non pas contre elle, mais contre un autre....

—Contre le comte de Belleruche ?

—Oui, contre le comte de Belleruche que je hais !... contre le comte de Belleruche que j'exècre ! s'écria le baron la voix sourde. Mais vous êtes étonné, n'est-ce pas ? et vous vous demandez comment c'est Yvonne qui paye pour cet homme ?

—En effet.

—Oh ! c'est bien simple et il me semble même qu'un homme aussi perspicace que vous et qui doit avoir une grande expérience de la vie aurait dû déjà deviner le mobile qui me fait agir.

—Est-ce que vous ne le connaissez pas ?... Est-ce que l'émotion du comte de Belleruche quand il parlait d'Yvonne avec votre ami le marquis de Prades... est-ce que l'immense colère que je n'ai pu contenir quand vous m'avez raconté ce que vous aviez vu et entendu... est-ce que la résolution que j'ai prise d'enlever si brusquement Yvonne de cette maison de santé afin de faire perdre ses traces... est-ce que, vraiment, tout cela ne vous a rien fait comprendre ?

—Eh bien, comte, je vais vous dire un secret que tout le monde ignore, et que je confie à votre honneur... le père d'Yvonne c'est lui !

—Oui, c'est lui !... c'est le comte de Belleruche !...

—Oh ! de Guérande, du jour où j'ai tout su... du jour où j'ai pu saisir entre les mains de la baronne de Chancel mourante... de la baronne de Chancel agonisante cette fatale preuve, j'ai voué à cet homme une haine qu'aucun mot ne pourrait exprimer... une haine implacable et que rien ne pourrait satisfaire.

—Oh ! je vous comprends !... je vous comprends ! dit vivement de Guérande en serrant la main du baron.

Et il ne put s'empêcher de penser :

—Voilà donc la morte anonyme dont me parlait de Prades !

Le baron venait de jeter un coup d'œil sur la folle, puis s'apercevant qu'elle gardait toujours son même sourire inconscient et radieux, tout entière sans doute au rêve heureux de revoir bientôt son fils, il reprit, toujours à voix très basse :

—Mais me venger de lui n'était pas chose facile, car je ne savais pas où l'atteindre. Un duel avec lui eût été une telle folie que je ne m'arrêtais même pas une seule seconde à cette pensée... Un duel avec lui, c'était lui remettre ma vie entre les mains, c'était, s'il le voulait, ma mort certaine...

—Oh ! s'écria vivement de Guérande.

—J'en étais sûr !... Le comte de Belleruche est le plus redoutable adversaire que l'on puisse trouver devant soi... Et puis, même à force égale, n'aurai-je pas été stupide de courir les chances d'un duel ?...

—Non ! non ! il me fallait trouver autre chose... trouver le moyen certain de toucher au cœur... en plein cœur cet homme que j'abhorrais !...

—Dès le soir même des funérailles de la baronne de Chancel, ce fut là ma pensée fixe, la pensée qui ne me quitta plus.

—Le jour, je ne pouvais vivre une heure sans tressaillir vingt fois au souvenir du comte.

—La nuit, je me réveillais parfois en sursaut, les dents serrées, tout pâle encore du rêve que je venais de faire et dans lequel je l'avais revu surgir devant mes yeux.

—Et j'attendais toujours cette vengeance qui ne venait pas et qui me paraissait impossible... Et j'attendais toujours, avec une impatience qui me donnait la fièvre, le moment où je pourrais me dire : « Enfin, il souffre donc à cause de moi !... c'est donc moi qui le torture !... moi qui empoisonne sa vie ! »

—Tout en appelant de tous mes vœux ce moment-là, je n'ai pas besoin de vous dire que c'était sur elle (et le baron montrait Yvonne), que c'était sur sa fille que j'avais reporté toute la haine que j'avais pour lui...

—J'aurais pu me séparer, l'éloigner à tout jamais de moi, mais c'était, je ne vous cache pas, comme un plaisir pour moi de me venger déjà sur elle, et de lui faire payer une partie de la dette de son père...

Un éclair d'atroce joie venait d'étinceler dans l'œil du baron, et il avait prononcé ces dernières paroles avec un accent si dur que de Guérande lui-même le regarda, tout saisi.

—Et les années s'écoulaient, reprit le baron. Le comte de Belleruche avait complètement disparu du monde et l'on n'en parlait plus que pour s'extasier sur les largesses qu'il faisait aux pauvres, sur son infatigable dévouement pour les déshérités.

—Mais si tous ces éloges et toute ces louanges qu'on lui prodiguait me faisaient bondir de colère, ce qui m'exaspérait surtout c'était de les retrouver dans la bouche d'Yvonne...

—Elle ne l'avait jamais vu... elle ne savait même son nom que

pour l'avoir entendu dire autour d'elle, mais elle ne pouvait jamais parler de lui sans déborder d'enthousiasme et d'admiration.

— Oh ! cela elle me le payait aussi... elle me le payait même chèrement, ajouta-t-il avec un mince sourire, mais je n'en étais pas moins outré... pas moins sur le point de l'interrompre pour lui jeter à la figure le secret qui me brûlait les lèvres...

— Plus bas !... Plus bas ! fit vivement de Guérande en montrant la folle.

— Pourquoi donc ?

— Elle vient de se tourner vers nous... Elle pourrait peut-être vous entendre... Prenez garde !

Mais le baron haussa les épaules.

— Elle entendrait qu'elle ne comprendrait pas, répondit-il cyniquement. Du reste, vous allez en avoir la preuve...

— Baron !

— Oh ! ne craignez rien... Je veux seulement vous montrer que tout est bien mort en elle...

Puis, se rapprochant de la folle qui venait de reprendre sa pose rigide et restait de nouveau le regard fixe et perdu :

— Yvonne, appela-t-il doucement, Yvonne !

Elle n'avait pas bougé.

— Yvonne ! répéta-t-il en lui prenant la main.

Cette fois, elle eut un brusque tressaillement, mais son regard resta toujours fixé sur le même point.

— Vous rappelez-vous du comte de Belleruche ? reprit le baron.

De Guérande, de plus en plus blotti dans son coin, suivait anxieusement cette scène.

— Belleruche ! murmura la folle de sa voix blanche.

— C'était un grand seigneur très riche et qui faisait beaucoup de bien aux pauvres... On ne parlait partout que de sa bonté, que de sa générosité... et vous-même vous étiez pleine d'admiration pour lui...

La folle secouait lentement la tête.

Le baron insista :

— Tâchez de vous rappeler...

Puis, comme elle gardait le silence, ne semblant même plus entendre les paroles de M. de Chancel, celui-ci se retourna vers le comte de Guérande, puis très bas et très rapidement :

— Vous voyez que j'avais raison ! dit-il. Tous ses souvenirs se sont effacés et c'est la nuit la plus complète et la plus profonde qui s'est faite en elle.

— Et tenez, ajouta-t-il, je vais lui parler de moi et vous verrez qu'elle ne saura pas davantage ce que je veux lui dire...

Et revenant à Yvonne :

— Si vous ne vous souvenez pas du comte de Belleruche, que vous ne connaissiez pas, reprit le baron, vous n'avez pas dû oublier ceux qui vivaient auprès de vous et qui vous aimaient... vous n'avez pas dû oublier votre sœur... Adrienne ?

Mais la folle gardait toujours le même silence dont rien ne semblait pouvoir la faire sortir.

— Oui, Adrienne !... Adrienne ! ajouta avec plus de force le baron. Elle est encore venue vous voir aujourd'hui... Est-ce que son nom ne vous rappelle rien ?

Et, serrant plus énergiquement la main d'Yvonne, il attendit une réponse, mais cette réponse ne vint pas.

— Elle a aussi oublié Adrienne ! fit le baron en s'adressant encore à de Guérande.

Puis, aussitôt, guettant sur le visage de l'insensée l'effet que ses paroles pourraient produire :

— Et votre père, Yvonne, dit-il en élevant un peu la voix, et le baron de Chancel, vous en souvenez-vous ?

Mais il parlait encore lorsque, brusquement, il recula.

De Guérande venait aussi de tressaillir.

D'un bond, la folle venait de se retourner, comme si le nom qui venait d'être prononcé l'avait frappée d'un coup terrible en plein cœur, puis, son regard, qui semblait moins hagard, moins égaré, s'attacha sur celui qui venait de lui parler.

Le baron venait de reculer encore, effrayé par ce regard étrange qui ne le quittait pas et qui semblait chercher le sien.

Et, lentement, Yvonne s'était redressée, tandis qu'elle appuyait la main sur son front comme si elle cherchait à réveiller ses pensées, à rassembler ses souvenirs.

Puis, la voix rauque :

— Le baron de Chancel ?... Mon père ?... Oh ! oui, je m'en souviens s'écria-t-elle tout à coup. Il outrageait ma mère !...

Tout saisis, le baron et de Guérande venaient d'échanger un rapide coup d'œil.

— Je me suis traînée à ses genoux... je lui ai crié grâce !... Oh !

Et la tête tombée dans ses mains, maintenant elle pleurait, tandis qu'à travers ses sanglots elle ne laissait plus échapper que des lambeaux de phrases, des mots entrecoupés qui restaient intelligibles pour le baron, mais que lui, de Guérande, ne pouvait entendre sans pâlir.

Car c'était toute sa vie depuis ce moment-là, c'est-à-dire tous ses

chagrins, toutes ses angoisses et toutes ses misères qu'elle racontait ainsi.

— Charles !... Charles !... Ce nom, elle le répétait encore à présent, mais ce n'était plus qu'avec une amertume pleine de mépris et un accent plein d'une sourde colère.

Puis, relevant enfin la tête, elle tourna vers les deux hommes son visage baigné de larmes. Elle avait à peine entrevu la silhouette de son mari, qui de plus en plus se dissimulait dans l'ombre, mais c'était le baron qu'elle cherchait... celui qui, tout à l'heure, lui avait dit son nom.

Et le son de sa voix, qui d'abord l'avait fait tressaillir, maintenant la troublait de plus en plus.

Et comme elle continuait de regarder toujours très fixement M. de Chancel, comme malgré qu'il détournait la tête, elle venait en se penchant un peu plus vers lui, d'apercevoir ses traits, soudain elle recula, frappée de stupeur.

Et dans son cerveau plein de ténèbres, ce fut comme un coup de lumière.

Le baron !

Son bourreau !

Et elle venait de reculer encore effrayée, épouvantée, quand, de plus en plus en anxieuse, elle regarda à son tour l'homme qui était assis en face de lui.

On était maintenant bien loin de Fontenay-sous-Bois et de la maison de santé. La voiture roulait en plein Paris. De seconde en seconde, des clartés rapides, mais très vives, illuminaient la voiture. Et tout à coup, à la lueur d'un de ces éclairs, comme de Guérande venait, par hasard, de se tourner vers elle, elle le reconnut.

Elle eut un cri terrible, un cri si déchirant qu'il glaça d'effroi les deux hommes.

— Ah ! misérable, toi aussi !... toi aussi !... Au secours ! hurla-t-elle.

Une peur immense venait de la saisir. D'un bond, elle s'élança vers la portière, et, une seconde de plus, elle se brisait peut-être la tête sur le pavé. Mais une main de fer, une main dont les ongles lui entraient dans la chair, la saisit.

— Yvonne !

C'était le baron qui venait de la jeter sur la banquetto en face de lui... le baron qui lui serrait toujours le poignet à la faire crier, et qui, le souffle court, les yeux étincelants, lui disait :

— Ne bougez plus !... Ne criez plus !... Je le veux !...

Et la pauvre folle avait courbé la tête, dominée et vaincue. L'éclair de lucidité qu'elle avait eu venait déjà de s'éteindre, son cerveau s'était de nouveau rempli de ténèbres, et toute peureuse, toute tremblante, elle obéissait, elle ne bougeait plus.

Le baron resta pendant un moment debout en face d'elle, à l'épier. Quand au comte de Guérande, le cri que la folle venait de jeter en le reconnaissant l'avait rendu presque aussi livide qu'elle. Enfin, bien sûr qu'il n'y avait plus rien à craindre d'Yvonne et qu'elle ne chercherait plus à s'échapper, le baron tout en ne la perdant pas de vue, se rapprocha du comte.

— Oui, vous aviez raison, dit-il la voix encore un peu sourde par suite de l'émotion qu'il venait d'éprouver. Je viens de faire une expérience qui pourrait être dangereuse et qu'il serait prudent de ne pas recommencer. Je la croyais encore plus folle... Mais un choc... une émotion un peu violente pourrait peut-être la sauver... lui rendre la raison... Il sera bon de s'en souvenir !

Puis, toujours en ayant soin de surveiller étroitement Yvonne, le baron se pencha vers de Guérande qui, très attentif, venait de se pencher aussi.

Il parlait si bas qu'il eut été impossible de saisir ses paroles, mais par moments la pâle figure du comte s'éclairait, s'illuminait d'un rayon de joie, tandis que le visage du baron prenait une expression plus énergique.

— Vous avez ma parole, je vous répète une fois de plus que vous pouvez y compter, reprit enfin M. de Chancel en élevant un peu la voix. Et quelle que soit la résistance d'Adrienne... résistance qui s'est traduite encore tantôt par la scène que je viens de vous raconter, vous pouvez être certain que, quoi qu'il arrive, je saurai la vaincre... que, quoi qu'il arrive, je saurai la briser !

— Merci ! répondit vivement de Guérande.

— Elle ne connaît pas encore son père... elle ne connaît pas encore le baron de Chancel !

Et le baron, se redressant brusquement, accompagna ces derniers mots d'un geste plein de résolution et de menace.

Mais la voiture venait de s'arrêter.

On était arrivé dans la cour de la gare Montparnasse...

Un train pour la Bretagne allait partir.

Déjà la locomotive sifflait.

Lestement, le baron sauta à terre, enleva Yvonne, l'entraîna...

Très rapidement, suivi du comte, il traversa la salle des Pas perdus encombrée de voyageurs éblouis, traversa non moins rapidement

la salle d'attente, puis, noyé au milieu de la foule, s'empressa de gagner le wagon qu'il avait eu la précaution de retenir.

Depuis l'immense terreur qui s'était emparée d'elle en reconnaissant le baron de Chancel et le comte de Guérande, Yvonne était demeurée dans le plus complet abattement, la plus profonde prostration.

Elle avait passé à travers tout ce bruit et toute cette foule sans le moindre tressaillement, sans jeter autour d'elle un seul regard.

Et maintenant, entre ces deux hommes qui s'étaient faits ses geoliers, elle n'était plus qu'une chose inerte, un corps sans âme...

Deux ou trois coups de sifflet déchirèrent l'air, le train s'ébranla...

Le baron de Chancel eut alors un grand éclat de rire triomphant.

—Maintenant, s'écria-t-il, sans se soucier si la folle pouvait l'entendre, maintenant, comte de Belleruche, je tiens donc enfin la vengeance que j'ai tant attendue!... Maintenant, comte, tu pourras chercher ta fille, tu ne la retrouveras plus...

## XI — LE RÊVE DE MAURICE

Le petit Maurice était revenu à Ivry le cœur plein d'une immense tristesse. Mais cette tristesse, qui de plus en plus l'envahissait, n'avait point pour cause sa rencontre avec le misérable qui lui avait refusé son nom, ni l'odieuse brutalité de celui-ci.

Bien que son front fût encore tout meurtri par le terrible coup de cravache dont le lâche l'avait cinglé en pleine figure, l'enfant avait depuis longtemps oublié cette scène-là.

Mais il y en avait une autre qu'il n'oubliait pas et dont le souvenir le rendait fou de chagrin, fou de désespoir.

C'était sa visite à la maison de santé... sa triste entrevue avec sa mère.

Oh! non, cette scène-là... cette scène si douloureuse et qu'il revivait dans ses moindres détails le remplissait d'angoisses et faisait trop saigner son cœur pour qu'il fût possible de n'y plus penser!

Quelle affreuse déception pour lui!... Quel terrible coup de foudre!...

Oh! certes, il savait bien qu'elle n'avait pas pu guérir en si peu de temps et qu'il allait la retrouver comme elle était quand elle avait quitté leur petite chambre de la rue Montmartre...

Un fiacre était venu la prendre et elle y était montée, entre Adrienne et lui, sans plus rien reconnaître autour d'elle.

—Folle!... Elle était folle!... Mais le pauvre petit, cependant, ne voulait pas croire encore à toute l'étendue de l'épouvantable malheur qui venait de le frapper. Mais, dans sa pensée, elle ne pouvait pas être toujours la pauvre femme égarée qu'elle était, ni lui un pauvre enfant sans mère, un pauvre enfant orphelin!

Et c'était cet espoir-là qui le soutenait... qui lui rendait la vie un peu moins sombre.

Aussi, quand il s'était mis à courir vers elle, ne pouvant plus vivre une minute sans la revoir, combien cet espoir encore grandissait... combien son cœur bondissait de joie!

Il allait se jeter dans ses bras, la couvrir de ses baisers, et sa tendresse ferait un miracle!

Mais, hélas! il avait eu beau l'appeler, il avait eu beau lui crier vingt fois: "Mère, je suis Maurice!... mère, je suis ton fils!" elle ne l'avait pas reconnu!

Elle n'avait pas reconnu son visage, elle n'avait pas reconnu le son de sa voix, et devant ses larmes, en face de sa douleur, elle qui l'aimait tant, elle n'avait rien senti dans son âme!

Il s'était agenouillé devant elle, il lui avait pris ses pauvres mains si maigres, ses pauvres mains si glacées qu'il avait tenues longuement sous ses lèvres, et le regard d'amour qu'il attendait... le mot de tendresse qu'il mendiait n'étaient point venus!

Froide, insensible à tout, elle n'avait eu pour lui qu'un regard dont l'égarément le faisait frissonner. Mais autre chose encore, autre chose surtout faisait cruellement souffrir le pauvre petit Maurice.

C'était la scène des bijoux...

Oh! comme elle s'était dressée menaçante et furieuse!... Oh! de quel regard terrible et plein d'éclairs elle l'avait foudroyé!... Et ces mots affreux dont elle l'avait souffleté; "Tu mens!... tu me les a volés!"

Et c'était pourquoi Maurice était revenu si triste, si découragé dans la maison du blanchisseur.

Jean François et sa femme étaient allés livrer du linge à leurs pratiques de Charenton et d'Alfortville; Clotilde avait dû aussi se rendre à Paris pour quelques heures, et il n'avait trouvé à la maison que Suzanne.

Quoiqu'elle fut encore un peu pâle, elle avait assez promptement

recouvré ses forces. La grande joie qu'elle avait éprouvée d'avoir retrouvé sa mère avait d'ailleurs contribué pour une large part à la rétablir.

"Ma mère!... Ma mère!" Ce mot qu'elle disait très doucement et qui, chaque fois qu'elle le murmurait, la faisait tressaillir de bonheur, elle le répétait à chaque instant, à chaque seconde: "Ma mère!"

Clotilde lui avait raconté sa misère, son désespoir quand son mari l'avait abandonnée, le crime que, dans une minute de folie, elle avait commis. Mais quand elle s'était écriée, honteuse et le visage baigné de larmes: "Suzanne, pardonne-moi!" elle l'avait interrompue en se jetant à son cou et en lui fermant la bouche sous ses baisers.

Mais, seule à cette heure, Suzanne ne pensait pas seulement qu'à sa mère, elle songeait aussi à Maurice... Oh! comme elle l'aimait aussi!... quelle reconnaissance elle lui avait vouée!... Et c'était avec impatience qu'elle guettait son retour, se demandant si elle aurait aussi cette joie d'apprendre qu'il allait être enfin heureux à son tour.

Mais dès qu'elle l'aperçut venir de loin, elle ne put s'empêcher de tressaillir.

Il marchait d'un pas si lourd et il était si pâle qu'elle se sentit le cœur serré.



Il s'était laissé tomber sur une chaise...

Elle courut au-devant de lui et le prit par la main pour le faire entrer plus vite. Et alors, de plus en plus saisie, elle vit la raie sanglante de son front, les grosses larmes qui roulaient dans ses yeux.

Il s'était laissé tomber sur une chaise, anéanti, fondant en larmes.

—Ne pleure pas! s'écria-t-elle. Maurice!... Mon Dieu! que t'est-il donc arrivé?... Pourquoi cette blessure?...

Mais il n'aurait pu répondre un mot. Des sanglots l'étouffaient. Il laissa tomber sa tête contre la poitrine de Suzanne, et tandis qu'elle le serrait éperdument dans ses bras et qu'elle lui parlait tout bas pour le consoler, il eut un grand cri d'immense désespoir:

—Oh! je voudrais être mort! je voudrais être mort!...

—Oh! tais-toi!... Ne parle pas ainsi! supplia-t-elle en pleurant aussi. Tu sais bien que je t'aime... que tu n'es pas seul au monde...

—Oh! si... seul!... seul, s'écria-t-il avec un accent déchirant.

—Oh! Maurice! dit vivement et tristement Suzanne. Et moi je ne compte donc pas?... moi qui te dois la vie... moi qui, sans toi, serais morte!... Ne me fais pas de la peine... Regarde-moi... Est-ce que ta mère...

—Je n'en ai plus!... Elle ne me reconnaît plus!... Oh! va, c'est bien fini!... elle est bien perdue!...

—Non, elle guérira, elle te reviendra ...  
 —Non, jamais !  
 —Je te le jure! ... Elle t'aimera comme elle t'aimait, et tu oublieras tout ce que tu souffres en ce moment...  
 —Non, te dis-je !. Non j'ai peur !  
 —Peur ?  
 —Oui, j'ai peur !  
 —De quoi ?  
 —De tout !... Je ne sais pas ce qui se passe en moi, mais jamais je n'ai été ainsi... jamais je n'ai eu ces pressentiments-là...  
 —Quels pressentiments ?  
 —Je ne sais pas !... C'est comme si quelque nouveau malheur me menaçait... comme si quelque danger pouvait l'atteindre encore...  
 —Il faut chasser ces idées-là... Il faut espérer, dit vivement Suzanne. Songe à moi, Maurice !... Est-ce que je n'étais pas, hier, encore plus à plaindre, encore plus malheureuse que toi !... Est-ce que, hier, je n'étais pas désespérée, moi aussi, au point de vouloir mourir ?... Et cependant pense au miracle qui s'est fait !... Pense à ce grand bonheur qui m'est arrivé au moment où je ne l'attendais plus...  
 —Eh bien, pourquoi n'en serait-il pas de même pour toi ?... pourquoi ta mère ne te serait-elle pas rendue bientôt ?  
 —Oh ! moi, vois-tu, j'espère pour toi... je prie pour toi...  
 —Oui, cette nuit, je t'avais vu si triste, que je n'ai pas pu m'empêcher de joindre les mains et de dire ; " Mon Dieu, récompensez-le de son courage !... Mon Dieu, rendez-lui sa mère, comme, au risque de sa vie il m'a rendu la mienne ! "

—Suzanne ! s'écria Maurice profondément ému.  
 —Et il te la rendra ! Oui, encore une fois, je te le promets... encore une fois, je te le jure !... Mais ne pleure plus !...  
 Et longtemps les deux enfants restèrent la main dans la main, la tête de Suzanne appuyée maintenant sur l'épaule de Maurice.

Mais si, pour obéir à sa petite amie et ne pas lui faire de la peine, celui-ci ne pleurait plus, il n'en gardait pas moins au fond du cœur, avec une immense tristesse de ce qui s'était passé dans la maison de santé, une mortelle inquiétude et une profonde angoisse qui lui venaient de ces étranges pressentiments qu'il n'aurait pu s'expliquer.

Le brave enfant faisait bien son possible pour réagir, pour oublier ces noires appréhensions dont le poids l'étouffait, mais c'était plus fort que sa volonté : à peine avait-il cru les chasser, à peine avait-il cru en triompher, qu'elles revenaient l'assaillir.

Il avait cherché à s'étourdir par le travail, il s'était cramponné à cet espoir que Suzanne avait essayé de faire naître en lui, et cependant, quand cette journée, qui lui avait paru si longue, enfin s'acheva, quand enfin il se retrouva seul dans sa chambre, il était toujours aussi abattu qu'il l'était au moment de son retour à Fontenay-sous-Bois.

Le petit lit de Suzanne étant trop étroit pour sa mère et pour elle, Mme François avait installé Clotilde dans une des pièces du premier étage et la fillette couchait encore seule dans sa petite chambre d'autrefois.

Après avoir embrassé sa mère et tendu ses joues à Maurice, elle avait encore tâché de le reconforter par de bonnes paroles. Mais si le jeune garçon lui avait encore promis de ne plus avoir ces idées lugubres, si même il lui avait dit qu'il en était déjà guéri, elle s'était bien aperçue qu'il mentait pour la tranquilliser, mais qu'il avait toujours la mort dans l'âme.

Aussi, pleine d'inquiétude pour lui, il était déjà très tard qu'elle n'avait pas encore pu fermer les yeux.

A demi soulevée sur son lit, elle tendait parfois l'oreille, prête à gronder Maurice si elle l'entendait pleurer. Mais dans la chambre de celui-ci, comme dans toute la maison, régnait le plus profond silence. Il avait dû s'endormir... Alors, le cœur moins oppressé, elle ferma les yeux à son tour...  
 Quelques heures s'écoulèrent...

Puis, soudain, la fillette se réveilla en sursaut.  
 Il lui semblait qu'elle venait d'entendre un grand cri... un grand cri plein de terreur et d'épouvante.

—Était-ce au dehors ?  
 —Était-ce dans la chambre de Maurice.  
 Elle n'avait pu s'en rendre compte.  
 Elle se leva sans bruit, puis elle alla coller son oreille à la cloison. Des plaintes, des gémissements, des sanglots lui arrivèrent.  
 Ce grand cri qu'elle avait entendu... ce grand cri qui la faisait encore toute frissonner, c'était bien Maurice qui l'avait poussé.

Elle frappa.  
 —Maurice, pourquoi ne dors-tu pas ?  
 Mais elle ne reçut pas de réponse.  
 —Maurice, reprit-elle plus vivement, parle-moi !... Que fais-tu ?... Tu m'effraies !  
 Elle l'entendit se lever, puis allumer sa bougie.

—Souffres-tu ?... As-tu besoin de quelque chose ? Pourquoi ne me réponds-tu pas ? reprit-elle encore de plus en plus inquiète.

Mais elle aurait bien été autrement épouvantée si elle avait pu le voir. Il avait la pâleur d'un cadavre, son front ruisselait d'une sueur froide, tout son corps tremblait, et c'était avec des yeux remplis d'effroi qu'il fouillait la chambre autour de lui.

Et s'il n'avait pas répondu à l'appel de Suzanne, c'est qu'il lui aurait été impossible de prononcer un mot, d'articuler une parole.

Sa bougie allumée, il avait respiré longuement et péniblement, comme s'il avait eu sur la poitrine un poids énorme qui l'étouffait.

Enfin, passant la main sur son front, qu'il sentit tout glacé :  
 —Oh ! quel rêve affreux !... quel rêve affreux ! murmura-t-il.

—Que dis-tu ? reprit la voix de Suzanne. Si tu ne me réponds pas, je vais appeler Mme François...  
 —Non ! non ! cria-t-il. Ce n'est rien... je rêvais...  
 —Tu rêvais ?  
 —Oui. Oh ! un rêve terrible !...  
 —Je t'ai entendu crier, c'est ce qui m'a réveillée... Mais tu ne vas pas t'effrayer pour un rêve, grand nigaud !... Allons, recouche-toi... recouche-toi vite !... Eh bien, que fais-tu donc ?

Elle venait de l'entendre aller et venir comme s'il s'habillait.  
 —Je vais aller là-bas, répondit-il, à Fontenay...  
 —A Fontenay !... A cette heure !... Tu es fou !  
 —Non ! non !... Je te dis qu'il a dû arriver quelque chose et qu'il faut que j'y aille !

—Mais tu n'es pas raisonnable !... Voyons, Maurice, écoute-moi ! Que veux-tu aller faire si loin au milieu de la nuit, au risque de t'exposer à de mauvaises rencontres ?... Et puis, tu pense bien que ce n'est pas à cette heure indue que l'on t'ouvrira et qu'on te laissera voir ta mère... Enfin, si tu veux absolument y aller, ne serait-il pas encore temps dans quelques heures, ne serait-il pas encore temps demain matin ?

—Non ! non ! s'écria-t-il, non, demain peut-être je ne la reverrais plus !... Adieu, Suzanne !  
 —Maurice !... Maurice ! cria-t-elle, devenue toute pâle. Attends-moi, il faut que je te parle !...  
 A son tour elle venait d'allumer sa bougie, de se vêtir à la hâte, puis de courir dans la salle basse.

Quand elle se trouva en face de Maurice, elle ne put s'empêcher de reculer, toute saisie.

Le pauvre enfant était si livide et si défait, son regard exprimait une telle terreur et une telle angoisse, qu'elle ne le reconnaissait plus. Elle le prit par la main et le fit asseoir auprès d'elle.  
 —Pourquoi viens-tu de me dire adieu ? dit-elle vivement la voix toute tremblante. Tu ne reviendras donc pas ?... tu vas donc me quitter ?...  
 —Est-ce que je sais ! dit-il la voix sourde.  
 —Oh ! c'est impossible !... Tu reviendras, n'est-ce pas ? Tu sais bien que je ne pourrais plus vivre sans toi !... que je ne pourrais plus vivre si tu nous quittais !... Et puis pourquoi nous quitterais-tu ?... pourquoi t'en irais-tu ? Oh ! ne reste pas ainsi le regard fixe ! Réponds-moi ! réponds-moi !... je t'en supplie !

Et elle l'entourait de ses bras, le serrait avec force contre son cœur.

—Oh ! moi aussi je souffrirais bien... moi aussi je serais bien malheureux si je ne devais plus te revoir, répondit-il enfin très bas. Car je n'avais plus que toi pour m'aimer, plus que toi pour me consoler, plus que toi pour me rendre un peu de courage...  
 —Et cependant, vois-tu, c'est étrange, mais je sens que je ne suis plus maître de ma vie, plus maître de ma destinée... Oui, c'est plus fort que moi, j'ai quelque chose là qui me dit que je vais être encore rejeté dans l'inconnu, rejeté dans la misère et le désespoir !

—Quelle folie ! s'écria-t-elle de plus en plus pâle, de plus en plus émue. Qu'est-ce qui pourrait te forcer à te séparer de moi si tu ne le voulais pas ?  
 —Le devoir, Suzanne !... L'affection que j'ai pour ma mère !... Le dévouement que je lui dois !

—Je ne te comprends pas !... Et tout cela pour un rêve que tu viens d'avoir !... pour un rêve qui n'est que le résultat de ton chagrin et de ta tristesse d'hier !... pour un rêve qui ne signifie rien... comme tous les rêves !...  
 —Oh ! non, celui-là, j'y crois ! dit-il avec force ; celui-là est un avertissement, j'en suis sûr !... Rappelle-toi ces pressentiments que je ne pouvais vaincre... ces pressentiments que je n'avais jamais connus et qui étaient pour moi une véritable torture... Eh bien ! si je rapproche le rêve terrible que je viens de faire de ces étranges et sinistres pressentiments, comment veux-tu que je ne m'effraie pas... comment veux-tu que je ne tremble pas.

—Mais, enfin, ce rêve ?  
 —Ecoute !... Ecoute !...  
 Il y eut un assez long silence, puis enfin, très bas, tout frissonnant et tout frémissant encore, le petit Maurice dit :

—Le devoir, Suzanne !... L'affection que j'ai pour ma mère !... Le dévouement que je lui dois !

—Je ne te comprends pas !... Et tout cela pour un rêve que tu viens d'avoir !... pour un rêve qui n'est que le résultat de ton chagrin et de ta tristesse d'hier !... pour un rêve qui ne signifie rien... comme tous les rêves !...  
 —Oh ! non, celui-là, j'y crois ! dit-il avec force ; celui-là est un avertissement, j'en suis sûr !... Rappelle-toi ces pressentiments que je ne pouvais vaincre... ces pressentiments que je n'avais jamais connus et qui étaient pour moi une véritable torture... Eh bien ! si je rapproche le rêve terrible que je viens de faire de ces étranges et sinistres pressentiments, comment veux-tu que je ne m'effraie pas... comment veux-tu que je ne tremble pas.

—Mais, enfin, ce rêve ?  
 —Ecoute !... Ecoute !...  
 Il y eut un assez long silence, puis enfin, très bas, tout frissonnant et tout frémissant encore, le petit Maurice dit :

—Le devoir, Suzanne !... L'affection que j'ai pour ma mère !... Le dévouement que je lui dois !

—Je ne te comprends pas !... Et tout cela pour un rêve que tu viens d'avoir !... pour un rêve qui n'est que le résultat de ton chagrin et de ta tristesse d'hier !... pour un rêve qui ne signifie rien... comme tous les rêves !...  
 —Oh ! non, celui-là, j'y crois ! dit-il avec force ; celui-là est un avertissement, j'en suis sûr !... Rappelle-toi ces pressentiments que je ne pouvais vaincre... ces pressentiments que je n'avais jamais connus et qui étaient pour moi une véritable torture... Eh bien ! si je rapproche le rêve terrible que je viens de faire de ces étranges et sinistres pressentiments, comment veux-tu que je ne m'effraie pas... comment veux-tu que je ne tremble pas.

—Mais, enfin, ce rêve ?  
 —Ecoute !... Ecoute !...  
 Il y eut un assez long silence, puis enfin, très bas, tout frissonnant et tout frémissant encore, le petit Maurice dit :

—Le devoir, Suzanne !... L'affection que j'ai pour ma mère !... Le dévouement que je lui dois !

—Je ne te comprends pas !... Et tout cela pour un rêve que tu viens d'avoir !... pour un rêve qui n'est que le résultat de ton chagrin et de ta tristesse d'hier !... pour un rêve qui ne signifie rien... comme tous les rêves !...  
 —Oh ! non, celui-là, j'y crois ! dit-il avec force ; celui-là est un avertissement, j'en suis sûr !... Rappelle-toi ces pressentiments que je ne pouvais vaincre... ces pressentiments que je n'avais jamais connus et qui étaient pour moi une véritable torture... Eh bien ! si je rapproche le rêve terrible que je viens de faire de ces étranges et sinistres pressentiments, comment veux-tu que je ne m'effraie pas... comment veux-tu que je ne tremble pas.

—Mais, enfin, ce rêve ?  
 —Ecoute !... Ecoute !...  
 Il y eut un assez long silence, puis enfin, très bas, tout frissonnant et tout frémissant encore, le petit Maurice dit :

—Le devoir, Suzanne !... L'affection que j'ai pour ma mère !... Le dévouement que je lui dois !

—Je ne te comprends pas !... Et tout cela pour un rêve que tu viens d'avoir !... pour un rêve qui n'est que le résultat de ton chagrin et de ta tristesse d'hier !... pour un rêve qui ne signifie rien... comme tous les rêves !...  
 —Oh ! non, celui-là, j'y crois ! dit-il avec force ; celui-là est un avertissement, j'en suis sûr !... Rappelle-toi ces pressentiments que je ne pouvais vaincre... ces pressentiments que je n'avais jamais connus et qui étaient pour moi une véritable torture... Eh bien ! si je rapproche le rêve terrible que je viens de faire de ces étranges et sinistres pressentiments, comment veux-tu que je ne m'effraie pas... comment veux-tu que je ne tremble pas.

—Mais, enfin, ce rêve ?  
 —Ecoute !... Ecoute !...  
 Il y eut un assez long silence, puis enfin, très bas, tout frissonnant et tout frémissant encore, le petit Maurice dit :

—Le devoir, Suzanne !... L'affection que j'ai pour ma mère !... Le dévouement que je lui dois !

—Je ne te comprends pas !... Et tout cela pour un rêve que tu viens d'avoir !... pour un rêve qui n'est que le résultat de ton chagrin et de ta tristesse d'hier !... pour un rêve qui ne signifie rien... comme tous les rêves !...  
 —Oh ! non, celui-là, j'y crois ! dit-il avec force ; celui-là est un avertissement, j'en suis sûr !... Rappelle-toi ces pressentiments que je ne pouvais vaincre... ces pressentiments que je n'avais jamais connus et qui étaient pour moi une véritable torture... Eh bien ! si je rapproche le rêve terrible que je viens de faire de ces étranges et sinistres pressentiments, comment veux-tu que je ne m'effraie pas... comment veux-tu que je ne tremble pas.

—Mais, enfin, ce rêve ?  
 —Ecoute !... Ecoute !...  
 Il y eut un assez long silence, puis enfin, très bas, tout frissonnant et tout frémissant encore, le petit Maurice dit :

—Le devoir, Suzanne !... L'affection que j'ai pour ma mère !... Le dévouement que je lui dois !

—Je ne te comprends pas !... Et tout cela pour un rêve que tu viens d'avoir !... pour un rêve qui n'est que le résultat de ton chagrin et de ta tristesse d'hier !... pour un rêve qui ne signifie rien... comme tous les rêves !...  
 —Oh ! non, celui-là, j'y crois ! dit-il avec force ; celui-là est un avertissement, j'en suis sûr !... Rappelle-toi ces pressentiments que je ne pouvais vaincre... ces pressentiments que je n'avais jamais connus et qui étaient pour moi une véritable torture... Eh bien ! si je rapproche le rêve terrible que je viens de faire de ces étranges et sinistres pressentiments, comment veux-tu que je ne m'effraie pas... comment veux-tu que je ne tremble pas.

—Mais, enfin, ce rêve ?  
 —Ecoute !... Ecoute !...  
 Il y eut un assez long silence, puis enfin, très bas, tout frissonnant et tout frémissant encore, le petit Maurice dit :

—Le devoir, Suzanne !... L'affection que j'ai pour ma mère !... Le dévouement que je lui dois !

—Je ne te comprends pas !... Et tout cela pour un rêve que tu viens d'avoir !... pour un rêve qui n'est que le résultat de ton chagrin et de ta tristesse d'hier !... pour un rêve qui ne signifie rien... comme tous les rêves !...  
 —Oh ! non, celui-là, j'y crois ! dit-il avec force ; celui-là est un avertissement, j'en suis sûr !... Rappelle-toi ces pressentiments que je ne pouvais vaincre... ces pressentiments que je n'avais jamais connus et qui étaient pour moi une véritable torture... Eh bien ! si je rapproche le rêve terrible que je viens de faire de ces étranges et sinistres pressentiments, comment veux-tu que je ne m'effraie pas... comment veux-tu que je ne tremble pas.

—Mais, enfin, ce rêve ?  
 —Ecoute !... Ecoute !...  
 Il y eut un assez long silence, puis enfin, très bas, tout frissonnant et tout frémissant encore, le petit Maurice dit :

—Le devoir, Suzanne !... L'affection que j'ai pour ma mère !... Le dévouement que je lui dois !

(A suivre)

FEUILLETON DU "SAMEDI", 7 JANVIER 1899 (1)

# UNE ERREUR JUDICIAIRE

ROMAN MILITAIRE INEDIT

CVII

Une Arrivée Inattendue

(Suite)

— Venez aussi, Médéric, pria-t-il, ce que j'ai à dire, je le dirai devant ma mère.

Dans la cuisine, les portes fermées, il réunit les mains de ses vieux dans les siennes.

— Père, et toi, ma vieille maman, fit-il, je vais vous faire part de mon unique secret : j'aime, plus que la vie, plus que tout, autant que l'honneur, la sœur de Médéric, Louise Jordanet.

— Hein... hein... quoi... s'écria Lemayeur.

— Oh ! mon lieutenant, dit le chasseur, quand je pense que je vous soupçonnais, que, ce matin encore, je vous accusais de faire le jeu de Gérard et de M. de Vaudières.

— Ne leur en veuillez pas, Médéric, il sont aussi malheureux que vous, que nous.

Lemayeur ne souffrait mot, comme s'il n'eût pas compris.

— Allez préparer nos chevaux, Médéric, dit René.

Quand Médéric eut quitté la salle, il attira les vieux sur sa poitrine robuste.

— Ah ! mes vieux, mes pauvres vieux, je vous aime bien, vous le savez. Louise est digne d'être votre fille. Votre garçon n'aurait pu mal choisir. Médéric, son frère, est bien malheureux. Malheureux, je le suis aussi, moi.

Les chevaux piaffaient, s'impatientaient.

— Au revoir, mes vieux, fit René, à bientôt, nous causerons plus longuement un autre jour. A propos, ajouta-t-il, les manœuvres auront lieu par ici ; nous coucherons chez vous, prépare ta belle chambre pour M. de Vaudières, mère.

Lemayeur, debout, sur le seuil de la porte, les regardait s'éloigner. Ses yeux gris papillotaient. Il haussa les épaules et dit :

— Une amourette, c'est jeune... on connaît ça... Avec le temps, ça passera.

— Ça ne passe pas toujours, remarqua la mère.

— T'es une sotte, tu n'y connais rien. René sera riche un jour, plus riche que... il changera d'avis.

— Riche ?

— Sans doute, tout ce que j'vons est pour lui, bien sûr.

Il sortit, vint jusque sur le chemin, pour revoir ce fils qu'il adorait, pour lequel, avec la tenacité des hommes de la glèbe, il amassait sou sur sou. Il était si beau, son René, si bien bâti, tout galonné d'or, monté sur un cheval qui valait bien cent pistoles ! René et Médéric disparaissaient au trot de chasse. A la première côte Médéric demanda :

— Que me conseillez-vous, mon lieutenant ?

— De faire comme moi, d'attendre.

Il se faisait tard. Les ombres des châtaigniers s'allongeaient : une buée ourlait la rivière. Ils arrivèrent au quartier comme le soleil sombrait.

Médéric ramena les chevaux à l'écurie. Denis était là, en tenue, prêt à sortir.

— Dépêche-toi, dit-il, je suis resté pour t'emmener. Va prendre ton sabre, je donnerai le coup de brosse aux canassons.

— Mais, mon camarade, je suis bien las.

— Pas d'ça, Lisette ; oust, au punch aux oranges, je t'emporterai plutôt.

Dix minutes après, il entraînait Médéric au " Dernier Chasseur". Le punch flambait déjà. Les chasseurs criaient :

— Vive le blaireau, vive monsieur le prince !

Fonberlot triomphait.

Quand Médéric parut, Perchepin s'écria :

— Vive le copain, vive Médéric !

— Asseyez-vous donc, Jordanet, fit, palissant le vicomte.

A ce nom, un homme qui réfléchissait devant une demi-tasse, dans un coin de la salle, leva la tête et examina le nouveau venu.

Puis il se rapprocha, et, dans un souffle :

— Vous êtes Médéric Jordanet ?

Le chasseur, stupéfait, dévisagea l'intrus.

L'homme, vêtu proprement, d'un complet de velours, avait tout l'extérieur d'un compagnon sur le tour de France.

— Pourquoi cette question ?

— Le fils de Jordanet, l'Alsacien, répéta-t-il.

— Oui, monsieur.

— Voici pour vous.

Il lui glissait un papier.

— Ça presse, ajouta-t-il ; maintenant, je vous laisse, débrouillez-vous.

Ce billet brûlait les doigts de Médéric. Il ne perdit pas la tête, néanmoins, il sortit. Dans la rue déserte, il s'arrêta sous le premier reverbère et ouvrit la lettre grossièrement cachetée. Cette lettre, signée de son père, disait :

" J'ai dû quitter ma retraite à la hâte. On me poursuit et je n'ai que quelques heures d'avance. Je t'attends tout au fond du champ de manœuvre près de la rivière. Ma liberté est entre tes mains, car je ne sais plus où donner de la tête."

CVIII

Aux Primevères

Le commandant Hardy, le protecteur de Jordanet, possédait, nous l'avons dit, entre Boi et Amboise, mais plus près d'Amboise, le château des " Primevères ", castel moyen âge remanié dans le goût du temps, qui méritait bien, par son coquet aspect, ses eaux et ses pelouses, ou vertes ou fleuries, ce nom printanier.

Un homme d'affaires gérait spécialement les cultures, car le commandant, de par succession de famille, était un riche propriétaire terrien.

Tous les domestiques, des célibataires, mangeaient au château, vivaient là comme des coqs en pâte, sous la direction de dame Clarisse. Or, il se trouvaient réunis à la cuisine, pour le repas du soir, lorsque le facteur apporta ce télégramme, signé : Hardy.

" Rentrerai aux Primevères demain par train de cinq heures... qu'on envoie Félix à la station, avec la berline."

A cette bonne nouvelle, les domestiques s'écrièrent ?

— Pourvu qu'il aille mieux, notre bon maître ?

— Il était bien mal quand il est parti.

— Et dire qu'il a attrapé ça à la guerre.

Mme Clarisse donna sa note émue à ce concert de louanges. Puis chacun se retira dans sa chambre. Presque aussitôt, on frappait discrètement aux vitres de l'intendante. Habitée sans doute à ce genre d'avertissement, la veuve ne se troubla pas. Elle ouvrit doucement la fenêtre, et un jeune homme, d'aspect quelque peu débraillé et de mine peu rassurante, sauta sans bruit, en disant :

— Bonsoir, mère.

— Bonsoir, Michel, répondit Clarisse, en l'embrassant. Comme te voilà fait.

Le commandant revient demain, il a l'oreille fine des gens qui ne dorment guère, et, s'il t'entendait... ou apprenait...

— Quoi ?

— Il me renverrait, j'en suis sûr. Lorsque, par hasard, il me parle de toi, c'est pour me dire : " Que devient votre garnement de fils ? " Il n'a pas changé d'opinion à ton égard, et je ne veux pas qu'il me renvoie.

— Parce que tu es sur son testament.

— Nous y sommes tous ! Ah ! tu n'as pas eu de chance de perdre son amitié.

— Bah ! d'abord ce n'est pas moi qui ai fait le coup. Son portefeuille traînait sur tous les meubles, les portes sont ouvertes à tout venant, ici, il ne manque pas de roulants sur la grande route d'Orléans à Tours.

— Que veux-tu, il croit.

— Ah ! il croit...

Les yeux noirs de Michel brillèrent.

— Fort bien, ajouta-t-il je m'appelle M. Pas de chance... Mais, je ne suis pas venu pour discuter. Voici, mère : j'aime une jeune fille de la ville, jolie et raisonnable, tu verras...

Seulement, il y a un cheveu, le père exige une dot de cinq mille francs. As-tu cette somme à m'avancer ?

— Cinq mille, deux Jésus, où veux-tu que je les prenne ? Des cinquante francs que je gagne par mois, je t'en passe la moitié.

— Dis donc, mère, quatre mille francs suffiraient peut-être, ou trois...

La mère secoua la tête.

— En attendant, ajouta-t-il, prête-moi vingt francs, je suis en baisse ; ça m'aidera à faire bonne figure.

Michel ayant empoché la pièce d'or avec une certaine joie, demanda :

— Il revient bientôt... ton singe ?

— Mauvaise langue... demain.

— Au revoir, je m'esbigne. A bientôt, maman, chère maman.

Il enjamba la fenêtre et disparut. Clarisse, d'un œil inquiet, le suivait dans la nuit. Quand elle le crut en sûreté, elle murmura :

(1) Commencé dans le numéro du 3 septembre 1898.

—Où prendre les cinq mille francs pour l'établir. Peut-être qu'en enjolant bien M. Hardy. En tout cas, il y a M. Léon.

Michel, rasant les murs, s'était arrêté. Les yeux en l'air, vers la chambre à coucher du commandant, il songeait :

—Je sais bien où il niche, moi, le coffre-fort.

Un chien aboyait :

—C'est cette sale bête de Turc, fit-il. Un de ces soirs, je lui servirai une boulette.

Dix minutes après, il franchissait le mur du parc et courait sur la route d'Amboise.

Le commandant Hardy rentra aux Primevères un mois plus tôt qu'il n'en avait l'habitude.

Quand les hirondelles reparurent, battant l'air bleu de leurs ailes rapides, on boucla les malles et prit le train.

Le train dépassa Orléans, puis Blois, et s'arrêta à une stationnette comme égarée dans la vallée. Félix, le cocher attendait avec la berline. Jordanet, avec mille précautions, descendit son maître. Il était robuste, et l'amitié aidant, il trouvait des forces surnaturelles pour lui épargner toute secousse. Aussi, quand il l'eut déposé dans la voiture, qu'il eut enveloppé ses jambes malades d'une lourde couverture, le commandant lui dit :

—Vraiment, vous m'êtes bien précieux, vous êtes capable de me guérir.

—J'essayerai, mon commandant.

Cette guérison, sinon radicale, au moins partielle, Jordanet l'espérait presque. Là-bas, à la Nouvelle, avec les Canaques, ces enfants de la nature habiles à en surprendre les secrets, il avait remarqué les propriétés de certaines plantes qui se rencontrent aussi en France. Ah ! s'il arrivait jamais à guérir son bienfaiteur, ce serait, après celui de la réhabilitation, le plus beau jour de sa vie.

Il grimpa, tout regaillard, près du cocher, sur le siège. Ce pays, qu'il ne connaissait pas, qu'il avait si souvent entendu vanter, le charmait déjà. Jordanet revit la Loire, majestueuse, comme endormie entre les hautes berges. Puis, en avant, il aperçut une blanche façade.

—Les Primevères, annonça le cocher.

—Les Primevères, répéta Jordanet.

—Oui, le château de monsieur.

Jordanet leva la tête : un balcon courait, au premier étage, sur toute la façade.

—Ah ! songea-t-il, nous serons tranquilles, ici.

Les domestiques s'empresaient, mais le commandant les éloigna du geste, en souriant :

—Merci, mes enfants, Mathieu me suffit. Il connaît son affaire.

Ils s'entregardaient, étonnés. Quel était ce Mathieu, taillé en hercule, à fortes moustaches, à l'air décidé ? Ils se le demandaient, jaloux, quand Jordanet parut à la cuisine pour le dîner. On le questionna. Il répondit qu'il était ancien militaire, que, dans le temps, pendant la guerre, il avait servi sous les ordres du commandant. Ses explications s'arrêtèrent là. M. Hardy le sonnait.

—Je vous ai appelé, lui dit l'officier. Je suis triste : il en est ainsi chaque fois que je reviens aux Primevères. Voulez-vous rouler mon fauteuil sur le balcon ?

—Oui, reprit-il, je suis triste, chaque fois que je reviens aux Primevères, les plus braves ont des faiblesses. Ce domaine me vient de mon père, le colonel. Je me suis marié, avant la guerre, quand je n'étais encore que lieutenant, avec une jeune fille d'Amboise.

—Elle est morte, en pleine jeunesse, rayonnante de beauté, quand la vie lui souriait.

Jordanet, après un silence, laissa échapper ces paroles :

—Je vous plains, mon commandant, mais, vous, au moins, dans la débâcle, vous avez conservé l'honneur : le ruban rouge brille à votre boutonnière, tandis que moi, je n'ai plus le droit de porter ma médaille, je suis banni de la société et ma famille, mes fils et mes filles, courbent le front sous une honte imméritée.

—Et je vous plains, moi aussi ; croyez-le, mon brave, je pense souvent à vous, car le plus sûr moyen d'oublier ses propres souffrances est de compatir à celles des autres.

Les premières semaines furent, pour Jordanet, après cette poursuite acharnée de Sidney en France, puis à travers Paris, un temps presque heureux.

Étaient-ce les remèdes surpris aux Canaques, ou ce printanier soleil ? Le commandant allait mieux. Appuyé sur deux béquilles, il faisait cinquante pas. Jordanet eût dû être heureux. Il était triste. Il était sans nouvelles de Paris. Que devenaient les siens ? Médéric avait-il pu rejoindre Mascaret ? Le commandant ne tarda guère à remarquer cette tristesse.

—Je sais ce qui vous manque, lui dit-il un jour.

Jordanet secoua la tête.

—Si, vous dis-je. Vous voudriez revoir votre famille, vous la verrez. Mettez-vous à cette table, et écrivez.

—Moi, mon commandant, et le cabinet noir, on pourrait surprendre ma lettre.

—Vous avez raison : on doit connaître votre écriture, tandis que

la mienne n'effrayera pas ces messieurs de la police. Votre femme n'hésitera pas, je pense. J'invite aussi vos filles, et Médéric, car j'ai quelque chose à lui proposer. Tenez, pour plus de sûreté, portez vous-même cette lettre à la boîte.

Jordanet baisait les mains de son bienfaiteur.

—Là, là, disait M. Hardy. Vous m'avez sauvé la vie, je vous rends quelque joie, je me sens tout rajeuni, je vous suis encore redevable.

Le samedi, M. Hardy reçut deux lettres, en présence de Jordanet. La première était de son neveu, Léon Durangel, le futur magistrat, qui, tout en grignotant les cinq cents francs que lui servait mensuellement son oncle, était censé préparer, à Paris, sa licence en droit. Et cet excellent neveu écrivait :

« Mon bon oncle. Plongé, jusqu'au cou, dans les paperasses et les examens de fin de trimestre, je vous ai négligé. Enfin, c'est terminé, pour le premier degré ; j'ai toutes boules blanches. Je remise les codes, pour une huitaine, et j'accours vous embrasser, m'informer de votre chère santé. J'arriverai ce soir même. »

La deuxième lettre était signée de Louise Jordanet :

« Nous acceptons votre invitation, monsieur le commandant, disait, en substance, la jeune fille ; ma mère et moi, nous mettons ordre à quelques affaires, et, sous peu de jours, nous prendrons le train pour les Primevères. »

Suivaient des remerciements.

—Ma mère et moi, répétait le commandant, en tournant la lettre dans ses doigts, et Médéric ? C'est lui, surtout, que je voulais voir ; j'avais quelque chose à lui proposer, comme je vous l'ai dit.

Le front de Jordanet s'embrunit.

—Il sait aussi combien j'avais besoin de lui parler, dit-il.

—Bah ! il viendra peut-être ; Louise, par prudence, n'aura osé nous l'écrire.

—Cela se peut, s'écria Jordanet, s'accrochant à cette explication.

Il n'était guère rassuré ; l'ensemble de la lettre de Louise lui paraissait plutôt triste. M. Hardy, tout à la joie de revoir son neveu, ne tenait plus sa place. L'heure, enfin, arriva ; il se fit conduire au train. Jordanet l'accompagnait. Quand Léon, un grand blond, à tournure d'Anglais, descendit du wagon, Jordanet, qu'il l'attendait sur le quai, éprouva une sorte de malaise. Déjà, à Paris lorsque ce jeune homme le dévisageait sous son lorgnon, il avait ressenti pareille sensation désagréable.

—Le commandant vous attend, dit-il.

Léon le regarda de très haut et fila sans répondre.

—Quel drôle de pistolet ! murmura Jordanet.

Le temps était calme, le soleil brillait encore. On avait pris le coupé qui allait au pas.

—Tu me trouves tout guilleret, n'est-ce pas, répétait le commandant, et je commence à marcher, mon cher Léon. Je mange comme quatre, je ne fais qu'un somme. Ce regain de santé, je le dois à Mathieu qui a voyagé et connaît une multitude de remèdes. Ah ! les médecins de Paris, que tu me vantais tant, des drogues et des drogues, pas de ceci, pas de cela, peu de viande, pas de vin ! J'en bois, du clair et de mes côteaux, et je me porte à merveille. Vraiment, sans Mathieu je ne verrais peut-être pas ce coucher de soleil. Je m'en allais à grand train, comme la Loire, quand elle rentre dans son lit, après l'inondation. Mathieu, je lui dois deux fois la vie, j'ai un appétit de sous-lieutenant.

—Tant mieux, mon cher oncle, j'en suis ravi.

Il parut à Jordanet que la voix du jeune Léon était quelque peu rauque. Il se retourna. Leurs regards se rencontrèrent. Alors, chose étrange, malgré la tiédeur de l'air, Jordanet eut froid. Il pensa :

—Décidément, l'avocat a un visage qui ne me revient guère.

Dès l'arrivée au château, Léon gagna sa chambre, où l'attendait déjà Mme Clarisse :

—Bonjour, madame, lui dit-il, vous m'avez appelé ; me voici.

—Oui, monsieur Léon, j'ai cru de mon devoir, et de votre intérêt, de vous prévenir. Il se passe des choses ici... Le commandant, les vieillards ont confiance au premier venu, est toqué de ce Mathieu jusqu'à... appeler aux Primevères toute sa famille, la femme, les filles, et le garçon... un certain Médéric.

—Je vous remercie de l'avis, madame Clarisse et j'aurai soin de vous, par la suite.

—Et monsieur n'oubliera pas, non plus, mon pauvre Michel si injustement chassé.

—Et je n'oublierai pas Michel ; je lui trouverai une position, soyez sûre, Clarisse.

—Il l'a trouvée, déjà, le cher garçon, et si monsieur pouvait...

—Quoi donc ?

—M'avancer quelques mille francs.

Léon Durangel éclata :

—Quelques mille francs ! Il me reste à peine quelques louis. J'attends bien, moi, il attendra, lui aussi.

Mme Clarisse tira la plus cérémonieuse de ses révérences et sortit. Quelques instants après, Léon retournait auprès de son oncle. Par discrétion, Jordanet se retira et alla s'asseoir dans l'antichambre.

Comme il rêvait à son étrange situation dans ce château, ce nom : Mathieu, prononcé d'une voix ferme par le commandant, arriva jusqu'à lui. C'était l'intrigue. Il se défait du veuve ; il sentait le besoin d'être édifié à son sujet, bref, il se rapprocha de la porte et prêta l'oreille, tout honteux de jouer ce rôle, que ses craintes perpétuelles pouvaient seules justifier.

— Alors, tu travailles toujours, disait l'oncle, toutes boules blanches, matin ! Dans combien d'années espères-tu décrocher la licence ?  
Léon, malgré son aplomb, rougit.

— Deux ans, peut-être.

— Travaille, que l'exemple de ton père te serve de leçon. Seul ne sait ce que lui réserve l'avenir.

L'avocat eut un léger haussement d'épaules qui signifiait :

— Travailler, et pourquoi, puisque je serai riche !

Habilement, il ramena la conversation sur Mathieu.

— Or donc, mon cher oncle, vous êtes satisfait de votre nouveau domestique ?

— On ne peut plus, et puis, Mathieu n'est pas mon domestique, mais mon ami, plutôt, mon ami, je dis bien. Tu parais oublier qu'il m'a sauvé la vie et rendu la santé.

— Sans doute, et je lui en suis reconnaissant, mais... que faisait-il à Paris ?

— Il travaillait, parbleu ; il vivait des mille métiers parisiens, comme tant d'autres.

— Et auparavant ?

— Il était soldat, il a même la médaille militaire.

— Mon oncle, vos amis seront les miens, toujours.

— A la bonne heure.

— Maintenant, tends le bras et sonne trois coups pour appeler Mathieu.

Jordanet parut, salua militairement et se tint debout derrière le fauteuil de M. Hardy.

— Bien, tu peux te retirer, Léon, si le cœur t'en dit. Mathieu doit me confectionner certaine tisane qui n'a pas sa pareille pour appeler un sommeil tranquille.

— Bonne nuit, mon cher oncle.

Le lendemain, après une conférence avec l'oncle, Léon, lesté d'un billet de mille, se remit en route pour la capitale. A Orléans, son train s'arrêta près de celui de Blois, qui continuait sur Amboise. Presque en face, de l'autre côté de la voie, dans un wagon de troisième classe, se trouvait une jeune fille accompagnée d'une dame aux cheveux grisonnants.

— Sapristi, songea Léon, la belle enfant, quels yeux.

Le train de Blois s'éloignait. Léon jeta un dernier regard d'admiration à la jolie voyageuse ; mais, blessée par son insistance, elle s'était détournée, et il ne vit que la mère, au visage très pâle, aux yeux creusés par les larmes.

## CIX

## En Famille

Ces deux femmes n'étaient autres que Mme Jordanet et Louise, qui, répondant à l'appel du père, avaient quitté Paris et laissé leur petit magasin de librairie aux soins de Camille.

— Eh bien, maman ? demandait Louise.

La vieille mère, qui n'avait pas voyagé depuis des années, depuis la fuite de l'Alsace envahie, répondit :

— Je suis heureuse, nous allons le revoir, mais...

Elle n'acheva pas, une larme monta à ses yeux. C'est qu'elle avait à lui annoncer, au père, une mauvaise nouvelle. Elles dépassèrent Blois, et leurs cœurs se serrèrent, au souvenir de Jean. Elles demeurèrent silencieuses, le reste du trajet.

A la station, personne ne les attendait. Louise n'avait pas osé prévenir le père. Elles se rendirent à pied au château où les reçut Mme Clarisse. La femme de charge devina de suite celles qu'elle considérait comme des intrigantes.

— Veuillez, dit Louise, annoncer Mme Mathieu et sa fille.

— Ah ! que ne le disiez-vous plus tôt. M. Hardy va être bien heureux.

Le commandant les reçut à bras ouverts, et Jordanet, on le devine, ne se lasa pas de les embrasser.

— Et M. Léric ? demanda le père.

Les deux femmes tressaillèrent. Il fallait enfin l'annoncer, la mauvaise nouvelle.

— M. Léric est soldat.

— Soldat ?

— Oui, il remplace Jean.

— Et où est-il ?

— A Limoges, aux chasseurs.

— Voilà donc pourquoi je n'avais pas de nouvelles, s'écria Jordanet.

— Hélas, nous n'osions te l'écrire, et nous nous disions que tu le saurais toujours assez tôt.

Le commandant parut très contrarié, lui aussi.

— C'est un fâcheux retard, dit-il, mais, après un an de présence sous les drapeaux, on pourra essayer de le faire revenir, si ses chefs sont contents de lui.

— Il est très bien avec son colonel.

— Comment s'appelle-t-il, son colonel ? demanda M. Hardy.

— Mauregard.

— C'est un de mes amis. Je lui écrirai, j'irai le voir, en temps opportun. Espérons.

— Nous dînerons ensemble, ce soir ; veuillez sonner, mon cher Mathieu.

Jordanet obéit et Mme Clarisse entra presque aussitôt.

— Ces dames dînent avec moi, lui dit M. Hardy, ainsi que Mathieu ; mettez quatre couverts. Maintenant, mes amis, je vous rends votre liberté jusqu'à sept heures.

Une huitaine s'écoula en promenades dans le parc, en courses en voiture aux environs. Ces paysages de la Loire, un peu mélancoliques, un peu gris, comme ceux de plaines, mais si doux, charmaient Louise. En vraie Parisienne, qui n'a guère dépassé la banlieue, tout l'extasiait, et M. Hardy s'amusait de ses étonnements. Il s'attacha à elle au point de lui raconter ses malheurs de famille. Ce fut Louise, elle-même, qui lui demanda de l'accompagner au tombeau de la défunte. Louise y pria si ardemment que des larmes en vinrent aux yeux du vieux soldat.

— Votre fille est un ange, disait-il à Jordanet.

L'affection du maître pour cette famille était le supplice de Mme Clarisse. Elle faillit en attraper la jaunisse. C'est que, aussi, certaine nuit, Michel avait encore frappé à la fenêtre.

— Quoi, malheureux, s'écria-t-elle, tu oses revenir, malgré la présence du commandant. S'il apprend ta visite, et nous sommes probablement surveillés, je suis chassée, perdue !

— Comment, perdue ?

— Oui, il y a toute une famille de Parisiens, au château ; le vieux, qui a remplacé Baptiste, n'a pas les yeux dans sa poche.

— Quel est ce vieux ?

— Est-ce que je sais ! Un pas grand chose, bien sûr. Enfin, que veux-tu ?

— Mère, il me faut les quatre mille francs de suite, autrement, je suis reavoyé, le père a trouvé un autre époux.

— Mon pauvre enfant, je n'ai que deux cents francs, tout au plus.

— Emprunte ; vois... le commandant.

— Le commandant ? Depuis l'arrivée de ce Mathieu, il est tout changé à mon égard, il me regarde à peine.

— Essaie tout de même, maman, supplia Michel. Cette somme, je te jure qu'il me la faut, sous huitaine.

Le gaillard embrassait sa mère, la cajolait.

— Je deviendrai un honnête commerçant, au coin de la rue des Ponts... Oui, avec Berthe. Qu'est-ce que quatre mille francs pour un homme si riche ? Allons ! chère maman, un peu de bonne volonté.

Michel paraissait très affligé ; il frappait du talon et s'arrachait les cheveux. Mme Clarisse partageait le chagrin de ce fils tant aimé.

— Je parlerai au commandant, puisque tu l'exiges, mais je crains un refus, car il ne fait rien sans consulter Mathieu.

— Au diable, ce Mathieu ! Quand dois-je revenir, mère ?

— Ne reviens plus, ma démarché excitera des soupçons, je t'écrirai.

— Bien, mère, j'attendrai.

— Tu ne m'embrasses pas ?

— Si, mère, comment donc !

Comme la fois précédente, elle le suivit dans l'ombre, jusqu'à ce qu'il eut disparu.

— Il faut qu'il épouse cette Berthe, se dit-elle, je ne serai tranquille que quand je le saurai établi.

Mme Clarisse ferma sa fenêtre.

— J'irai demain, à la première heure, trouver le commandant, songea-t-elle encore ; s'il refuse... eh bien, s'il refuse, j'écrirai à M. Léon. Advienne que pourra, de tout ce monde, pourvu que mon Michel soit heureux.

Le lendemain, en effet, profitant d'un instant où le commandant était seul, elle lui exposa sa demande. Il l'accueillit fort mal, ainsi qu'elle l'avait prévu.

— Palsembleu ! quatre mille francs ! Pour votre garnement de fils, sans doute, votre... .

Devant les larmes de la mère, il n'acheva pas. Il se radoucit même et reprit :

— Pour vous, Clarisse, tout ; pour lui, rien. Vous remettre cette somme serait encourager le gaillard dans ses folies. Je n'y prêterai pas la main.

Mme Clarisse supplia encore.

— Qu'en penses-tu, Jordanet ? demanda M. Hardy à Jordanet qui entra... Voici Clarisse qui me sollicite pour son fils... .

— Si le garçon est raisonnable, répondit évasivement Jordanet.

— Justement, il ne l'est pas.

Le commandant ne céda pas. Lui, si compatissant, si humain, redevenait le militaire intraitable quand il s'agissait de Michel, un vaurien qu'il avait pris la main dans le sac, chez lui, et qu'il n'avait pas livré à la justice par égard pour le père, tué à ses côtés, à la bataille du Mans.

Mme Clarisse se retira, les yeux secs. Elle écrivit, de suite :

« Monsieur Léon,

« Encore du nouveau, aux Primevères, Mathieu, en réalité, s'appelle Jordanet. Sa femme et sa fille aînée sont installées au château. Ces gens, des effrontés, prennent des airs doucereux et polis ; ils me paraissent fûtés. Songez, si M. Hardy venait à mourir, tout d'un coup ? Venez pour déjouer leurs projets ; car, sûrement, ils en ont. Maintenant, M. Léon, j'ai un marché à vous proposer... Vous m'avez promis dix mille francs, je vous tiens quitte de tout et je m'emploierai pour vous, jour et nuit ; mais, je vous en supplie, envoyez-moi de suite quatre mille francs. Si vous n'avez pas cette somme, vous trouverez facilement à l'emprunter. »

La veille, Clarisse avait écrit à son fils pour l'informer que M. Hardy avait refusé net.

— C'est à cause du bonhomme qui a remplacé Baptiste, songea Michel, en serrant les poings.

CX

### Les Idées d'un Héritier

L'héritier du commandant Hardy avait réussi à retrouver les Groslard à Paris, Groslard dont il devait épouser la fille Lœtitia ; mais les affaires étaient loin de prendre une bonne tournure. Le père n'en tenait que pour le solide.

— Sans doute, dit-il à Léon, vous hériterez un jour des Primevères, une propriété magnifique, mais, en attendant... hein ? Il y a les souliers du vivant. Il se retape, votre oncle, c'est renversant !

— Je suis son unique héritier.

— Qui vous dit le contraire. Nul n'est immortel et les neveux ont été créés pour hériter des oncles. Nous irons aux Primevères, puisque vous nous invitez. J'ajourne ma réponse jusque-là.

Léon faisait le siège de Lœtitia, qu'il croyait facile à griser de compliments. Mais, à tant d'avances, à tant d'encens et de louanges, la jeune fille répondait invariablement :

— Voyez papa !

Quelle satisfaction il eût éprouvée à l'envoyer promener, elle et le papa, et la mère Groslard, une tour à falbalas. Mais l'usurier Estorgues avait flanqué son dernier mot :

— J'attendrai deux mois, monsieur, deux longs mois, puis, je lancerai vos billets en circulation.

Les choses en étaient là, lorsque Léon reçut la lettre de madame Clarisse.

— Ah ! fit-il, elle est forte, celle-là !

Il ne lut pas même la conclusion : Emprunter quatre mille francs pour un autre ? Quelle idée ! Le plus pressé était d'identifier Jordanet. Léon avait au ministère de la guerre un ancien copain de lycée, employé au personnel. Il courut lui soumettre son cas et apprit, par lui, la condamnation du médaillé. Léon repartit pour les Primevères sans avoir prévenu son oncle.

Quand il arriva, Louise était seule.

Il n'y avait pas de ménagements à garder avec la fille d'un Jordanet. Léon entra sans frapper. La jeune fille travaillait, au salon, à une broderie. Il fut stupéfait en retrouvant la superbe brune qu'il avait admirée à Orléans. Il s'avançait, la raillerie aux lèvres, hautain... Et, soudain, il s'inclina respectueusement.

— Pardon, mademoiselle... Je vous dérange... Je cherchais... mon oncle.

— M. Hardy vient de sortir.

— Ah ! il joue avec sa santé, et devient d'une imprudence...

— Je le lui ai fait remarquer, monsieur.

Il salua de nouveau et sortit. Puis il monta dans sa chambre et y appela Clarisse.

— Et mes quatre mille francs ? demanda-t-elle.

— Et mon mariage ? Vous êtes bonne, vous, de me conseiller d'emprunter, à qui ? à mes fournisseurs qui m'exhibent déjà de grosses dents ?

— Je suis perdue alors, s'écria Mme Clarisse en sortant.

Léon était encore plongé dans de profondes et peu riantes réflexions, quand revint son oncle.

— La famille Groslard a manifesté l'intention de venir aux Primevères avant de s'engager pour le mariage, mon oncle.

— Soit, et ce mariage te rendrait heureux ?

— Oui, mon oncle.

— Parfait ! il n'y a de bonheur réel que dans une union bien assortie.

Pourquoi s'emballait-il ainsi, l'oncle ?

Léon craignit, en révélant au château l'identité du prétendu Mathieu, de s'attirer la rancune de son oncle qui, peut-être, en savait long sur les Jordanet et les protégeait.

CXI

### Coup Manqué

La veille, une voix claironnante avait retenti dans le vestibule des Primevères, scandalisant Mme Clarisse.

— Sacrédié, ma bonne dame, je m'annoncerai moi-même. Pas tant de manières avec un vieux compagnon d'armes. Par ici, Cécile... chargeons.

M. Hardy ouvrit sa porte et s'écria :

— L'ami Gallois, quelle bonne surprise !

Entrez donc, je suppose que vous nous restez.

— Nous venons pour plusieurs jours... huit... tout mon congé. Cécile grillait de connaître les Primevères et moi de te revoir.

— Bravo ! Jordanet, apportez-nous quelques rafraîchissements.

Dans la joie de revoir son ami, le commandant, imprudemment, avait prononcé le nom de Jordanet. Gallois eut un soubresaut, mais il ne fit rien paraître pour l'instant. Il examinait l'homme, attentivement, et lui trouvait un certain air de famille avec l'ex-caporal de la 1<sup>re</sup> du 2<sup>du</sup> 83<sup>e</sup>. Bientôt, il ne douta plus : la ressemblance, de profil, surtout, était frappante.

Cette première demi-journée s'écoula en bavardages sur le passé. Hardy et Gallois s'étaient rencontrés sur les champs de bataille de la guerre franco-allemande, comme simples sous-deputés, puis le premier, qui sortait de Saint-Cyr, avait devancé l'autre. Le soir, Gallois annonça à son ami qu'il avait à lui parler.

— C'est sérieux ?

— Très sérieux.

— Passons chez moi.

— Tu peux venir, Cécile, et Gallois à sa femme, tu ne seras pas de trop.

Alors, à voix basse, presque, s'adressant au commandant :

— Ce domestique, que tu as appelé Jordanet toutôt, et Mathieu, ce soir, est-il depuis longtemps à ton service ?

— Depuis qu'il m'a sauvé la vie.

Le commandant brièvement, raconta l'accident de voiture.

— Bien, reprit Gallois, mais... le connais-tu ?

— Je le connais.

— A fond ?

— Oui, à fond, comme tu dis.

— Tu sais ?

— Tout.

— Et tu le gardes auprès de toi ?

— Tant qu'il le voudra. Jordanet est un noble cœur qu'une épouvantable erreur judiciaire a rejeté de la société. Non seulement je l'estime, mais je l'aime pour plusieurs raisons. Cette jeune fille que tu as vue, à table, est la sienne. Je connais sa famille : des gens courageux, qui ne vivent qu'en l'attente d'une réhabilitation.

— La jeune fille est charmante, en effet, remarqua Cécile.

— Oui, madame, charmante et sérieuse. Mais toi, ami Gallois, comment as-tu rencontré les Jordanet sur ta route ?

— J'avais l'ainé des fils à ma compagnie.

— Jean ? Son père, tout récemment, m'a raconté la terrible histoire. Combien à la place de ce jeune homme eussent désespéré. Mais lui mourra, s'il le faut, pour mériter le galon d'or et obtenir la main d'une jeune fille qu'il aime et dont le père est récalcitrant...

— Ce père, c'est moi, interrompit crânement Gallois. Jean aime Florentine, ma fille. Autrefois, je me suis opposé à ce mariage, quand je croyais le fils de Jordanet un cabotin de café-concert, et le père un criminel. Je voudrais aujourd'hui que la chose fût possible.

Hardy appela Mathieu, le présenta au capitaine, et lui répéta mot pour mot les bonnes paroles de ce dernier. Jordanet porta la main à son cœur.

— Oh ! fit-il, j'ai mal, là, mais c'est de joie... la joie immense de posséder, dans mon malheur, l'estime de deux hommes comme vous, de deux officiers. Oui, je suis innocent. J'étais là, il est vrai, le soir du crime, je venais réclamer à de Savenay un prêt, tout l'avoir de ma famille, économisé sou par sou. Vous ne saurez jamais ce que j'ai enduré, moi, un honnête homme, en prison, aux assises, puis à la Nouvelle, confondu avec le rebut de la société. Ce que j'ai souffert,

lorsque j'ai appris que mes enfants, à cause de moi, étaient mis en suspicion jusque sous les drapeaux. Mais, vous m'estimez, tout est oublié. C'est comme une grande lumière dans la sombre nuit du passé.

Ils étaient debout, tous ; Jordanet pleurait.

—Courage, Jordanet, dit Gallois, ému, vos malheurs touchent à leur fin.

—Courage, ami, répéta M. Hardy.

Les deux officiers lui serraient la main.

—Voilà ce que je vous propose, reprit le commandant. Dès la libération de Médéric, je vous remettrai cinquante mille francs, avec lesquels vous irez vivre, avec votre famille... en Suisse, par exemple, et puis je doterai Jean.

Jordanet n'eut pas le temps de répondre, on frappait à la porte.

—Entrez ! dit le commandant, étonné qu'on osât le déranger à cette heure.

—Je vous demande pardon, monsieur, fit Clarisse, mais il y a en bas deux messieurs qui insistent pour vous voir.

—Si tard ?

—Ils arrivent par le train de nuit.

—Ont-ils donné leurs noms ?

—Voici la carte de l'un d'eux.

M. Hardy y jeta un coup d'œil.

—Merci, dit-il, priez-les d'attendre.

Il se retourna vers Jordanet, devenu livide, et lui montra la carte ainsi libellée : Chaumont, inspecteur de la sûreté.

—Je suis perdu, cette fois, dit l'infortuné, perdu, perdu. Ce Chaumont est l'agent qui me relançait à Paris.

—Mais... il ne vous tient pas encore, fit remarquer Gallois.

—Oui, Gallois a raison, reprit le commandant, sombre. Tenez, j'attendais Médéric, et j'avais préparé les cinquante mille francs. Prenez et fuyez. Toi, Gallois, amuse les policiers.

Et il obligea le fugitif à accepter un portefeuille contenant la somme. Par sa propre chambre et son cabinet, il le guida vers une fenêtre qui donnait sur le parc. Il ouvrit cette fenêtre sans bruit, en recommandant :

—Laissez-vous glisser par le lierre. Le bois est proche et vous en connaissez les sentiers. Embrassez-moi, et que Dieu vous protège, mon ami, nous nous reverrons. Dans la peine, pensez à moi.

Le commandant revint au salon en s'appuyant au mur. Gallois, en bas, discutait avec Chaumont et son acolyte, l'inséparable Loiseau. On l'entendait claironner :

—Sacrebleu, les coupables, la justice, tout ce que vous voudrez, je m'en moque, moi ; je suis capitaine au 83<sup>e</sup>, rien à démêler avec la police, mais je répète qu'on ne se présente pas chez les gens à pareille heure.

—Le service... mon capitaine.

—Quel service ?

—Gallois, cria M. Hardy, amène ces messieurs.

Et, quand ils furent au salon :

—Que désirez-vous ?

—Mon commandant, nous savons qu'un dangereux bandit en rupture de ban, un nommé Jordanet, pour tout dire, a trompé votre bienveillance et se cache chez vous sous le nom de Jean Mathieu.

Chaumont, qui avait pris la parole, s'attendait à une extrême surprise chez M. Hardy. Il n'en fut rien. Le commandant se contenta de répondre :

—Ah... et après ?

—Mais... nous venons l'arrêter, mon commandant.

—Eh bien, arrêtez-le. Seulement, vous tombez mal, j'ai expédié Mathieu à... c'est mon affaire, dans la soirée.

—Nous l'attendrons.

—Si vous voulez, mais je vous préviens encore que je me couche à dix heures et qu'il est moins le quart.

—Brûlés ! pensa Chaumont stupéfait.

Après une course folle de cinq minutes, dans le parc, Jordanet s'était arrêté pour respirer.

—Ménageons nos forces, se dit-il, je n'ai plus vingt ans et je n'irai pas loin, de ce train-là. J'ai de l'argent et je me tirerai d'affaire. Usons de ruse.

Il arriva au mur d'enceinte du parc. Après, c'était la campagne libre, de grandes pièces de terre avec de petites haies, puis le cimetière, sur la gauche, assez loin du village ensommeillé.

—Ah ! fit-il.

Il defit rapidement ses souliers et escalada le mur. Comme une flèche, il traversa la plaine et franchit le mur du cimetière. Quelle meilleure retraite, pour lui, que le mausolée de Claire pour laquelle si souvent, Louise avait prié !

Il s'arrêta, écouta longuement. Rien, que des souffles dans les sapins, des murmures confus, le grondement lointain du fleuve. Les morts ne l'effrayaient pas. C'étaient les vivants surtout qu'il redoutait.

Évitant de marcher sur le sable, il chercha la clef du mausolée,

la trouva aisément dans la cachette du toit, ouvrit la porte et la referma.

Il se figurait n'être là que depuis quelques heures, et l'aube blanchissait l'orient quand il se leva.

Il fléchit le genou devant la tombe qui l'avait protégé, sortit et replaça la clef sous le toit.

Jordanet, à grands pas, silhouette brune dans l'aube naissante, traversa le village et se trouva sur la grande route de Tours, se disant que, en sa situation, mieux valait suivre hardiment les voies fréquentées. Plus loin, près des carrières, il avisa un hangar, sorte d'abri construit à la hâte pour protéger les ouvriers pendant leur repas. Il y trouva une mauvaise blouse, une veste à peu près usée, un pantalon de coutil qui avait été bleu. Il troqua cette défroque de quelques sous contre ses habits dont il fit un paquet qu'il jeta dans les joncs de la Loire. Il passa une poignée de poussière dans sa barbe et salit de même ses chaussures. Ainsi transformé, une équerre en bois sur l'épaule, il ressemblait à un maçon en tournée.

Le lendemain soir, après avoir profité de la voiture d'un roulier bon garçon, qui lui fit partager son déjeuner, il arrivait à Tours. Comme personne ne le remarquait, dans la grande ville, il s'assit à la table d'un modeste restaurant : Aux Petits Voyageurs, et dîna de bon appétit. A sept heures quarante, il prenait tranquillement le train pour Châteauroux.

Chaumont et Loiseau avaient perdu sa piste, sans doute.

Jordanet était harassé. Arrivé à minuit, il prit une chambre, sous le nom de Pierre Duret. Le lendemain, il sortit en ville, s'acheta un complet de velours et une casquette de soie. Puis, en flânant, il revint à sa chambre et s'habilla. Une heure après, il montait dans le train de Limoges. Il était seul, dans son compartiment, et s'en félicitait, lorsqu'un voyageur vint s'installer près de lui, vêtu d'un complet de velours semblable au sien.

—Tiens, dit ce dernier, un copain ; vous êtes dans la charpente ?

—Naturellement.

—Et ça roule ?

—Tout de même.

Jordanet tressaillit. Le voyageur avait l'accent de là-bas, l'accent alsacien !

—Ousque tu vas ? reprit l'homme, tutoyant son "copain", de suite.

—Je vais à... à...

—Flûtes ! t'es comme moi ; trop souvent tu ne le sais pas au juste, où tu vas.

—Tu as peut-être bien raison. Je cherche de l'ouvrage.

—Alors, filons à Limoges, le bâtiment y marche.

—C'était mon idée ; tu connais Limoges ?

—Un peu... et puis j'y suis adressé chez un de chez nous, Weill, des Trois-Baraques.

Jordanet dévisageait l'inconnu. Soudain, comme retrouvant au fond de sa mémoire un nom et un visage :

—Tu t'appelles Risdal.

—C'est ma foi vrai, et toi ?

—Moi... j'ai travaillé à Colmar, je m'appelle Duret.

Jordanet eut une idée.

—Quoi de neuf, en ton pays, qui est presque le mien ? dit-il.

—Aux Baraques, pas grand chose.

—Et du côté de Colmar ? J'y ai connu, dans le temps, rue du Rempart, un certain Jordanet, un bon gars ; qu'est-il devenu ?

—Pas de veine, le pauvre. On l'a accusé d'un tas de manigances. J'imagine, moi, que c'est un coup que lui auront monté les Prussiens. Il en avait tant dégringolé pendant la guerre. Du moins, c'est l'avis de beaucoup, au patelin, et le mien.

—Alors... on ne le croit pas coupable ?

—Dis donc, mon copain, est-ce que tu prends les gens de l'Alsace pour des imbéciles ? Ah ! nous voici à Saint-Sulpice, descendons, j'ai une soif !

Ils filèrent au restaurant de la gare et s'y mirent en retard. Jordanet s'en consola bien vite. Il préférerait n'arriver à Limoges qu'à la nuit.

Chose étonnante, dans la joie grandissante de revoir son fils, d'avoir échappé, comme par miracle, à l'arrestation, il oubliait tout à fait Chaumont et Loiseau. Il riait et bavardait. Sa tranquillité ne dura pas longtemps. Comme il mettait le pied dans le wagon, il reconnut, avec une indicible stupeur, dans l'autre compartiment, Chaumont penché sur un journal. Il recula, mais Risdal, ne comprenant rien à ce mouvement, le poussait.

—Monte donc, Duret, tu ne vas pas nous faire manquer le train, je suppose.

La nuit tombait déjà, heureusement, sous la marquise ; l'agent ne releva pas la tête, et Jordanet s'affala dans un coin.

—Es-tu malade, copain ?

—Oui, répondit-il à voix basse, je sais ce que c'est, une migraine. Laisse-moi dormir jusqu'à Limoges.

Jordanet enfonça sa casquette sur ses yeux et se demanda, jus-

qu'à la fin du voyage, comment il s'y prendrait pour dépister l'inspecteur.

—Limoges ! criait l'employé.

—Filons, fit Jordanet.

Il sortit sans regarder en arrière. Risdal avait peine à le suivre. Il tourna à gauche, dans une rue étroite, et entra dans le premier bouchon venu.

Il demanda de quoi écrire, griffonna un billet, paya et dit à Risdal :

—Sortons.

Dans la rue, il ajouta :

—Veux-tu me rendre un service, un service, un fameux ?

—Toujours... lequel ?

—Porter ce billet au quartier des chasseurs et le remettra à... à... Tu demanderas... Médéric Jordanet.

Risdal rompit de quelques pas.

—Je me livre, pays, acheva Jordanet, et sa voix tremblait, la déveine s'acharne après moi ; on me poursuit, la police était dans notre train, mais tu ne me trahiras pas puisque tu es de l'Alsace. Je suis Jordanet.

—Te trahir, camarade ? Donne ta lettre, je cours au quartier. Et puis, mon vieux, si tu as jamais besoin de Risdal, n'oublie pas son adresse : 71, chez Weil, rue du Clocher. Au revoir.

Risdal remontait la rue, Jordanet se dirigea vers le champ de juillet, solitaire, à cette heure.

Picard, qui était de garde, répondit à Risdal :

—Jordanet, du 1er peloton, vous le trouverez vieille route d'Aixe, au "Dernier Chasseur".

L'Alsacien, sortant du poste, tournait à peine la rue de l'Hôtel-de-Ville, que Chaumont demandait à Picard :

—N'avez-vous pas un nommé Jordanet, à votre régiment ?

—Parbleu, même qu'un péquin le réclamait à l'instant.

—Ah ! Un homme de belle taille ?

—Oui, un fort gaillard.

—D'un certain âge ?

—Ah ! dame, je ne l'ai pas regardé sous le nez. Si vous avez besoin de Jordanet, il est au "Dernier Chasseur", vieille route d'Aixe.

Chaumont pensait :

"Enfoncé, Loiseau ! je me doutais que Jordanet voudrait revoir son fils."

Il se rendit au bureau de police, exhiba sa carte, expliqua sa mission et se fit donner un sergent de ville qui le conduisit au "Dernier Chasseur". Là, il s'informa prudemment, près du patron, et apprit que Médéric venait de sortir en civil.

—Je le tiens, dit-il à l'agent, ne me quittez pas d'une semelle, obéissez-moi. Vous y gagnerez sûrement la médaille.

L'agent, qui s'appelait Ledoux, allongea deux bras robustes.

—Comptez sur moi, dit-il, j'en ai arrêté d'autres, des malins.

## CXII

### Braves Gens

Jordanet faisait les cent pas sur le champ de juillet, tressaillant au moindre bruit. Enfin, le gravier craqua sous un pas lourd. Jordanet se courba, et de suite, ses yeux, à la Nouvelle, s'étaient habitués à l'ombre, il reconnut son fils.

—Médéric !

—Père !

Les deux hommes s'étreignirent.

—Vite, sauve-moi, fit Jordanet, haletant. Chaumont est à mes trousses. Il m'a relancé jusque chez le commandant Hardy, je t'expliquerai cela, mais le temps presse. On va, tout à l'heure, fouiller les asiles de nuit, dévisager les passants, ramasser les sans-domicile. Ta mère m'a raconté que tu étais bien avec ton colonel... cache-moi quelque part, où l'on ne songera pas à me chercher.

—Le colonel Mauregard n'est plus là, répondit Médéric. Il est remplacé par de Vandières.

—De Vandières... malheur ! Tant pis, avise, Médéric. Je suis à bout d'énergie.

Médéric réfléchissait. Il répondit :

—Suis-moi, père.

—Où me conduis-tu ?

—Au quartier. J'ai une idée.

Côte à côte, sans un mot de plus, tant la situation était grave, ils remontèrent en ville. Médéric était ému. Il jouait gros jeu, puis, Mme Bône, la cantinière, sur laquelle il comptait, voudrait-elle le recevoir ? Il amena son père à la porte de l'écurie qui s'ouvrait sur le boulevard.

Il entra et eut un geste de surprise : Fonberlot et Denis, qu'il avait laissés au "Dernier Chasseur", assis près du falot, roulaient tranquillement des cigarettes.

—Comment, fit-il, vous êtes de retour ?

—Ça te la coupe, fiston, répondit Denis. On sait ce qu'on sait. On monte à cheval, cette nuit. Pour lors, j'ai dit au blaireau, ici présent : "Si tu t'amuses, ça sera dur pour te lever et si tu prends la garde ce soir, autant de gagné pour une autre fois."

—Et puis, Tournillon m'ennuyait, interrompit Fonberlot, avec ses histoires. Je préfère être là, avec Denis, un bon type, au moins.

Médéric alla à la porte, jeta un coup d'œil dans la cour, et, revenant aux deux chasseurs intrigués :

—Monsieur de Fonberlot, dit-il, et toi, Denis, vous me connaissez, tous les deux, vous savez qui je suis et ce que je suis. Mon père s'est évadé, il est là, sur le boulevard, pourchassé par la police. Il va être repris, si je ne le cache.

—Amène-le, fit Denis.

Fonberlot était grave.

—Oui, répondit-il, faites entrer votre père, et tenez, si vous avez besoin d'argent, voilà mon portefeuille.

—Oh ! mon blaireau ! mon blaireau ! répétait Denis.

—Sur votre honneur, monsieur le vicomte, reprit Médéric, promettez-moi le secret ?

—Sur mon honneur je m'y engage et même, je ferai le guet, si vous le désirez.

—Moi, je suis sourd, promit Denis.

—Merci, mes amis, désormais...

Et Médéric, un peu réconforté, prit la clef qui ouvrait la porte sur le boulevard.

—Je ne regrette plus les quelques mauvaises heures que je vais passer, dit le vicomte à Denis, puisque je peux rendre service à ce pauvre garçon. Je suis aussi heureux que si l'un de mes poulains avait décroché le grand-prix.

—T'es un zig ! s'écria Denis.

Fonberlot sourit.

—Allez, dit-il à Médéric, nous veillerons tous les deux.

La porte roula sur ses gonds et Jordanet entra. La main sur son cœur, il respira largement.

—Tranquillise-toi, fit Médéric. Nul ne songera à venir te chercher ici. Tu es en sûreté pour cette nuit jusqu'au réveil.

—Pour cette nuit... et demain ? Toujours fuir. On me traque comme une bête fauve. On ne m'a manqué, ce soir, que de quelques minutes.

—Calme-toi, père.

—Me calmer ! Et demain, te dis-je ; je ne puis rester ici, toujours.

—Tu pourras rester ici quelques jours, dit Médéric. Demain, à l'aube, je te conduirai chez Mme Bône, qui est du pays. Je vais de ce pas, aller la préparer à te recevoir. Puis, Chaumont dépisté reparti, nous aviserons.

Une sonnerie plus vibrante l'interrompit. La trompette, gaillardement, sonnait le boute-selle pour la manœuvre, tenue secrète, ordonnée par le colonel, et l'appel retentissait aux quatre coins du quartier. Les officiers avaient été prévenus individuellement. Presque aussitôt, René parut et cria :

—Debout !

A ce moment même Fonberlot disait à Médéric :

—Alerte, le poste est sur pied. On vient, j'ai entendu, il y a des agents de police.

—Vite, père, s'écria Médéric, suis-moi.

Il l'entraînait vers la petite porte du fond. Jordanet suivait, mais Chaumont qui avait prévu le coup était derrière.

—Pas de pétard, cria Denis, en levant sa fourche.

—Denis, ordonna précipitamment René, je vous défends... rompez.

—Que voulez-vous ? demanda le lieutenant à l'inspecteur de la sûreté : qu'y a-t-il pour que vous vous permettiez de vous introduire ici ?

—Il y a, mon officier, que je viens arrêter le pire des bandits ! Tu es pincé, Jordanet. Au nom de la loi... Pas de résistance ; filons doux ou je tire.

Il s'approchait, secouant des menottes, lorsque René, comme par mégarde, écrasa le falot, d'un coup de pied. Au même instant, Fonberlot, par un croc en jambe, envoyait Chaumont à côté de Jérôme qui, ayant mauvais caractère, rechigna.

(A suivre.)

Ceux qui désirent une instruction gratuite dans les Beaux-Arts doivent s'adresser à The Canadian Royal Art Union, Ltd, 238 et 240 rue St-Jacques, Montréal, Canada. L'école des Beaux-Arts a son siège au *Mechanical Institut Building, Montreal*. C'est absolument gratuit. Tirages mensuels le dernier jour de chaque mois aux bureaux de la rue St-Jacques, pour la distribution d'œuvres d'art.

GRAPHOLOGIE

Réponses aux Correspondants

**Avis.**—Chaque correspondant recevra, à son tour, la réponse à sa demande. L'abondance des matières nous empêche seule de publier plus de réponses dans un seul numéro. Il est fait réponse qu'on l'ait en contenant le coupon de la semaine et une seule réponse par coupon.

**M. K. S.**—Nature énergique et ambitieuse, mais très franche et loyale. Jugement éclairé et caractère bienveillant.

**Luce.**—Caractère vif, un peu irrégulier et souvent inquiet et méfiant. Nature parcimonieuse et conciliante.

**Impartiale R. R.**—Sentiments poétiques. Gout délicat et sévère, imagination un peu romantique et tendance à l'exagération.

**Galienne.**—Tempérament calme, régnatique et pourtant assez lâché. Égoïsme et amour du bien-être.

**Mina.**—Vous êtes d'une nature enthousiaste et parfois rêveuse. Grand fond de sensibilité, mais caractère peu expansif.

**Heureuse Jeunesse.**—Économie domestique, amour du travail, de l'ordre et du "home".

**Isabelle.**—Doux, franc, simple et bienveillant. Volonté très forte, pas d'obstination, cependant. Habileté exécutive.

**Rose-Rose.**—Votre écriture montre un caractère assez conciliant, un peu hautain, toutefois, et la générosité et de la bonté.

**Alice.**—Caractère froid, sévère et silencieux. Grande rectitude de jugement, esprit observateur et entente des affaires.

**Tic-Tac.**—Amour de l'étude, ambition, courage et persévérance. Nature tendre et sympathique et pourtant peu amoureux.

**Elizabeth.**—Beaucoup de coquetterie, inconséquence et malice. Caractère très entreprenant et ambitieux. Énergie.

**Pip de Tabac.**—Esprit observateur, scepticisme, orgueil, prudence, création. Volonté assez forte, caractère et persévérance.

**Juliette.**—Franchise, jovialité et bienveillance. Activité, sens pratique et sensibilité. Quelques aptitudes musicales.

**Yvonne B.**—Votre nature est hautaine, susceptible et ambitieuse. Vous êtes volontaire, active et très entreprenante.

**Lola J.**—Vous êtes très originale, indépendante et peu disposée à l'amour. Votre cœur est assez sensible et généreux.

**Princesse.**—Sens pratique, activité et économie. Dissimulation, défiance et quelque peu de jalousie. Grande constance dans les affections.

**Cœur de bronze.**—Vous n'écrivez pas assez longuement pour que je puisse bien juger. Vous devez être actif, ambitieux et persévérant.

**Pashoda.**—Je crois vous avoir déjà donné votre réponse sous un autre pseudo. Ne l'avez-vous pas trouvée ?

**Fidèle en amour.**—Vous manquez de franchise, de discrétion et de discernement. Imagination assez active, caractère excitable.

**Bois-Franc.**—Intelligence mercantile, audace, indépendance de caractère, jovialité. Prodigue et amour des plaisirs.

**Batace.**—Indolence, sensibilité et égoïsme. Imagination romantique, nature despotique et fantasque.

**Françillon.**—Vous êtes laborieux et méthodique. Nature calme et placide. Tempérament peu impressionnable.

**Quenelle.**—Esprit subtil et profondément analytique. Discrétion, prudence et fermeté. Nature assez aimante et douce d'une très grande constance.

**Rensé et triste.**—Talent musical, noblesse de sentiments. Confiance et franchise. Esprit peu perspicace et finissant.

**Blanche D.**—Nature très superficielle. Excellent fonds de sensibilité, cependant, desintéressement et inconstance.

**André.**—Exaltation, tempérament nerveux et excentrique, allégresse, coquetterie, mais en somme, nature assez sympathique.

**Orphelin de Paris.**—Caractère silencieux et réservé, un peu tendre, impressionnable. Amour des livres et de la musique.

**Bergamotte G.**—Orgueil égoïsme et coquetterie. Ambition, discrétion, audace et persévérance. Grand courage de vanité le danger.

**Le Montagnard Écossais.**—Ce spécimen montre une attitude ardente, passionnée et enthousiaste, mais très peu de persévérance.

**François.**—Caractère assez entreprenant mais irrégulier et peu constant. Imagination active, générosité, bonté et bienveillance.

**Pauline.**—Sens littéraire, talent artistique. Desintéressement et originalité. Nature spontanée et ardente.

**Trop Curieux No 1.**—Assez bon courage physique, amour du travail, activité. Nature tendre, impressionnable et sympathique.

**Hippolyte Lucas.**—Vous êtes sentimental, indolent et quelque peu mélancolique. Vous sentez très vivement toutes impressions.

**Benoite.**—Habileté littéraire. Gout délicat et sûr. Amour de la musique, de la littérature et de toutes jouissances intellectuelles.

**Un Sauvage du Nord.**—Vous êtes un chercheur, un penseur et un enthousiaste. Votre nature très tendre se laisse dominer cependant par le cœur.

**Désireuse.**—Excessive timidité, douceur et bonté. Compréhension un peu lente, économie et amour du travail.

**Marthe.**—Vous êtes déterminée, volontaire et quelque peu vindicative. Très active, très énergique et très ambitieuse.

**Fleur d'Espoir.**—Nature impressionnable. Caractère bienveillant et enjoué. Amour de la flatterie. Talent pour la musique.

**Grisha.**—Caractère indépendant et absolu. Volonté très tonne, prudence, calcul et audace. Nature dommatrice.

**Le Temps.**—Vous êtes habileur, fantasque et original. Manque presque absolu de sens pratique et de persévérance.

**C. Honorine.**—Versatilité, timidité et humeur souvent chagrine. Nature délicate et peu communicative.

**Ti-Toin.**—Tempérament calme, prenant bien les choses. Indolence et amour du confort. Plutôt dispose à l'amitié qu'à l'amour.

**E. Rosarita.**—Nature dissimulée et cachotière. Assez bon courage physique. Ambition, amour de l'argent.

**Carlos Pietro.**—Sens commercial, imagination assez active, caractère entreprenant, un peu irrégulier, cependant. Bienveillance.

**Gustava.**—Originalité et enjouement. Une pointe de coquetterie et un peu d'inconstance. Nature en somme assez sympathique.

**Ange Gardien Oublieux.**—Je suis content que vous ayez trouvé vrai ce que je vous ai dit de votre caractère. Votre orthographe est bonne.

**Yvonne.**—Vous êtes très inconstante et capricieuse. Volonté faible et sujette à se laisser facilement influencer par autrui.

**Citronille.**—Tenacité, audace et courage. Amour du travail et entente des affaires. Nature peu impressionnable.

**Lebe.**—Sens littéraire. Caractère ardent et passionné. Âme poétique et rêveuse, peu de sens pratique mais beaucoup d'affection et de sensibilité.

**Rosette.**—Esprit cultivé, analyste et quelque peu malicieux. Amour de la musique, du théâtre et de la littérature.

**Jean.**—Discrétion, prudence et réserve. Caractère susceptible et ombrageux, très entreprenant et persévérant.

**Joséphine.**—Nature indécise, timide et facilement contrôlable. Présomption, égoïsme et orgueil, cependant.

**G. Catherine.**—Vous êtes d'un caractère concentré et très porté à la réverie. Assez bon courage en face du danger.

**Violette.**—Sens littéraire, imagination assez active, trop portée à l'exagération toutefois. Caractère franc et loyal.

**Inconstante Pinsonnette.**—Merci pour vos précises encouragements. Votre nature est primesautière et très ardente. Vous êtes ambitieuse, malicieuse et amoureuse.

**L'Amour en deuil.**—Orgueil, prétention et sensualité. Amour du travail, de l'ordre et du progrès.

**Soudier de Noël.**—Franchise, bonhomie et courtoisie. Esprit peu clairvoyant et manque de discrétion par légèreté.

**Azelle E.**—Vous êtes enthousiaste et mélancolique. Assez courageux devant le danger, mais devient faible si le malheur persiste.

**Juif Errant.**—Originalité, audace et scepticisme. Manque de sincérité et de constance en amour. Sensualité.

**Kroite.**—Talent musical, sans goût prononcé pourtant. Volonté énergique et indépendante. Esprit d'entreprise.

**La Trompe Et.**—Vous aimez les compliments, les bals, le "flirt" et les jolis garçons et vous êtes assez inconstante en amour.

**Extrait-Géant.**—Caractère méthodique, pondéré et sérieux. Jugement éclairé et très sévère. Esprit subtil.

**M. R.**—Amour de l'étude, du progrès et du travail. Énergie, ambition et persévérance. Sens pratique.

**Bonnie de Neige.**—Sensibilité, générosité et noblesse de sentiments. Nature tendre, sympathique et impressionnable.

**Verise.**—Orgueilleuse et hautain nature. Esprit froid, calculateur et ambitieux. Talents artistiques très apparents.

**Grichon.**—Intelligence mercantile, audace, goût pour les aventures extraordinaires et les voyages.

**Fournier C.**—Très grande activité intellectuelle, originalité, enthousiasme et sens littéraire. Esprit observateur.

**Rémi N.**—Entente des affaires. Esprit de progrès et d'initiative. Ambition, persévérance et prudence.

**Luoinla.**—Mélange de sensibilité et de malice, de brutalité et de délicatesse. Franchise et générosité.

**Colombille.**—Habileté aux travaux de l'aiguille, activité, énergie et courage. Nature impressionnable.

**Une Petite Fleur.**—Caractère assez tendre, mais peu communicatif. Amour du silence, de la lecture et de la rêverie.

**Yvon T.**—Esprit cultivé et délicat, généreux et sympathique nature, un peu obstinée cependant.

**Follette.**—Sens littéraire, caractère bienveillant et sensible. Imagination active. A votre première question, je réponds : "Oui", et à l'autre "Non".

**Jean Sans Peur.**—Vous êtes original un peu, très entreprenant, très studieux et très actif. Vous devez faire votre chemin.

**One little sister.**—Tempérament calme, froid et calculateur. Grande prudence, discrétion et tenacité.

**Prosrietta M.**—Amour de l'ordre, économie et sens pratique. Coquetterie. Aptitudes musicales.

**Paleska.**—Nature faite pour le commandement, intelligence très active, tenacité, énergie et force morale.

**Bernadette.**—Votre nature est vraie et superficielle, difficilement contrôlable toutefois. Ambition, audace et persévérance.

**Hier H. C. L.**—Je n'ai pas bien compris votre pseudo. Votre caractère est vivement nerveux et souvent porté à l'exagération.

**Une Lévisienne.**—Orgueil, discrétion et froideur. Volonté très forte, susceptible de braver n'importe quel danger.

**Era.**—Talents artistiques, tempérament sensuel et indolent. Esprit assez primesautier et très profond égoïsme.

**Penoué.**—Caractère ardent et vindicatif, peu rancunier, cependant. Esprit juste et franc, mais peu clairvoyant.

**Nephthalie.**—Amour de l'étude, grand sens du devoir ; délicatesse de conscience. Imagination active.

**Rose de mai.**—Caractère un peu irrégulier, assez persévérant, toutefois. Gout pour les aventures extraordinaires.

**Octavine.**—Nature dissimulée, captieuse et ambitieuse. Volonté très tenace, capable de surmonter tous les obstacles.

**Tir M. L. D.**—N'ayant pas bien compris votre pseudo, j'y ajoute vos initiales. Votre caractère est généreux, sympathique et enjoué.

**Joyeuse Briochette.**—Sens artistique, caractère un peu timide, mais assez courageux. Économie, activité de sens pratique.

**Ben Hur.**—Originalité, insouciance, et scepticisme. Esprit paradoxal, audacieux et indépendant. Égoïsme.

**La fin du monde.**—Vous êtes douée d'une nature enthousiaste, sympathique et très intuitive. Quelques aptitudes musicales.

**Chou Blanc.**—Très grande activité, conception vive, caractère entreprenant et primesautier. Bienveillance et douceur.

**Lio des Forest.**—Entente des affaires, nature vive, emportée et vindicative. Égoïsme, présomption et amour de l'or.

**Andouille.**—Sens littéraire, imagination active, caractère bienveillant et sensible. Amour du théâtre, du sport, etc.

**Adolphe.**—Versatilité, pessimisme et inégalité d'humeur. Exaltation et tendance à la rêverie. Manque de persévérance.

**Hector de Montcalm.**—Intelligence mercantile, prodigalité et audace. Amour des plaisirs bruyants et légers.

**Interros.**—Habileté littéraire et goût pour les jouissances intellectuelles. Esprit observateur. Cœur bon et sensible.

**Philomèle.**—Caractère très bizarre, tantôt ardent, révolté et timide. Quelques talents artistiques sont aussi apparents.

**Une âme dévouée.**—Nature concentrée, silencieuse et discrète. Jugement éclairé. Cœur aimant quoique peu démonstratif.

**Clairette.**—Coquetterie, insouciance et vivacité d'intuition, assez bon courage physique, mais peu de persévérance.

**La Sombre Noë.**—Tempérament belliqueux, audacieux et indépendant. Nature ardente et travaillée de rêves ambitieux.

**Je veux me faire connaître.**—Caractère pacifique. Affabilité, courtoisie et grande force d'endurance. Économie domestique.

**Dolard.**—Vous êtes nerveux, excitable, enthousiaste. Manque d'empire sur sa propre volonté. Sensualité et égoïsme.

**Finette.**—Esprit observateur, justesse d'appréciation et sévérité de jugement. Caractère entreprenant et persévérant.

**"La palinurse Plirt".**—Nature franche, positive et absolue. Promptitude de résolution et rapidité d'exécution.

**Vipeur.**—Prudence, défiance, amour du travail. Esprit d'entreprise et de progrès. Caractère dissimulé et froid.

**Alma G.**—Nature superficielle, amour des compliments, du "flirt", du "sport" et des jolis garçons. Habileté aux travaux manuels.

**T. L. M.**—Esprit cultivé, délicat et intuitif. Sens littéraire. Loyauté envers les amis, mais inconstance dans l'affection.

**Pichou.**—Imagination très active, mais quelque peu romantique. Caractère véhément et très démonstratif. Générosité.

**Oiseau Mouche.**—Talent musical. Grande tenacité dans le ressentiment comme dans l'affection. Ambition et énergie.

**Rose Modeste.**—Vous avez dû lire votre réponse, quand même.

**Borin.**—Votre nature est calme, mais forte et persévérante. Votre caractère semble plutôt fait pour commander que pour obéir.

**Naturellement.**—Vous êtes d'une nature coquette, capricieuse et peu énergique. Vous manquez de discrétion et de perspicacité.

**Petit Gorging.**—Orgueil, amour du travail, de l'ordre et de l'étude. Courage, audace et persévérance. Volonté absolue.

(A Suivre.)

NERFS ET NOURRITURE

Sir Henri Thompson écrit dans le *Nineteenth Century* et fait les remarques suivantes sur la modification à apporter à la diète devenue une nécessité, par suite du changement extraordinaire affectant toutes les classes d'hommes dans toutes les parties du monde civilisé depuis les dernières 60 ans : "Il est difficile, sinon impossible pour la présente génération, de se figurer le contraste existant entre la cervelle humaine, telle qu'elle est actuellement et ce qu'elle était il y a seulement trente ans, alors que l'activité était beaucoup moins grande. L'usure et la fatigue de la vie ont notablement augmenté et le système nerveux, sollicité d'une façon intense, est soumis à un travail peut-être décuple de ce qui était il y a un demi-siècle seulement.

Un chemin de fer apparaît dans la première moitié du siècle. Le penny-postage, la télégraphie électrique, la presse hebdomadaire et quotidienne, tout concourt à faire de la fin du XIXe siècle un époque d'intense activité. Pour la grande majorité, même des hommes d'affaires, la vie était tranquille et les loisirs nombreux, la lutte pour l'existence étant presque nulle ; pas besoin d'essayer de décrire ce qu'elle est maintenant. De tels changements dans l'existence ont naturellement été la cause de nombreuses maladies, complètement ignorées de nos pères, tout en augmentant le nombre de ceux qui sont engagés aujourd'hui dans la bataille de la vie.

Le cerveau étant la source de vie où dépendent la plupart des fonctions humaines, y compris l'alimentation, n'a pu résister sans lésions à un tel surmenage. Rien n'est donc plus important que de fournir la nourriture sous la forme où elle économise le plus possible le travail de l'estomac. Ce n'est pas sous un gros volume qu'elle doit être absorbée, elle doit être soluble afin de pouvoir être très rapidement assimilée, et faciliter l'œuvre de la digestion.

Rien n'a été trouvé accomplissant plus complètement les fonctions demandées que les Extraits concentrés de viande, qui sont actuellement si universellement en usage. Une cuillerée à thé d'un extrait de bœuf dans une tasse à déjeuner d'eau chaude, quand le cerveau est fatigué et l'estomac impropre à l'usage qu'il exige, est souvent le meilleur antidote possible pour raviver le système et le préparer pour un léger repas ou un supplément de travail.

Bien souvent on cherche dans un verre de vin et de liqueur un soulagement temporaire, c'est là une habitude pernicieuse que l'usage de l'Extrait concentré de bœuf fera heureusement disparaître.

Un affreux chenapan, récidiviste incorrigible, passé en police correctionnelle.

Le président lui reproche durement sa conduite.

L'inculpé se rebiffe... Puis, se radoucissant et d'un air de dédain :

—Après tout, je ne vous en veux pas ; je me mets à votre place !

\* \*

On parle dans un salon d'un écrivain dont les vêtements ne sont pas toujours d'une propreté irréprochable.

—Pourtant, fait observer une femme, la tête n'est pas mal.

—Oui, il porte les cheveux en brosse, mais il ne peut pas s'en servir pour ses habits.

\* \*

Une dame d'une rotondité extraordinaire s'arrête à la vitrine d'un magasin pour y regarder les nouveautés de la saison. Un gavroche guigne la grosse dame et tourne autour avec curiosité.

—Dites donc, galopin, dit la femme d'un air méprisant, quand vous aurez fini de faire le tour du monde ?



CONTE DE LA GRAND'MÈRE

CAVOTTE

Pour Violon ou Hautbois

et Piano

POUR CH. DANCLA

Vivace  
Ped.

p rit.  
Ped.

Gaiement

p

Allegro

Presser jusqu'à la fin  
Ped.

2

Violon  
PIANO  
Allegretto  
staccato

stacc.  
poco rallent.

poco rallent.  
a tempo

poco rallent.  
a tempo

3

## LA SEULE MÉTHODE



*Le fiancé.*—Il n'y a, suivant moi, qu'une seule chose à faire pour l'homme qui veut renoncer pour toujours à la pipe ou au cigare.  
*Le futur beau-papa.*—Quoi donc ?  
*Le fiancé.*—Épouser une femme qui s'y objecte.

## SONNET

Vous étiez la raison et j'étais la folie.  
 Et je vous dis : "Pardon". J'ai pu, dans ma douleur  
 Vous attrister, Très Chère, et votre voix bénie  
 M'a répondu tout bas, simplement, sans aigreur.

Un autre, plus heureux, soutiendra dans la vie  
 Votre tremblante main ; de l'autel du Seigneur  
 Il vous ramènera tout contre lui blottie,  
 Vous donnera son nom... peut-être aussi son cœur.

Et je ne viendrai pas, mêlé parmi la foule,  
 Vous montrer, en ce jour, le plein que je refoule,  
 Ni vous complimenter en mots hâtifs et froids.

Je ne veux point troubler ces heures enchantées ;  
 Mais il vous raviendra, triste écho d'autrefois,  
 Le souvenir lointain de mes amours brisées.

P. H. M.

## LA GRENOUILLE VOYAGEUSE

Il y avait une fois une grenouille. Elle se tenait dans un marais et donnait la chasse aux mouches et aux insectes. Pendant le printemps elle coassait avec ses compagnes et elle aurait passé heureusement toute sa vie dans les mêmes conditions pourvu que la cigogne ne l'eût pas croquée, mais il lui arriva une aventure.

Un jour elle était perchée sur la branche d'une souche qui sortait de l'eau et elle se délectait sous une petite pluie chaude.

"Ah ! quel beau temps nous avons aujourd'hui," pensait-elle. Quel bonheur de vivre au grand air !

La pluie tombait sur son dos lisse et bigarré, les gouttes d'eau ruisselaient sur son ventre et sur ses pattes et elle trouvait cela extrêmement agréable, si agréable qu'elle eut de la peine à se retenir de coasser ; mais par bonheur elle se souvint que l'automne venait à peine de commencer, et en automne les grenouilles ne coassent pas. C'est bon au printemps, et en coassant alors elle aurait pu compromettre sa dignité ; elle garda donc le silence et continua à se doroter.

Tout à coup un bruit léger se fit entendre ; c'était comme un sifflement dans l'air. Elle aperçut une bande de canards.

Quand ils volent, leurs ailes en fendant l'air font entendre comme un son, ou pour mieux dire ils semblent siffler, et vous entendez "fiou, fiou, fiou, fiou," lorsqu'une troupe de canards vole au-dessus de vous. Ils volent si haut qu'on les voit à peine, mais cette fois les canards, en décrivant un immense demi-cercle, s'abattirent précisément sur le marais où vivait la grenouille.

"Kra, kra, kra, dit l'un d'eux, nous avons encore à voler loin, il faut manger un peu."

La grenouille se cacha tout aussitôt. Elle savait pourtant bien que les canards ne la mangeraient pas, elle qui était une grenouille grosse et grasse, mais néanmoins ; et à toute aventure elle plongea sous la souche. En réfléchissant bien, elle se décida à sortir de l'eau, car il lui paraissait intéressant d'apprendre où allaient les canards.

"Kra, kra, dit un autre canard, nous aurons froid si nous nous arrê-

tons ici, alors vite au Midi, allons au Midi"; et tous les canards se mirent à cancaner en signe d'approbation.

"Seigneurs canards, se hasarda à dire la grenouille, qu'est-ce que c'est que ce Midi vers lequel vous allez. Pardonnez-moi de vous importuner."

Les canards entourèrent la grenouille. Tout d'abord ils eurent envie de la croquer, mais chacun d'eux pensa que la grenouille était trop grosse et qu'elle ne pourrait pas couler dans leur gosier. Alors ils se mirent tous

à crier et à battre des ailes

"On est bien, dans le Midi, il y fait bon maintenant. On y trouve des marais excellents et chauds. Et quels vers ! On est très bien, dans le Midi."

Ils crièrent tant, qu'ils étourdirent la grenouille. Elle les engagea à se taire, et pria l'un d'eux, qui paraissait plus gros et plus sensé que les autres, de lui faire connaître ce que c'était que le Midi. Quand il lui eut donné des explications, la grenouille tomba en extase, mais, ensuite, comme elle était très circonspecte, elle lui demanda :

"Y a-t-il beaucoup de mouches et de moucheron ?

—Oh ! des nuées, répondit le canard.

—Ah ! dit la grenouille ; et elle se retourna pour voir s'il n'y avait pas là quelque autre grenouille qui pût l'entendre et la blâmer de coasser en automne, car elle ne put se retenir.

—Prenez-moi avec vous.

—Ce serait difficile, répondit le canard. Comment pourrions-nous l'emmener, tu n'as pas d'ailes.

—Quand vous envolez-vous ? demanda la grenouille, est-ce bientôt ?

—Vite, vite, crièrent tous les canards. Kra, kra, kra. Il fait froid ici, au Midi, au Midi !

—Veuillez m'attendre seulement cinq minutes, dit la grenouille, je reviens de suite ; je projette quelque chose d'excellent, à coup sûr."

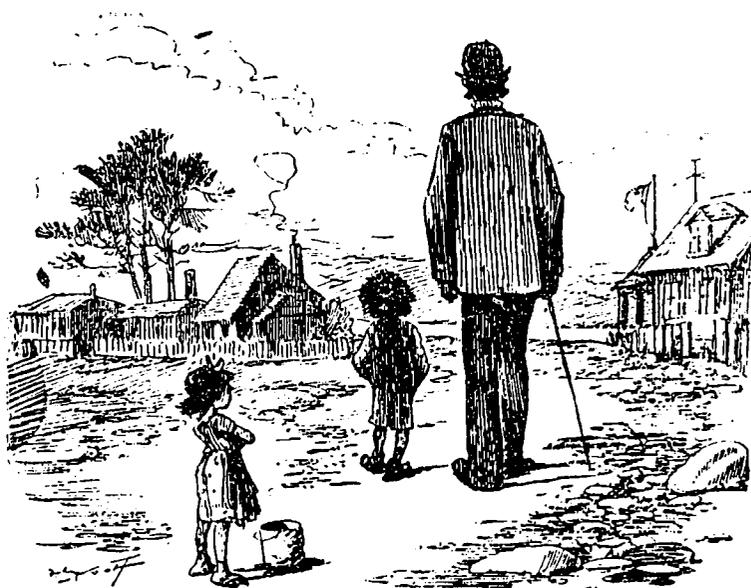
Elle descendit alors de la branche sur laquelle elle venait de grimper, se glissa dans l'eau, plongea dans la vase et s'y enfonça tout à fait pour que les objets voisins ne l'empêchassent pas de réfléchir. Il s'écoula cinq minutes ; les canards s'étaient déjà rassemblés pour s'envoler, quand, tout à coup, près de la branche sur laquelle elle était, la grenouille sortit de l'eau son museau, et l'aspect de ce museau était rayonnant autant qu'une grenouille en est capable.

"J'ai réfléchi et j'ai trouvé, dit-elle. Que deux de vous prennent ce bâton dans leur bec, et moi je m'accrocherai à lui au milieu. Vous volerez et moi j'avancerai. Faites bien attention à ne pas cancaner ; pour moi, je ne coasserai pas, et tout ira à merveille."

Quoique ce ne dût pas être un grand plaisir de garder le silence et de traîner pendant trois mille verstes la grenouille qui pesait beaucoup, cette idée inspira aux canards un tel enthousiasme, qu'ils consentirent tous à la porter. Ils résolurent de se relever toutes les deux heures ; comme les canards étaient nombreux et qu'il n'y avait qu'une seule grenouille, cela ne devait pas être pénible.

On trouva un bon bâton solide ; deux canards le prirent dans leurs becs, la grenouille s'accrocha par les mâchoires au milieu et toute la troupe s'éleva dans les airs. La grenouille avait peine à respirer à la grande hauteur à laquelle on l'entraînait ; et en outre les canards ne volaient pas d'une manière régulière et tiraient le bâton. La pauvre grenouille était secouée en l'air comme un bonhomme de carton, elle serrait ses mâchoires

## L'AMOUR EST AVEUGLE



*Clémentine (dans une muette admiration).*—Qu'il est beau, mon Adolphe ! Il semble être un homme tout aussi bien que ce grand dadais là. Il n'a pas de barbe, voilà la seule différence.

## EXPLICATION



*Lui.* — Je voudrais vous faire entrer dans un cercle brillant et exclusif.  
*Elle (arrogamment).* — Qu'entendez-vous dire par là ?  
*Lui.* — Dans un jonc d'engagement, ma chère.

de toutes ses forces pour ne pas se détacher et être précipitée à terre. Pourtant elle s'habitua vite à cette situation, et même elle commençait à s'orienter. Au-dessous d'elle, passaient rapidement les champs, les marais, les rivières et les montagnes qu'elle avait du reste beaucoup de peine à voir, parce que suspendue au bâton, elle regardait en arrière et très peu vers le haut, mais elle apercevait néanmoins quelque chose, elle se réjouissait et était pleine d'orgueil. "Tout se passe bien comme je l'avais prévu," pensa-t-elle en elle-même.

Toute la bande volait à la suite des deux canards qui la portaient, ils criaient et chantaient ses louanges :

"Notre grenouille est assurément une forte tête, disaient-ils ; parmi les canards, on trouverait difficilement sa pareille."

Elle avait de la peine à ne pas les remercier ; mais comme elle se souvenait que si elle ouvrait la bouche elle dégringolerait d'une hauteur considérable, elle serrait encore plus fort les mâchoires et prenait patience.

Elle se balança de la sorte un jour entier ; les canards qui la portaient se relayaient en saisissant adroitement le bâton, c'était effrayant.

Plus d'une fois la grenouille faillit coasser de peur, mais il lui fallait de la présence d'esprit, et elle en eut. Le soir, toute la bande s'arrêta dans un marais. A l'aurore, les canards se remirent en route avec la grenouille, mais, cette fois, la voyageuse, pour mieux voir le paysage, s'accrocha la tête en avant. Les canards traversèrent des champs moissonnés, des bois jaunis et des villages remplis de meules de blé. Le bruit des voix et des fléaux qui battaient le grain arrivait jusqu'à eux. Les gens regardaient le vol des canards et, voyant quelque chose d'extraordinaire, ils levaient les mains au ciel. La grenouille aurait bien voulu voler un peu plus près de terre pour se faire voir et entendre ce qu'ils disaient d'elle.

Elle dit aux canards à la halte suivante :

"Ne pourrions-nous pas voler moins haut ? A ces hauteurs, la tête me tourne et j'ai peur de tomber si je me trouve mal."

Les bons canards lui promirent de voler plus bas. Le lendemain ils volèrent si bas qu'on entendait la voix des paysans.

"Regardez, regardez, criaient les enfants d'un village, des canards qui portent une grenouille !"

La grenouille les entendait et le cœur lui battait.

"Regardez, regardez, crièrent des hommes d'un autre village, voilà un vrai miracle."

— S'ils savaient que c'est moi qui ai imaginé cela et que ce ne sont pas les canards, pensait la grenouille.

— Regardez, regardez, cria-t-on dans un troisième village. Quelle merveille, et qui a pu imaginer une chose aussi ingénieuse."

La grenouille ne put se retenir, et oubliant toute prudence, elle cria de toutes ses forces :

"C'est moi, c'est moi."

En criant ainsi, elle tomba de toute la hauteur sur le sol.

Les canards poussèrent de grands cris ; l'un d'eux voulut arrêter leur malheureuse compagne dans sa chute, mais il manqua son coup. La grenouille, en agitant ses quatre pattes, tomba rapidement à terre ; mais

comme les canards avaient volé très vite, elle ne tomba pas tout à fait dans l'endroit au-dessus duquel elle avait crié et qui était une route garnie de pierres, mais beaucoup plus loin. Ce fut pour elle un grand bonheur, car elle s'abattit lourdement dans un étang vaseux, auprès d'un village.

Elle revint vite sur l'eau et tout en colère cria à plein gosier :

"C'est moi, c'est moi qui l'ai imaginé."

Mais il n'y avait personne auprès d'elle. Effrayées d'avoir été éclaboussées ainsi à l'improviste, les grenouilles de l'endroit s'étaient toutes réfugiées sous l'eau. Quand elles commencèrent à reparaitre, elles regardèrent avec étonnement la nouvelle venue.

Celle-ci leur raconta son histoire miraculeuse. Elle y avait pensé toute sa vie, elle leur dit comment elle avait inventé un nouveau moyen de voyager avec les canards, comment ces canards qui lui appartenaient la conduisaient où elle voulait, comment elle avait visité les beautés du Midi où l'on est si bien, où l'on trouve des marécages si beaux et si chauds et où il y a tant de mouches et tant d'insectes de toute sorte si bons à manger.

"Je suis venue chez vous pour voir comment vous vivez, dit-elle, je vais rester avec vous jusqu'au printemps, en attendant le retour de mes canards, que j'ai congédiés."

Mais les canards ne sont jamais revenus. Ils ont pensé que la grenouille s'était tuée en tombant à terre et ils l'ont regrettée.

Imité du russe par

E. CARNAULT.

## TRANSMUTATION

*Mlle Basbleu.* — Oh ! M. Plumitif, voilà une histoire d'or, qui a pu vous l'inspirer ?

*M. Plumitif.* — Le besoin d'argent.

## CHANGEMENT DE TEMPS

*Isaac fils.* — Baba, le temps est à la pluie.

*Isaac père.* — Brénds les barabluies te teux biastres et margues les zing biastres. Du les fendras drois biastres zinquante.

## MORT NATURELLE

*Le visiteur (apercevant la cage vide).* — Ton oiseau est-il mort de mort naturelle, mon pauvre Joe ?

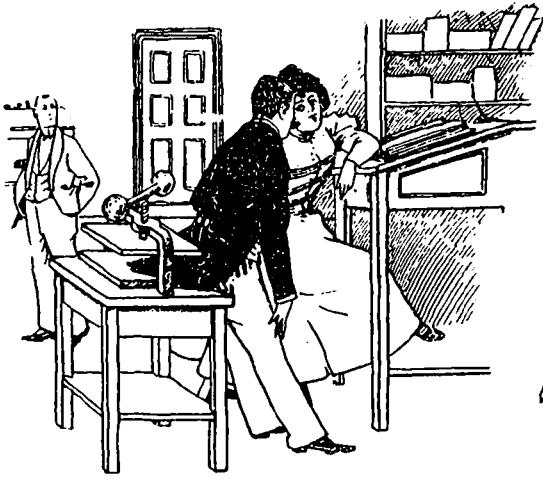
*Joe (vivement).* — Oui, m'sieu. Le chat l'a mangé.

## PAS GRAND DANGER



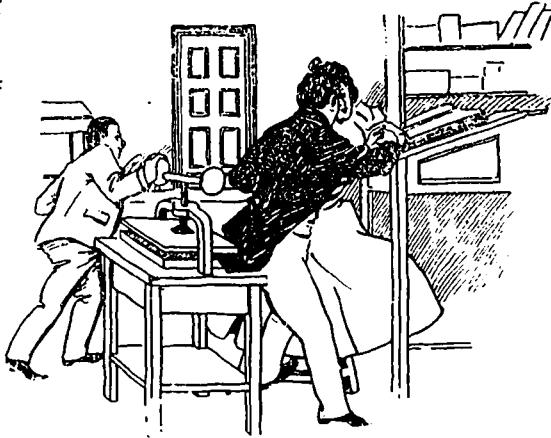
*Mme Abraham.* — Comment, Casimir, tu veux un sou pour t'acheter des bonbons ! Seigneur ! Mon pauvre enfant, li bonbons vont gâté li jolies dents de Casimir.  
*Casimir.* — Pas de dangé, mama. Un sou le bonbons li peut pas gâté li dents d'un enfant quand y en a enco deux autres pour l'aidé à li mangé.

VENGEANCE D'AMOUREUX



I

Lapoule, comptable dans une maison de commerce de la rue St-Paul, est amoureux de la belle clavirgaph Rosette qui, de son côté, ne le voit pas d'un mauvais œil. Lapoule, au lieu de faire son travail, passe ses journées à courtiser Rosette et, ça embête Fricot, l'assistant comptable de Lapoule qui trouve également Rosette de son goût. Hier, ce matin, comme le beau Lapoule déployait ses grâces auprès de Rosette, ...



II

...ce brigand de Fricot s'avança à pas de loup et, ayant subrepticement pris, entre les plateaux du copie de lettres, les pans de la jaquette de Lapoule, il regagna sa place sans que la victime, en ce moment au septième ciel du paradis des amoureux, se fut aperçue de rien.



III

Mais c'est quand le patron est entré et que Lapoule voulant rejoindre vivement sa place, a exercé sur son habit une traction violente, que Fricot, sans se retourner, a eu un minot de plaisir. Rosette, très vexée, a reçu une boutade du patron et Lapoule averti qu'il eût à se tenir tranquille sous peine d'expulsion. De plus au lieu d'habit il se trouve posséder une veste ! Infortuné Lapoule ! Canaille de Fricot !

SONNETS GASTRONOMIQUES

LA PURÉE CRÉCY

Aux jours de dime et de taille,  
Crécy fut une bataille,  
Dont le pays maltraité.  
Garde la plaie au côté.

Combat d'estoc et de taille !  
De cette cruelle entaille,  
O contraste ! il n'est resté  
Qu'un potage réputé.

Le temps a, pour nos détresses,  
D'irrésistibles caresses,  
Dont chaque âge est adouci

Légumes taillés en pièces  
Disent seuls, en ce temps-ci,  
Les grands combats de Crécy.

CHARLES MONSELET.

Amusements et Sports

CLUB LE MONTAGNARD

L'abondance des matières ne nous a pas permis, dans notre dernier numéro, de faire le compte rendu de la soirée d'inauguration du patinoir neuf, du Club le Montagnard, bâtiment abritant la plus belle piste à patiner du Dominion. Pour ceux qui sont adonnés au gracieux sport qu'est l'art du patinage, et même pour ceux qui se bornent à admirer les prouesses des autres, ne pouvant plus y participer, cette inauguration a été l'attrait de cette fin d'année.

Un public d'élite se pressait dès 8 heures, aux portes de l'élégante construction nouvellement édifiée, coin St-Hubert et Duluth, et, jusqu'à une heure avancée, il arrivait toujours du monde.

C'est monsieur le Maire et Mme R. Préfontaine qui ont fait l'ouverture officielle de la piste, accompagnés de tout ce que Montréal compte de distingué dans la société Canadienne-française et, à 8 heures, il ne restait plus une place à prendre parmi les épaisses théories de dames et de messieurs tournoyant gracieusement sur leurs chaussures d'acier.

Le 4 janvier, aura lieu la première soirée travestie ; c'est dire que ceux qui voudront assister à ce féérique plaisir des yeux feront bien d'arriver de bonne heure. Déjà, l'année dernière, et dans le rond provisoire du Montagnard, nous avons assisté à ces soirées costumées et l'on peut se rendre compte de tout le parti que les ingénieux organisateurs du Montagnard sauront tirer du magnifique vaisseau qu'ils possèdent aujourd'hui.

PALAIS DES SOUFFLEURS DE VERRE

C'est au 148 de la rue St-Laurent qu'il faut aller pour assister à la plus curieuse des exhibitions, celle de souffleurs de verre travaillant devant le public, faisant éclore, sous les yeux émerveillés du visiteur, les plus curieuses fantaisies qu'il se puisse imaginer.

Les Lubby ne sont pas des étrangers pour les Montréalais, mais ceux qui ne les ont vu qu'il y a quelques semaines, feront bien d'y retourner, car de nouveaux souffleurs sont arrivés et des objets absolument nouveaux sont fabriqués par eux devant le public. A citer : les porte-plumes munis de plumes de verre écrivant aussi fin qu'il est possible. Le verre filé et frisé comme les plus beaux et les plus fins cheveux. La fabrication des navires à voiles, des pipos-tulipes, des cerfs et autres animeaux, l'argenterie des sphères et tant d'autres choses qui en quelques minutes constituent, sous les doigts de fée des habiles ouvriers et ouvrières, le plus curieux, le plus délicat, le plus fantastique musée qui se puisse voir.

Allez voir les souffleurs de verre, sans faute, dans la journée ou le soir. Ils sont visibles tous les jours, et un joli objet fabriqué en verre est offert gratuitement à chaque visiteur. 10 centins seulement d'entrée.

HER MAJESTY'S THEATRE

Après le succès de : *A Scrap of Paper*, le gracieux théâtre de la rue Guy, prend ses vacances du Jour de l'An, fidèle à son programme de ne

pas jouer quand même, mais d'attendre, pour le faire, de posséder une attraction vraiment digne du public d'élite qui patronise la nouvelle salle.

Très prochainement on nous fait espérer un arrangement avec des étoiles de *primo cartello*, venant à Montréal donner des représentations d'opéra. Nous en ferons connaître les détails à nos lecteurs aussitôt que les projets actuels seront devenus définitifs.

PARC SOHMER

Chaque dimanche, le Parc Sohmer nous donne un spectacle de variétés supérieurement composé et qui justifie bien l'empressement du public à se rendre aux représentations tant du jour qu'au soir.

"Les vœux animées," renouvelés chaque semaine, ont un grand succès. Elles constituent, du reste, un spectacle pas banal et d'une impression absolument réaliste de vie et de mouvement.

SOIRÉES DE FAMILLE DU MONUMENT NATIONAL

Le lundi 2 janvier, le public se pressait à la délicieuse comédie de Labiche et Martin : *Les Vivacités du Capitaine Tic*, très bien enlevée par MM. Elzéar Roy, un typique capitaine, Raoul Burré, Emmanuel, Dubamel, Morin, et, du côté des dames, par Mme Chapdelaine et Mlle Yvonne Jacques ; le succès du spectacle a marché "crescendo" et constitue une bonne note de plus à l'actif de nos dévoués comédiens.

Pendant les entr'actes on a entendu : "l'Air de Mireille", superbement rendu par Mme Eugène Lefricain, accompagnée au piano par Mme Romain Pelletier, et la "Chanson des peupliers" de Doris, interprétée avec goût par M. Gustave Comte.

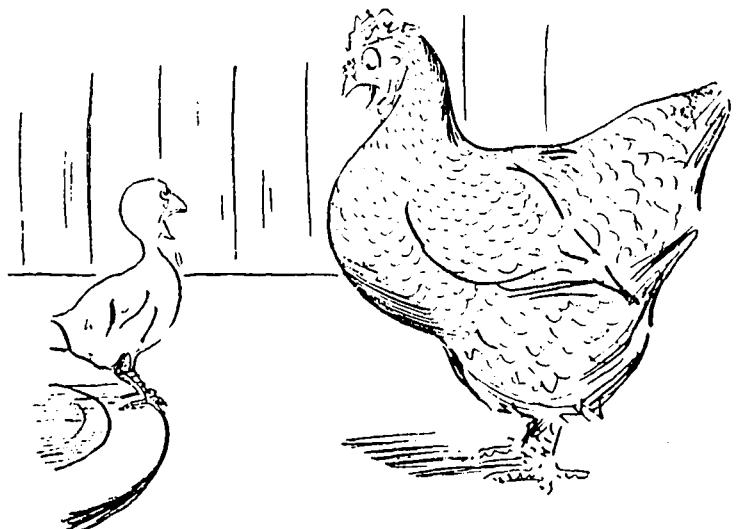
On a fort applaudi les interprètes de la comédie ainsi que Mme Lefricain et M. G. Comte, et c'était justice.

On nous annonce, pour la semaine suivante, le bénéfice de Mme Chapdelaine.

C'est le mardi 10 janvier que les organisateurs des Soirées de Famille donneront, au bénéfice de leur camarade, un spectacle spécial dont le programme nous sera ultérieurement communiqué et qui tiendra lieu, pour la semaine où il sera donné, du spectacle ordinaire.

PALLADIO.

ET ON DIT QUE ELLES N'EN ONT POINT !



Le petit Leroq. — Maman !  
Mme Leroq. — Quoi ? Qu'as-tu, mon chéri ?  
Le petit Leroq. — J'ai mal aux dents, maman !

## MODES PARISIENNES



VÊTEMENT CÉLIMÈNE EN DRAP SATIN NOIR, se composant d'une pèlerine longue doublée sur un empiècement rond bouillonné en taffetas, encadré d'une berthe bordée d'un bouillonné et entouré d'un volant, même bouillonné sur le devant et au bas, qui se termine par un volant. Col Médicis entouré d'une ruche. Capote en velours ornée de plumes. Mat. : 5 verges  $\frac{1}{2}$  de drap, 4 verges  $\frac{1}{2}$  de taffetas.

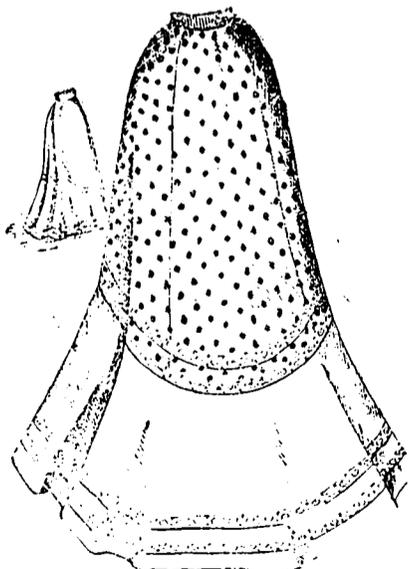
## PATRONS "UP TO DATE"

(Primes du SAMEDI)

No 347.— Cette jupe est à quatre lés ; un devant, un lé de chaque côté et un lé derrière ; on peut ou non la faire aller jusqu'aux pieds. Comme toutes les jupes circulaires, il vaut mieux employer des étoffes épaisses tel que drap, mohair, cheviotte, serge, zibeline ou une combinaison de ces étoffes nouvelles tel que l'illustration. La jupe est plate sur les hanches et toute l'ampleur est arrangée derrière par des plis ; une bande forme la ceinture ; la fermeture se cache sous les plis. Le volant se coud à la jupe par une couture que l'on peut cacher sous un entredeux ou un velours. La jupe doit être entièrement doublée et pour la raidir du bas, y ajouter une bande de 5 ou 6 pouces.

Il faut 6 verges et  $\frac{1}{2}$  en 41 pouces pour une personne de grandeur moyenne.

Le No 347 est coupé de 22 à 30 pouces, mesure de taille.



No 347. Jupe circulaire avec volant



No 351.— Costume pour fillette

No 351.— Ce simple costume peut être fait en laine ou en étoffe se lavant ; s'il est fait en étoffe se lavant on peut se dispenser de doubler le corsage ; la jupe se compose de quatre lés : un devant, un lé de chaque côté et un derrière ; on peut la faire sans garniture ou avec un petit volant dans le bas. On prend deux morceaux pour faire la doublure du corsage, on ajuste l'empiècement ; sur l'étoffe, au-dessous de l'empiècement, on

pique le restant du corsage. On peut ramener les fronces serrées ou les élargir afin de laisser un effet de blouse. On finit le corsage en posant un volant devant et derrière formant berthe et, pour cacher la couture, un velours d'un pouce ; le corsage se ferme derrière. Les manches ont deux coutures et un pouf dans le haut ; pour le col et la ceinture un ruban de velours de 2 pouces.

Il faut verges en 36 pouces pour faire une robe de fillette de 10 ans.

No 351 est coupé dans les grandeurs de 6 à 14 ans.

## COMMENT SE PROCURER LE PATRON "UP TO DATE"

Toute personne désirant le patron ci-contre n'a qu'à remplir le coupon de la page 30 et s'adresser au bureau du SAMEDI avec la somme de 10 centimes, argent ou timbres-postes. Ajoutons que le prix régulier de ce patron est de 40 centimes. Les personnes qui n'auraient pas reçu le patron dans la huitaine sont priées de vouloir bien nous en informer.

## AU CIRQUE

M. Dade (après avoir pendant quelques instants examiné attentivement une girafe, se retourne et dit avec un soupir de regret).— Quel magnifique col droit je pourrais porter, si j'avais un cou semblable !

## TROP EXIGENT

Premier voisin.— Monsieur, les aboiements de votre chien m'ennuient terriblement.

Deuxième voisin.— Vraiment ? Vous voudriez peut-être que mon chien joue de la flûte ?

## PAS TROP CORDIALE

Mme Busette.— Je suppose qu'il est inutile de vous demander de rester à dîner avec nous ?

Le visiteur.— De cette manière, oui, madame.

## NOS CHÉRIS

M. Paterne (donnant une leçon de choses à son fils).— Joe, peux-tu me dire pourquoi la petite aiguille de ma montre va plus vite que la grande ?

Joe (6 ans, après quelques minutes de réflexion).— Papa, n'est-ce pas la même chose que lorsque je sors avec toi ? Je suis obligé de courir pendant que tu marches.

## PEU SCRUPLEUX

Le portier du club (à monsieur Lemprunteur alors qu'il sortait).— Lequel est votre parapluie, monsieur ?

M. Lemprunteur.— Le meilleur de ceux qui vous restent.

## BOUCHER OBSERVATEUR

Le boucher.— Vous devez avoir cinq ou six nouveaux pensionnaires, n'est-ce pas, madame Petiteration ?

Mme Petiteration.— Oui, ils sont arrivés hier. Comment le savez-vous ?

Le boucher.— Je remarque que vous prenez une demi-livre de viande de plus que d'habitude.

## EFFET EXCELLENT

M. Beaupère.— Je suppose, Henri, vous devez savoir que le chèque de \$1000 que j'ai mis dans la corbeille de noce de ma fille, n'était que pour l'effet.

M. Legendre.— Oh ! oui, monsieur, et l'effet a été excellent. La banque l'a payé ce matin, sans dire un mot.

## DEVINETTE



— Allons, Bébé, ne fais pas tant de bruit, tu vas réveiller grand'maman ! Ne la vois-tu pas ?

# EGOLE GRATUITE des Beaux-Arts

THE CANADIAN ROYAL ART UNION, Limited, de Montréal, Canada, offre gratuitement ses Cours de Beaux-Arts à ceux qui le désirent. Les Cours comprennent . . .

## LE DESSIN ET LA PEINTURE, NATURE MORTE, MODELE ET DES- SINS POUR JOURNAUX . . .

Les Cours sont absolument gratuits et la demande d'admission peut être faite en n'importe quel temps.

THE CANADIAN ROYAL ART UNION, Limited, a été fondé pour l'encouragement des Arts et la distribution d'ouvrages d'art au dernier jour de chaque mois.

Pour plus amples informations, s'adresser à

**The Canadian Royal Art Union**  
LIMITED

238 ET 240 RUE ST-JACQUES, MONTRÉAL, P.Q.

Prochain Tirage : Samedi, 31 Janvier

### TRIO DE PROVERBES

Qui se donne aux médecins se ravit à lui-même.

x

No montre le fond ni de ta bourse ni de ton âme.

x

Rien ne sert de plaider contre qui n'a rien à perdre.

SANCHO PANÇA.

### Une Recette par Semaine

Madame W... (Montréal). — Pour blanchir et nettoyer les vieilles gravures jaunies par le temps et la fumée, je recommande de les faire tremper pendant vingt-quatre heures dans de l'eau oxygénée à un demi volume ; on ajoute à cette eau quelques gouttes d'ammoniaque, jusqu'à ce que du papier de tournesol change de couleur quand on l'y trempe. Pas besoin de dire que tous les marchands de produits chimiques vendent maintenant ces ingrédients. Après ce bain, la gravure est sortie avec précaution, on la passe et la rince dans de l'eau claire, et l'opération est achevée.

Bl. DE S.

### UNE ÉCLIPSE

Le Baume Rhumal, par ses qualités et par l'importance de sa consommation, éclipsent totalement tous les remèdes qui se présentent ses rivaux.

# Madame JANEL et ses Deux Filles

DOIVENT LEUR SANTE AUX PILULES ROUGES DU  
Dr CODERRE

Il est étonnant, et on est frappé de stupeur, de voir un si grand nombre de femmes malades, faibles et épuisées, cherchant en vain un remède à leurs maux de toutes sortes. Pourquoi continuer à souffrir quand il y a un remède sûr et infaillible pour toutes les maladies particulières aux femmes ? Les Pilules Rouges du Dr Coderre ont guéri des milliers de femmes que les médecins avaient abandonnées ; des milliers de femmes ont été sauvées de la mort, et grâce à ce remède, la santé et le bonheur ont banni la maladie et le désespoir dans un grand nombre de familles. Lisez avec attention les témoignages d'une respectable mère de famille et de ses deux charmantes jeunes filles :



MADAME JANEL ET SES DEUX FILLES

« Il y a 3 trois ans je tombai bien malade. Je souffrais de grande faiblesse et débilité générale. Ma digestion ne se faisait pas, j'étais toujours constipée, les membres engourdis, mal de tête, douleurs dans le dos, aux reins et dans tous les membres. Plusieurs médecins me soignèrent, mais aucun ne put me guérir. Ayant entendu dire beaucoup de bien des Pilules Rouges du Dr Coderre, je commençai à en prendre et maintenant je suis en parfaite santé » Mme A. Janel. « Il y a un an notre santé commença à être fortement altérée. Nous souffrions de grande faiblesse, maux de tête, de violents étourdissements et débilité générale. Douleurs dans le dos et les reins. La pauvreté du sang et l'excès de travail dans les manufactures étaient la cause de notre maladie. Nous étions découragées, ayant dépensé beaucoup d'argent pour les docteurs et les remèdes. Encouragées par la guérison de notre mère par les Pilules Rouges du Dr Coderre, nous commençâmes à en prendre, et au bout de quelques semaines nous étions toutes deux en parfaite santé fortes et heureuses. » Mlles Emma et Julia Janel, rue Social, Woonsocket, R. I.

Les Pilules Rouges du Dr Coderre sont spécialement pour les maladies des femmes, elles rendent les femmes faibles fortes, les

jeunes pâles roses, les yeux ternes luisants, elles font du sang pur, fort, riche et rouge. Elles guérissent le beau mal, la leucorrhée, les irrégularités, la constipation, les maux de tête, d'estomac, de reins, côtés, douleurs dans le bas-ventre, les étourdissements, nervosité, les maladies particulières au changement d'âge, bouillonnement du sang, froidure des pieds et des mains ; elles sont d'une grande efficacité prises avant ou après la naissance d'un enfant. Elles aident aussi beaucoup à la formation des jeunes filles.

Si vous souffrez depuis longtemps et que votre médecin n'a pu vous guérir, n'espérez pas qu'une ou deux boîtes de Pilules puissent vous guérir, prenez-en assez pour leur donner une chance d'agir sur votre maladie, en même temps consultez nos médecins spé-

cialistes. Vous pouvez les consulter ab olement pour rien. Écrivez leur une description complète de votre maladie, ne leur cachez rien, vous n'avez rien à craindre, toutes lettres adressées au Département Médical, Boîte 2306, Montréal, sont ouvertes et tonues confidentielles par eux.

Refusez comme imitation toutes les pilules rouges que l'on vous offre à la douzaine, au cent ou à 25c la boîte, même lorsque l'on vous dit qu'elles sont les véritables Pilules Rouges du Dr Coderre, ou qu'elles sont aussi bonnes. Un grand nombre de marchands font cela dans le seul but de faire un peu plus d'argent sur votre achat. Nous tenons à vous dire que ces pilules sont des imitations qui souvent contiennent des drogues dangereuses, refusez toute imitation. Si vous ne pouvez vous procurer les véritables pilules rouges du Dr Coderre chez votre marchand, envoyez-nous 50c en timbres pour une boîte ou \$2.50 par lettre enregistrée ou mandat-poste pour six boîtes. Nous les envoyons partout au Canada et aux États-Unis, pas de demande à payer. Donnez-nous votre adresse complètement afin d'éviter tout retard. Adressez : Cie Chimique Franco-Américaine, Boîte 2306, Montréal.

L'abbé Saint-Antoine, chez un fabricant de meubles :

— Je vois avec plaisir qu'on n'est pas en grève dans l'ameublement.

— Ça serait triste, monsieur, au moment où une simple table de chêne se vend facilement trente-deux mille francs !

\*\*

Entre deux bons boutiquiers de la place des Fêtes, à Belleville :

— Dites donc, va'sin, qu'est ce donc que cette dette flottante, dont on parle toujours ?

— Flottante ? ce doit être le budget de la Marine.

On trouve de tout dans la boutique du père Abalon ; de vieilles estampes, de vieux meubles, des livres défraîchis et des vêtements d'occasion.

L'autre matin, Cambusat, après avoir fait dans le rayon des pièces de théâtre des fouilles laborieuses, finit par demander :

— Vous n'auriez pas, par hasard, Édipe à Colone ?

— Non, répond sans s'émouvoir le vieux brocanteur, che n'ai pas (Étipe, mais che suis fous céter un choli buffet... à colonnes !...

### LA CONSOMPTION GUÉRIE

Un vieux médecin retiré, ayant reçu d'un missionnaire des Indes Orientales la formule d'un remède simple et végétal pour la guérison rapide et permanente de la Consommation, la Bronchite, le Catarrhe, l'Asthme et toutes les Affections des Poumons et de la Gorge, et qui guérit radicalement la Débilité Nerveuse et toutes les Maladies Nerveuses ; après avoir éprouvé ses remarquables effets curatifs dans des milliers de cas, trouva que c'est son devoir de le faire connaître aux malades. Poursuivi par le désir de soulager les souffrances de l'humanité j'enverrai gratis à ceux qui le désirent, cette recette en Allemand, Français ou Anglais, avec instructions pour la préparer et l'employer. Envoyer par la poste un timbre et notre adresse. Mentionner ce journal.

W. A. NOYES, 330 Powers' Block, Rochester, N. Y.

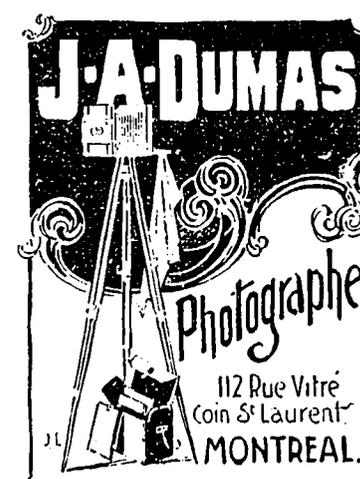
### LE RIFLE

Éczéma, Mal de Barbe, Plaies et autres maladies de la peau, guéris en peu de temps par la Pommade Antiseptique du Dr Rameau. Ce remède infaillible, préparé d'après la méthode préconisée par le célèbre Pasteur, est absolument inoffensif et réussit toujours. Nous tenons voir avec plaisir de nombreux certificats constatant la suprême efficacité de la Pommade Antiseptique du Dr Rameau. Entre autres, un cas de Rille de dix ans, guéri en quatre jours, et une foule d'autres. Envoyez par la poste sur réception de \$1.00. J. E. W. LECOURS, pharmacien, coin des rues Craig et Bonsecours, Montréal. Maladies de la Peau



BUY  
**Coleman's Salt**  
THE BEST  
Chaque paquet est garanti. Toute boîte de 5 lbs de sel de table est le plus joli paquet sur le marché. A vendre dans toutes les bonnes épiceries.

Berlureau péroraît l'autre soir au cercle :  
— J'ai vu un homme qui écrivait admirablement, quoique son bras fût en bois.  
— Bah ! Et la main, en quoi était-elle ? demanda un farceur.  
La main aussi... je crois.



# BOVRIL

## UN THÉ DE BŒUF

préparé en ajoutant une cuillerée à thé de l'extrait à une tasse d'eau chaude.

**BOVRIL** est savouré et conservé par tous les invalides quand tous les autres aliments sont rejetés.

**Demandez-le**

A VOTRE PHARMACIEN OU A VOTRE EPICIER.

# LE BEAU MAL

## Les Symptomes

UNE sensation de torpeur fatigante sans cause apparente, un penchant vers la mélancolie, le découragement et l'ennui, les yeux cernés de noir, des maux de tête, accès subits de chaleur, douleurs dans le dos, autour des cuisses, dans le côté gauche, douleur et sensibilité au bas-ventre comme si l'on portait un fardeau, chairs molles et prostration nerveuse, éblouissements, envies de pleurer, insomnie, perte de mémoire, mains froides et pieds froids, perte d'appétit, indigestion, leucorrhée, règles irrégulières et douloureuses, menstrues trop abondantes ou supprimées.

## Le Remède

LE Composé Végétal de Julia Richard consiste en une préparation soignée de produits d'origine végétale, comprimés de façon à former une tablette. C'est le remède le plus précieux pour la guérison des maladies de la femme, car il donne du ton, de la force et de la souplesse à tout le système, soulageant ainsi toute la kyrielle des troubles nerveux résultant du dérangement de la matrice. Pour supprimer et guérir tous les écoulements anormaux et nuisibles que l'on remarque chez presque toutes les femmes malades, il n'y a rien de mieux que les Tablettes Uterines de Julia Richard. Elles remplaceront avantageusement tous les lavements médicaux et les injections. Elles portent le remède directement aux parties affectées et préservent d'un contact constant pendant des heures, guérissant ainsi et réglant tous les écoulements vaginaux.

J'ENVERRAI GRATUITEMENT AUX DAMES QUI M'EN FERONT LA DEMANDE MON LIVRE SUR "LA SANTÉ DE LA FEMME".

**JULIA C. RICHARD, B. de P., Boite 996, Montréal, Can.**

## LA COLÈRE DE PLUMARD

J'ai reçu, dit Plumard, d'un accent plein [de rage] Un billet non signé qui m'appelle vaurien. Cherche, dis-je à Plumard, parmi ton entourage... C'est quelqu'un qui te connaît bien!

ÉVARISTE CARRANCE.

## Bibliographie

Le Grand Almanach Canadien Illustré vient de nous parvenir et nous sommes heureux de le recommander à tous nos lecteurs, car il sort du cadre ordinaire où se renferment les almanachs. D'un joli format, illustré de nombreuses vignettes et de 40 portraits à l'héliogravure de nos canadiens marquants, il contient, en outre, des contes du pays, des poésies des poètes canadiens, des biographies accompagnant les portraits de nos concitoyens, etc., signés : Louis Fréchette, Faucher de Saint-Maurice, Alphonse Lusignan, Mme R. Dandurand, Gonzalve Desaulniers. Le Grand Almanach Canadien Illustré ne coûte que 10 centins.

Un fanatique de la locomotion mécanique vient d'ajouter à son testament cette clause bien moderne :

"Je demande à être conduit à ma dernière demeure dans un corbillard automobile."

## Ne prenez pas notre parole

Ecrivez aux personnes elles-mêmes

Voici quelques noms et nous en fournirons davantage si vous le désirez, gratuitement et sur votre demande.

Les certificats assermentés pour le *Koolenny Cure* ne peuvent être révoqués en doute.

Rev. Thomas Geoghegan, cure, St-Pierre, Hamilton, Ont.

Tres Rev. J. M. McGuckin, Université d'Ottawa, Ottawa, Ont.

Mme Sarah Burdick, 110 Park Av., London, Ont.

Chevaliers des Macchabées, Barton Tent, No 2, Hamilton, Ont.

Charles Brittain, Guelph, Ont.

Mme D. B. Pratt, 25 East Av., North, présidente des "King's Daughters", Hamilton, Ont.

James Osborne, 62 rue Catherine-sud, Hamilton, Ont.

Si vous désirez de plus amples informations, écrivez à ces personnes, ou adressez-vous à la

S. S. RICKMAN MEDICINE CO., LIMITED, HAMILTON, ONT.

En vente chez P. E. McGALE, pharmacien, 2123 rue Notre-Dame, Montréal.

Un joli mot de magistrat, d'un de ces magistrats qui traduisent Horace, et qui savent honorer comme il sied une chère exquise accompagnée de quelques crus généreux. L'un de ceux-là donc avait été prié à dîner, l'autre soir, dans une maison qu'on renomme pour la savante ordonnance de ses menus et pour la valeur de sa cave.

A table, on aborda la classique question des mérites du vin de Bourgogne comparés à ceux du vin de Bordeaux. — Et vous, mon cher conseiller, interrogea la maîtresse de maison, pouvez-vous savoir de quel côté penchent vos préférences?

— Mon Dieu, madame, de répondre l'interpellé avec componction, je vous avouerai que c'est un procès dont j'aime tant à consulter les pièces que je remets toujours à huitaine le prononcé de l'arrêt.

A bord.

Un matelot à son officier :

— Pardon, commandant, mais peut-on dire d'une chose qu'elle est perdue lorsqu'on sait où elle est?

— Non, mon ami.

— En ce cas, votre revolver que je nettoiais ce matin, n'est pas perdu, puisque je suis qu'il est au fond de la mer où je l'ai, par mégarde, laissé tomber.

## LES PARENTS PRÉVOYANTS

Ne doivent jamais rester indifférents quand ils voient tousser leurs enfants. Dès les premières atteintes du mal, ils doivent le combattre par le *Baume Rhumal*. 5

ON TROUVERA au No 102 rue Bleury, une dame qui travaille les cheveux, bracelets et chaînes de montres et toutes sortes d'ouvrages.

M. Lajoie, du Parc Sohmer :  
— Mon premier est un oiseau. Mon second est "le père Dumas, buvant assis à la terrasse d'un café." Mon troisième est un endroit où s'arrêtent les chemins de fer. Et mon tout est l'exclamation poussée par un fumeur.  
— ... ?  
— J'ai perdu ma boîte à cigares !

Dans une maison bien tenue, un visiteur pressé gravit rapidement l'escalier sans s'être essayé les pieds au paillasson.

— Eh ! dites donc, vous ! fait le concierge, vous allez croquer tout mon escalier. Vous ne voyez donc pas mon écriteau ?

Et du geste il désigne un placard portant les trois seules lettres : S. V. P.

— Mais il ne veut rien dire, votre écriteau !

— Comment, il ne veut rien dire ! C'est pourtant bien simple : S. V. P. "Suyez vos pieds".

## Meubles Meubles

SATISFACTION  
OU L'ARGENT REMIS

Tous les Lundis, Mercredis et Vendredis sont des jours d'occasion pour argent comptant seulement ; les autres jours de la semaine sont réservés pour les ventes à crédit. Qu'on se le dise.

Ouvert tous les soirs.

### F. LAPOINTE

Marchand de Meubles reconnu par ses bas prix

1551 RUE STE-CATHERINE

— Eh bien, cher monsieur, comment allons nous ?  
— Très bien, docteur ; je ne tousse plus, je dors comme un sac, j'ai un appétit d'enfer...  
— Parfait, ce sont les eaux qui opèrent !  
— Eh bien, cher monsieur, comment allons-nous ?  
— Très mal, docteur ; je tousse plus que jamais, je ne dors pas, je n'ai pas faim...  
— Parfait, ce sont les eaux qui opèrent !

\* \* \*

Le comble du mépris chez un cavalier : Refuser de boire dans un verre à pied.

Nouvelle édition du . . .

# JEU DE POKER

— PRIX, 10 CENTINS —

La première édition étant épuisée, les éditeurs ont résolu d'en publier une édition populaire, le format, le papier et la reliure restant semblables à ceux de la première édition.

Adressez :

"Le Samedi",  
516 Rue Craig, MONTREAL.

## LA SOCIÉTÉ DES ECOLES GRATUITES DES ENFANTS PAUVRES

Elle Accomplit Beaucoup de Bien

La distribution d'Objets d'Art a lieu tous les jours à 3h. p.m et 8h. 30 p.m. Vous assurez l'instruction d'un grand nombre d'enfants en encourageant cette institution utile.

RAPPELEZ-VOUS QU'IL Y A

### DISTRIBUTION TOUS LES JOURS à 3h et 8h 30 P.M.

Au No 80 Rue St-Laurent, 1er étage

On demande des Elèves.

**COUPON — PRIME DU "SAMEDI"**

PATRON No .....

(N'oubliez pas de mettre le No du patron que vous désirez avoir.)

Mesure du Buste..... Age.....

Mesure de la Taille.....

Nom.....

Adresse.....

**CI-INCLUS, 10 CENTINS**

Prière d'écrire très lisiblement.

Pour détails voir page 23.

**PRIME GRATUITE DU "SAMEDI"**

## Coupon No 32

Ce Coupon n'est valable que dans les huit jours de la date du présent numéro.

Ecrivez trois lignes et signez (le nom avec prafe) sur papier blanc non rayé.

Adressez, avec le coupon ci-contre, à MADAME T. D'ASTOUR, du "Samedi", et indiquez le pseudonyme sous lequel vous lirez, dans un prochain n<sup>o</sup>, l'appréciation *graphologique* sur votre caractère, etc.



**Dr A. SAUCIER**  
**DENTISTE**  
 Professeur à la Faculté du Collège Dentaire  
 de la Province de Québec  
 Heures de Bureau: 9 A. M. à 8 P. M.  
 1716 RUE SAINT-CATHERINE, . . . . MONTREAL

FAITES USAGE  
 DE LA  
**GOMME DU Dr ADAM**  
 POUR LE MAL DE DENTS  
 Arrête le mal en deux minutes  
 Prix, 10c  
 EN VENTE PARTOUT

**L'APRÈS-LAVERGNE**  
 Photographes  
 No 360 RUE ST DENIS  
 TEL BELL 7283 MONTREAL  
 MARCHAND 843 P. Q.

Fausse dents sans  
 palais. Couronnes en  
 or ou en porcelaine  
 posées sur de vieilles  
 racines. Dentiers  
 faits d'après les pro-  
 cédés les plus nou-  
 veaux. Dents extral-  
 tes sans douleur par  
 l'électrolysé et par  
 l'anesthésie locale.  
 ches  
 AVANT APRES  
**J. G. A. GENDREAU,**  
**DENTISTE**  
 Heures de consultations: 9 hr a.m. à 8 p.m.  
 Tél. Bell 2818 20 Rue St-Laurent

Presque pour Rien!  
 EN ALLANT CHEZ  
**HENRI ALLARD**  
 411 Rue Craig  
 VOUS TROUVEREZ

Cigares de 5 cts pour . . . . .	4 cts
Cigares de 10 cts, 3 pour . . . . .	20 cts
Steak et patates frites . . . . .	25 cts
Pork and Beans . . . . .	5 et 10 cts
Huitres à la mesure (bulk) . . . . .	35c la pinte
Huitres à la doz., triées à la main . . . . .	20 cts
Huitres frites, la doz. . . . .	30 cts
Chops . . . . .	25 cts

Entre aveugles:  
 —Avec toutes leurs inventions, plus  
 moyen de circuler en sécurité; à cha-  
 que instant je m'attends à être renver-  
 sé, écrasé, transporté à la morgue...  
 —Si ce malheur arrive à l'un de  
 nous, promettons nous mutuellement  
 que l'autre ira le reconnaître!

LES  
**CIGARES et**  
**CIGARETTES**

**Chamberlain**  
 ... SONT ...  
**FIN DE SIECLE**  
 ESSAYEZ-LES!  
**DIX Cents**

**50 ANS EN USAGE!**  
**DONNEZ SIROP**  
**AUX ENFANTS DU Dr CODERRE**

**PILULES**  
 DE  
**Noix Longues**  
 (Composées)  
**De McGALE**

POUR  
**GUERISON**  
**CERTAINE**  
 DE TOUTES  
 Affections  
 bilienses,  
 Torpeur du  
 Foie,

Maux de tête, Indigestion, Etourdisse-  
 ments, et de toutes les Maladies cau-  
 sées par le Mauvais Fonctionnement  
 de l'Estomac.

**The Promotive of Arts**  
**Association, Ltd.**

Incorporée par lettres patentes en date  
 du 7 octobre 1896.

**48 RUE ST-LAURENT.**

Distribution de Tableaux  
 ET D'OBJETS D'ART  
**Tous les MERCREDIS**

Prix du billet, 10 cents

Distribution Mensuelle  
 TOUS  
**Les Premiers Mercre-  
 dis du mois.**

Prix du billet, 25 cents.

**PATINS! PATINS!**

De tous les patrons et de tous les prix.  
**Les Rasoirs de Sureté "Star"**  
 Employés par mer et par terre.

**Grelots, Clochettes, Cloches, Etc.**

**SECHOIRS A RIDEAUX**  
 Prix, \$2.50 à \$1.00.

COUTEAUX A DÉPECER dans tous les prix.

**L. J. A. SURVEYER, Quincaillier**  
 6 RUE ST-LAURENT  
 Tel. Main 1911.

**VIN**  
**St Lehon**

Naturel  
 Tonique  
 Stimulant

En vente dans  
 les meilleures  
 pharmacies.

**LAPORTE,**  
**MARTIN**  
**& CIE**

Seuls Agents pour  
 le Canada.



**HORACE PEPIN**  
**Dentiste**

162 RUE SAINT-LAURENT  
 Montréal.

Casse-tête Chinois du "Samedi" — No 164



INSTRUCTIONS A SUIVRE

Découpez les pièces teintées en noir; rassemblez-les de manière à ce qu'elles forment,  
 par juxtaposition: M. et Mme PENQUET et leur fille JOSETTE EN VISITE A MONTREAL.

Collez les morceaux sur une feuille de papier blanc et mettez, en bas, du même côté,  
 nom, prénom, adresse.

Adressez sous enveloppe fermée et affranchie à "Sphinx" Journal le SAMEDI, Montréal.  
 Ne participerons au tirage que les solutions justes et strictement conformes  
 au présent avis.

Les solutions, pour le casse-tête ci-dessus, devront être parvenues au plus tard, le mercredi,  
 11 janvier, à 10 heures du matin. Le tirage au sort, entre les solutions justes seulement,  
 aura lieu le jeudi à midi précis et les 5 premiers noms, sortant de l'urne à ce tirage, seront  
 seuls gagnants. Les noms de ces cinq gagnants ainsi que ceux des auteurs de toutes les solu-  
 tions justes, seront publiés dans le numéro du journal paraissant 15 jours après celui où  
 aura été inséré le casse-tête. Les gagnants seuls ont le choix entre deux primes consistant  
 en: Un abonnement de 3 mois au "Samedi" ou 30 centins en argent.



PETIT DUC

LA FINE CHAMPAGNE,

LA CHAMPAGNE R. V. B.

"Curling Cigar," fait à la main, valant 10c pour 5c.